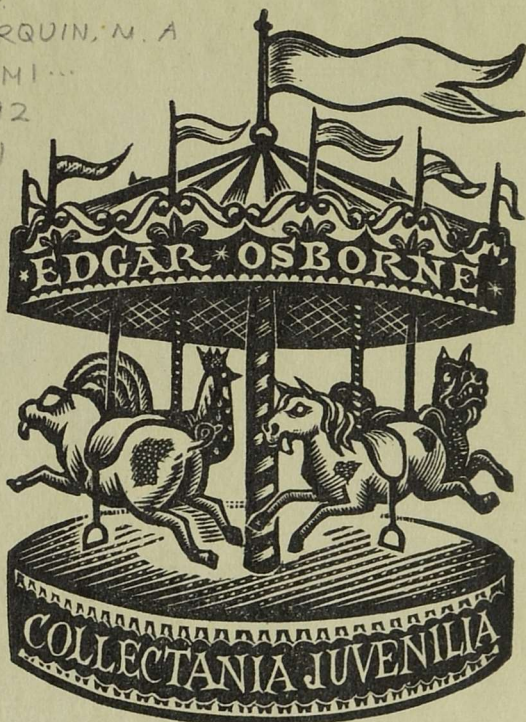


hal 90-

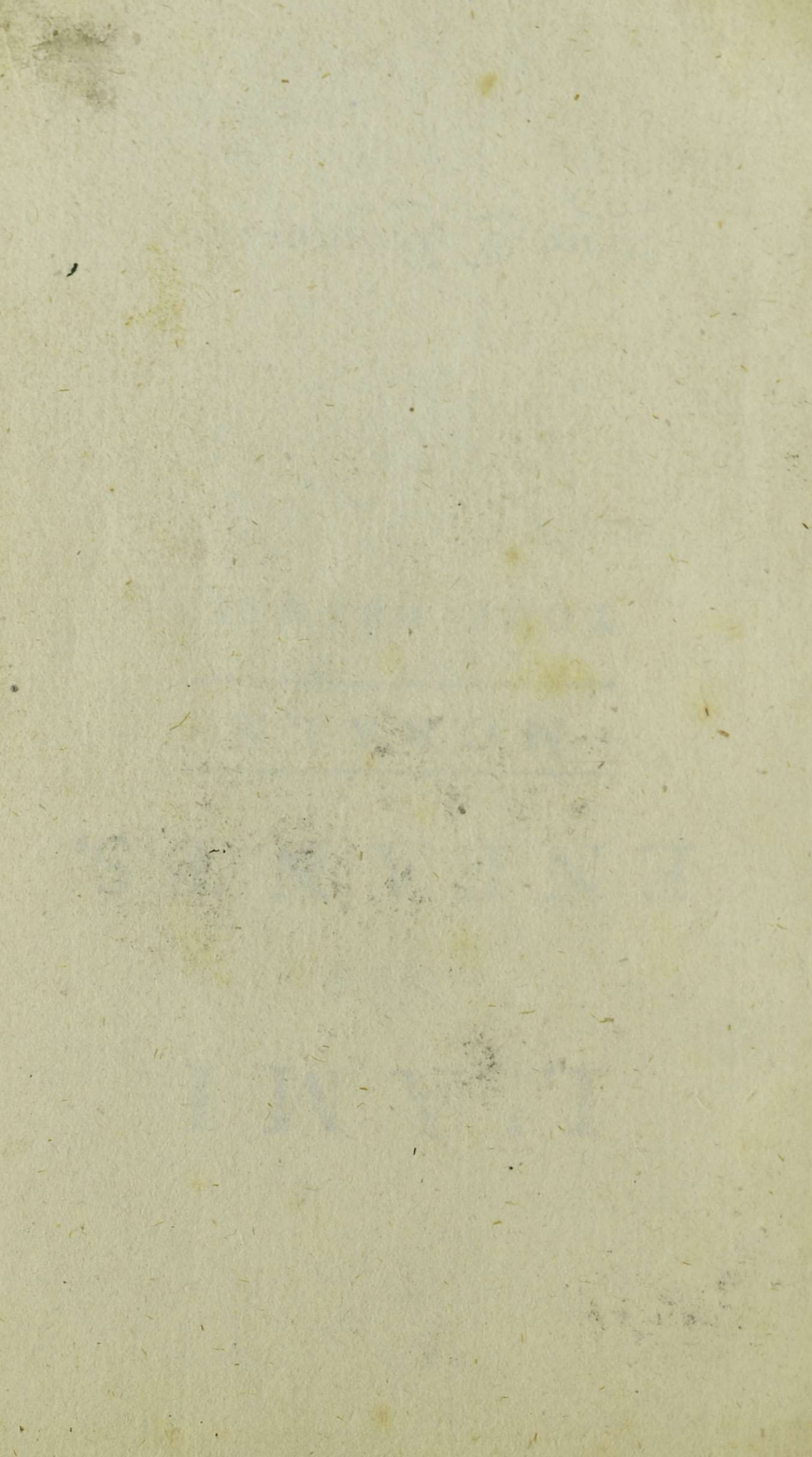
4004

SB
BERQUIN, M. A
L'AMI...
1792
v. 1



37131039926951

II, 861



L'AMI
DES
ENFANTS.

MORALE.

TOME PREMIER.

Paris chez G. Darnemann.

L. A. M. I.

DES

E. N. E. A. M. T. S.

E. L. A. H. O. M.

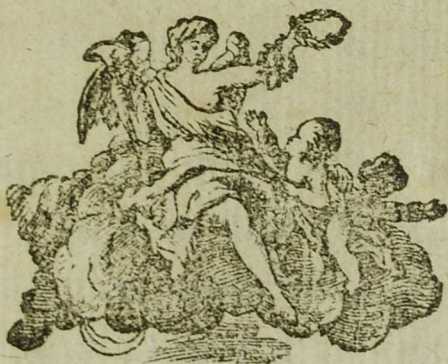
T. O. M. P. S.

L' A M I
D E S
E N F A N T S.

PAR M. BERQUIN.

ANNÉE 1782.

TOME PREMIER.



A P A R I S,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AINÉ.

1 7 9 2.



AVERTISSEMENT.

CET ouvrage a le double objet d'amuser les enfants, et de les porter naturellement à la vertu, en ne l'offrant jamais à leurs yeux que sous les traits les plus aimables. Au lieu de ces fictions extravagantes et de ce merveilleux bizarre, dans lesquels on a si long-temps égaré leur imagination, on ne leur présente ici que des aventures dont ils peuvent être témoins chaque jour dans leur famille. Les sentiments qu'on cherche à leur inspirer, ne sont point au-dessus des forces de leur ame : on ne les met en scene qu'avec eux-mêmes, leurs parents, les compagnons de leurs jeux, les domestiques qui les entourent, les animaux dont la vue

leur est familiere. C'est dans leur langage simple et naïf qu'ils s'expriment. Intéressés dans tous les événements , ils s'y abandonnent à la franchise des mouvements de leurs petites passions. Ils trouvent leur punition dans leurs propres fautes , et leur récompense dans le charme de leurs bonnes actions. Tout y concourt à leur faire aimer le bien pour leur bonheur , et à les éloigner du mal , comme d'une source d'humiliations et d'amertumes.

Il est inutile d'observer que cet ouvrage convient également aux enfants des deux sexes. La différence de leurs goûts et de leurs caracteres , n'est pas encore assez marquée à cet âge pour exiger les traits différents. D'ailleurs on a eu

l'attention de les réunir, le plus souvent qu'il a été possible, pour contribuer à faire naître cette union et cette intimité qu'on aime tant à voir régner entre des freres et des sœurs.

On a cherché à répandre de la variété entre les divers morceaux qui doivent composer chaque volume. Il n'en est aucun dont on n'ait d'abord essayé l'effet sur des enfants d'un âge et d'une intelligence plus ou moins avancés; et on a retranché tous les traits qui sembloient ne pas les intéresser assez vivement.

Il y aura dans chaque volume six petits drames, dont les principaux personnages seront des enfants, afin de pouvoir leur faire acquérir de bonne heure une con-

8 A V E R T I S S E M E N T.

tenance assurée, des graces dans leurs gestes et dans leur maintien, et une maniere aisée de s'énoncer en public. La représentation de ces drames sera de plus une fête domestique qui servira à leur amusement. Les parents ayant toujours un rôle à y jouer, goûteront le charme si doux de partager les divertissements de leur jeune famille; et ce sera un nouveau lien qui les attachera plus tendrement les uns aux autres par la reconnoissance et par le plaisir.



L'AMI DES ENFANTS.

LE PETIT FRERE.

FANCHETTE s'étoit un jour levée de grand matin, pour aller cueillir des fleurs, et en porter un bouquet à sa mere dans son lit. Comme elle se dispoit à descendre, son pere entra dans sa chambre en souriant, la prit dans ses bras, et lui dit : bon jour ma chere Fanchette ; viens vite avec moi, je veux te montrer quelque chose qui te fera sûrement plaisir.

Et quoi donc ? mon papa ! lui demanda-t-elle avec empressement.

Dieu t'a fait présent cette nuit d'un petit frere, lui répondit-il.

Un petit frere ? Ah ! où est-il ? Voyons ! menez-moi à lui, je vous prie.

Son pere ouvrit la porte de la chambre où sa mere étoit couchée. Il y avoit à côté du lit une femme étrangere, que Fanchette n'avoit pas encore vue dans la maison, et qui enveloppoit le nouveau né dans ses langes.

Ce furent alors mille et mille questions de la part de la petite fille. Son pere y répondit de son mieux; et il croyoit avoir satisfait à tout, lorsque Fanchette lui dit : mon papa ! qui est cette vieille femme ? Comme elle balotte mon petit frere ! Ne craignez-vous pas qu'elle lui fasse mal ?

M. DE GENSAC.

Oh ! non : sois tranquille. C'est une bonne femme que j'ai envoyé chercher pour avoir soin de lui.

FANCHETTE.

Mais il appartient à maman. L'a-t-elle déjà vu ?

Mde. DE GENSAC (*entr'ouvrant le rideau de son lit.*)

Oui, Fanchette, je l'ai vu. Et toi, es-tu bien-aise de le voir ?

FANCHETTE.

Oh ! fort aise, maman. C'est un très-joli petit camarade que vous me donnez. Quelle drôle de mine il a ! il est tout rouge, comme s'il venoit de courir. Mon papa, voulez-vous le laisser jouer avec moi ?

M. DE GENSAC.

Cela n'est pas possible ; il ne peut pas se tenir sur ses pieds. Vois-tu comme ils sont foibles ?

F A N C H E T T E.

Ah ! mon Dieu ! les petits pieds ! Je vois que nous ne pourrons pas courir de long-temps ensemble.

M. D E G E N S A C.

Patience. Il faut qu'il apprenne d'abord à marcher ; et ensuite vous pourrez gambader tous les deux dans le jardin.

F A N C H E T T E.

Est-il vrai ? O mon pauvre petit ! il faut que je te donne quelque chose pour t'accoutumer à m'aimer. Tiens, j'ai dans ma poche une image, prends-la. Mon papa, qu'est-ce donc ? Ce marmot ne veut pas la prendre ? Il tient ses petites mains fermées.

M. D E G E N S A C.

Il ne sait pas encore l'usage qu'il en peut faire. Il faut attendre quelques mois.

F A N C H E T T E.

A la bonne heure. O mon petit homme ! je te donnerai tous mes joujoux. Eh bien ! cela te fait-il plaisir ? Réponds-moi donc. Il semble qu'il sourit. Appelle-moi Fanchette. Est-ce que tu ne veux pas parler ?

M. D E G E N S A C.

Il ne parlera que dans deux ans. Mais toi, prends garde d'étourdir ta mere de ton caquet.

F A N C H E T T E.

Ah ! mon papa , voilà son visage tout bouleversé : il pleure ; apparemment qu'il a faim. Doucement, Monsieur, je vais vous chercher quelques friandises.

M. DE GENSAC.

Ne te mets pas en peine de sa nourriture. Il n'a pas de dents : comment pourroit-il manger ?

FANCHETTE.

Il ne peut pas manger ! De quoi vivra-t-il donc ? Est-ce qu'il va mourir ?

Mde. DE GENSAC.

Non, ma fille. Dieu a mis du lait dans mon sein pour en nourrir ton petit frere. Il est encore bien foible : mais dans quelques jours, tu verras ; il se roulera à terre comme un petit agneau.

FANCHETTE.

Qu'il me tarde de le voir comme cela ! mais voyez donc, mon papa, la mignone tête ! Je n'ose pas y toucher.

M. DE GENSAC.

Tu peux y toucher ; mais bien doucement.....

FANCHETTE.

Oh ! bien doucement. Mon Dieu, qu'elle est molle ! C'est comme du coton.

M. DE GENSAC.

La tête de tous les petits enfants est comme celle de ton frere.

FANCHETTE.

S'il venoit à tomber, il se la romproit en mille pieces.

Mde. DE GENSAC.

Sûrement. Mais nous aurons bien soin de le tenir, pour qu'il ne tombe pas.

M. DE GENSAC.

Sais-tu bien, Fanchette, qu'il y a cinq ans que tu étois aussi petite ?

FANCHETTE.

Moi, j'ai été comme cela ? Vous vous moquez, mon papa !

M. DE GENSAC.

Non, non : rien de plus vrai.

FANCHETTE.

Je ne m'en souviens pas pourtant.

M. DE GENSAC.

Je le crois. Te souviens-tu du temps où j'ai fait tapisser cette chambre ?

FANCHETTE.

Elle a toujours été comme elle est.

M. DE GENSAC.

Point du tout, je l'ai fait tapisser dans un temps où tu étois aussi petite que ton frere.

FANCHETTE.

Eh bien, je ne m'en suis pas apperçue.

M. DE GENSAC.

Les petits enfants ne voient rien de ce qui se passe autour d'eux. Lorsque ton frere sera à ton âge, demande-lui s'il se souvient que tu aies voulu lui apprendre aujourd'hui à prononcer ton nom. Tu verras s'il se le rappelle.

FANCHETTE.

J'ai donc pris aussi du lait de maman ?

M. DE GENSAC.

Sans doute. Si tu savois toutes les peines qu'elle s'est données pour toi ! tu étois si foibles , que tu ne pouvois rien prendre. Nous craignons à tout moment de te voir mourir. Ta mere disoit : ma pauvre enfant ! si elle alloit tomber en foiblesse ! et elle eut une peine infinie à te faire sucer quelques gouttes de lait.

FANCHETTE.

Ah ! ma chere maman ! c'est donc vous qui m'avez appris à me nourrir ?

M. DE GENSAC.

Oui, ma fille. Après que ta mere eut réussi à te faire prendre de toi-même la premiere nourriture , tu devins grasse et réjouie. Pendant près de deux ans , ce furent tous les jours , et à toutes les heures du jour, les mêmes soins. Quelquefois, lorsque ta mere s'étoit endormie de fatigue ; tu troublois son sommeil par tes cris. Il falloit qu'elle se levât pour courir à ton berceau. Ma chere Fanchette, s'écrioit-elle, en te caressant , sans doute que tu as soif : et elle te présentoit son sein.

FANCHETTE.

J'ai donc eu la tête aussi foible que celle de mon frere ?

M. DE GENSAC.

Aussi foible, ma fille.

FANCHETTE.

Moi, qui l'ai si dure à présent ! Mon Dieu, j'aurois dû me la casser mille fois.

M. D E G E N S A C.

Nous avons eu pour toi tant d'attentions ! Ta mere a renoncé , pour un temps , à tous les plaisirs ; elle a négligé toutes ses sociétés , pour ne pas te perdre un seul instant de vue. Lorsqu'elle étoit obligée de sortir pour des devoirs ou des affaires indispensables , elle étoit toujours dans les transes. Ma chere Gothon, disoit-elle à ta gouvernante, je vous recommande Fanchette comme votre propre enfant ; et elle lui faisoit continuellement des cadeaux, pour l'engager à te soigner avec plus de vigilance.

F A N C H E T T E.

Ah ! ma bonne maman !..... Mais, mon papa, est-ce qu'il y a eu un temps où je ne savois pas courir ? je cours si bien à présent. Voyez, en trois pas, je suis au bout de la chambre. Qui est - ce donc qui me l'a appris ?

M. D E G E N S A C.

Ta mere et moi. Nous t'avions mis autour de la tête un bandeau de velours bien rembourré, afin que si tu venois à tomber, tu ne te fisses pas de mal ; nous te tenions par des lisières pour aider tes premiers pas ; nous allions tous les jours dans le jardin sur la piece de gazon ; et là, nous plaçant vis-à-vis l'un de l'autre, à une petite distance, nous te posions toute seule debout au milieu, et nous te tendions les bras, pour t'inviter à venir tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Le

plus léger faux pas que tu faisais nous tournoit le sang. C'est à force de répéter ces exercices que nous t'avons appris à marcher.

F A N C H E T T E.

Je n'aurois jamais cru vous avoir donné tant de peines. Est-ce vous aussi qui m'avez enseigné à parler.

M. D E G E N S A C.

C'est nous encore. Je te prenois sur mes genoux, et je te répétois les mots de papa et de maman, jusqu'à ce que tu fusses en état de me les bégayer : tous les mots que tu sais aujourd'hui, c'est nous qui te les avons appris de la même manière, tu dois te souvenir que c'est nous aussi qui t'avons montré à lire.

F A N C H E T T E.

Oh ! je me le rappelle à merveille. Vous me faisiez mettre à table entre vous deux. On nous apportoit au dessert une assiette pleine de raisin secs, et de petits carrés où il y avoit des lettres moulées. Lorsque j'avois bien réussi à les nommer, vous me donniez quelques grains de raisin. Oh ! c'étoit un jeu bien joli !

M. D E G E N S A C.

Si nous n'avions pas pris tous ces soins de toi, si nous t'avions abandonnée à toi-même, que serois-tu devenue ?

F A N C H E T T E.

Il y a bien long-temps que je serois morte. Oh ! le bon papa, la bonne maman que vous êtes !

M. DE GENSAC.

Et cependant tu donnes quelquefois du chagrin à ton papa, tu es désobéissante envers ta maman !

FANCHETTE.

Je ne le serai plus de ma vie ; je ne savois pas tout ce que vous aviez fait pour moi.

M. DE GENSAC.

Remarque bien les soins que nous allons avoir pour ton frere, et dis en toi-même : Et moi aussi, j'ai donné autant de peines à mes parents.

Cet entretien fit une vive impression sur Fanchette ; et lorsqu'elle voyoit toute la tendresse que sa mere montrait à son petit frere, toutes les inquiétudes qui l'agitoient sur sa santé, toute la patience qu'il lui falloit pour lui faire prendre sa nourriture, combien elle étoit affligée, lorsqu'elle entendoit ses cris, avec quel empressement son pere la soulageoit d'une partie de ses soins, comme l'un et l'autre se fatiguoient pour apprendre à l'enfant à marcher et à parler, elle se disoit dans son cœur : Mes chers parents ont pris les mêmes peines pour moi. Ces réflexions lui inspirerent tant de tendresse et de reconnoissance pour eux, qu'elle observa fidèlement la promesse qu'elle leur avoit faite, de ne leur causer jamais volontairement aucun chagrin.

LES QUATRE SAISONS.

AH ! si l'hiver pouvoit durer toujours ! disoit le petit Fleuri au retour d'une course de traîneaux , en s'amusant dans le jardin à former des hommes de neige.

M. Gombault , son pere , l'entendit , et lui dit : Mon fils , tu me ferois plaisir d'écrire ce souhait sur mes tablettes. Fleuri l'écrivit d'une main tremblottante de froid.

L'hiver s'écoula , et le printemps survint.

Fleuri se promenoit avec son pere le long d'une plate-bande , où fleurissoit des jacinthes , des auricules et des narcisses. Il étoit transporté de joie , en respirant leur parfum , et en admirant leur fraîcheur et leur éclat.

Ce sont les productions du printemps , lui dit M. Gombault : elles sont brillantes , mais d'une bien courte durée. Ah ! répondit Fleuri , si c'étoit toujours le printemps !

Voudrois-tu bien m'écrire ce souhait sur mes tablettes ? Fleuri l'écrivit en tressaillant de joie.

Le printemps fut bientôt remplacé par l'été.

Fleuri dans un beau jour , alla se promener avec ses parents et quelques compagnons de son âge , dans un village voisin.

Ils trouvoient sur la route , tantôt des bleds verdoyants , qu'un vent léger faisoit

rouler en ondes, comme une mer doucement agité, tantôt des prairies émaillées de mille fleurs. Ils voyoient de tous côtés bondir de jeunes agneaux, et des poulains pleins de feu faire mille gambades autour de leur mere. Ils mangerent des cerises, des fraises, et d'autres fruits de la saison, et ils passerent la journée entiere à s'ébattre dans les champs.

N'est-il pas vrai, Fleuri, lui dit M. Gombault, en s'en retournant à la ville, que l'été a aussi ses plaisirs ?

Oh ! répondit-il, je voudrois qu'il durât toute l'année ! et à la priere de son pere, il écrivit encore ce souhait sur ses tablettes.

Enfin l'automne arriva.

Toute la famille alla passer un jour en vendanges : il ne faisoit pas tout-à-fait si chaud que dans l'été ; l'air étoit doux et le ciel serein ; les ceps de vigne étoient chargés de grappes noires, ou d'un jaune d'or ; les melons rebondis, étalés sur des couches, répandoient une odeur délicieuse ; les branches des arbres courboient sous le poids des plus beaux fruits.

Ce fut un jour de régal pour Fleuri, qui n'aimoit rien tant que les raisins, les melons et les figues. Il avoit encore le plaisir de les cueillir lui-même.

Ce beau temps, lui dit son pere, va bientôt passer : l'hiver s'achemine à grands pas vers nous, pour rappeler l'automne.

Ah ! répondit Fleuri , je voudrois bien qu'il restât en chemin , et que l'automne ne nous quittât jamais.

M. G O M B A U L T.

En serois-tu bien content , Fleuri ?

F L E U R I.

Oh ! très-content , mon papa , je vous en réponds.

Mais , repartit son pere en tirant ses tablettes de sa poche , regarde un peu ce qui est écrit ici. Lis tout haut.

F L E U R I (*lit.*)

Ah ! si l'hiver pouvoit durer toujours !

M. G O M B A U L T.

Voyons à présent quelques feuillets plus loin.

F L E U R I (*lit.*)

Si c'étoit toujours le printemps !

M. G O M B A U L T.

Et sur ce feuillet-ci , que trouverons-nous ?

F L E U R I (*lit.*)

Je voudrois que l'été durât toute l'année !

M. G O M B A U L T.

Reconnois - tu la main qui a écrit tout cela ?

F L E U R I.

C'est la mienne.

M. G O M B A U L T.

Et que viens-tu de souhaiter à l'instant même ?

F L E U R I.

Que l'hiver s'arrêtât en chemin, et que l'automne ne nous quittât jamais.

M. G O M B A U L T.

Voilà qui est assez singulier. Dans l'hiver, tu souhaitois que ce fût toujours l'hiver ; dans le printemps, que ce fût toujours le printemps ; dans l'été, que ce fût toujours l'été ; et tu souhaites aujourd'hui, dans l'automne, que ce soit toujours l'automne. Songes-tu bien à ce qui résulte de cela ?

F L E U R I.

Que toutes les saisons de l'année sont bonnes.

M. G O M B A U L T.

Oui, mon fils, elles sont toutes fécondes en richesses et en plaisirs : et Dieu s'entend bien mieux que nous, esprits limités que nous sommes, à gouverner la nature.

S'il n'avoit tenu qu'à toi l'hiver dernier, nous n'aurions plus eu ni printemps, ni été, ni automne. Tu aurois couvert la terre d'une neige éternelle, et tu n'aurois jamais eu d'autres plaisirs que de courir sur des traîneaux et de faire des hommes de neige. De combien d'autres jouissances n'aurois-tu pas été privé par cet arrangement ?

Nous sommes heureux de ce qu'il n'est pas en notre pouvoir de régler le cours de la nature. Tout seroit perdu pour notre bonheur, si nos vœux téméraires étoient exaucés.



L A N E I G E.

APRÈS plusieurs annonces trompeuses de son retour, le printemps étoit enfin arrivé. Il souffloit un vent doux qui réchauffoit les airs. On voyoit la neige se fondre, les gazons reverdir, et les fleurs percer la terre : on n'entendoit que le chant des oiseaux. La petite Louise étoit déjà allée à la campagne avec son pere. Elle avoit entendu les premières chansons des pinsons et des merles, et elle avoit cueilli les premières violettes. Mais le temps changea encore une fois. Il s'éleva tout-à-coup un vent de Nord violent, qui sifflait dans la forêt, et couvroit les chemins de neige. La petite Louise entra toute tremblottante dans son lit, en remerciant Dieu de lui avoir donné un gîte si doux, à l'abri des injures de l'air.

Le lendemain matin, lorsqu'elle se leva ; ah ! tout étoit blanchi. Il étoit tombé pen-

dant la nuit une si grande quantité de neige, que les passants en avoient jusqu'aux genoux.

Louise en fut attristée. Les petits oiseaux le paroïssoient bien davantage. Comme toute la terre étoit couverte à une grande épaisseur, ils ne pouvoient trouver aucun grain, aucun vermisseau pour appaiser leur faim.

Tous les habitants emplumés des forêts se réfugioient dans les villes et dans les villages, pour chercher des secours auprès des hommes. Des troupes nomdreuses de moineaux, de linotes, de pinsons et d'alouettes, s'abattoient dans les chemins et dans les cours des maisons, et furetoient des pattes et du bec dans les amas de débris, afin d'y trouver quelque nourriture.

Il vint près d'une cinquantaine de ces hôtes dans la cour de la maison de Louise. Louise les vit, et elle entra toute affligée dans la chambre de son pere. Qu'as-tu donc, ma fille ? lui dit-il. Ah ! mon papa. Lui répondit-elle, ils sont tous là dans la cour, ces pauvres oiseaux, qui chantoient si joyeusement il n'y a que deux jours. Ils semblent transis de froid, et ils demandent de quoi manger. Voulez-vous me permettre de leur donner un peu de grain ?

Bien volontiers, lui dit son pere. Louise n'en attendit pas davantage. La grange étoit de l'autre côté du chemin ; elle y courut avec se bonne chercher des poignées de millet et de chenevis, qu'elle vint ensuite répandre dans la cour. Les oiseaux voltig

geoient par troupes autour d'elle, et cherchoient le moindre petit grain. Louise s'occupoit à les regarder, et elle en étoit toute réjouie. Elle alla chercher son pere et sa mere pour venir aussi les regarder, et se réjouir avec elle.

Mais ces poignées de grains furent bientôt dévorées. Les oiseaux s'envolèrent sur les bords des toits, et ils regardoient Louise d'un air triste, comme s'ils avoient voulu lui dire : n'as-tu rien de plus à nous donner ?

Louise comprit leur langage. Elle part aussi-tôt comme un trait, et cour chercher de nouveaux grains. En traversant le chemin, elle rencontra un petit garçon qui n'avoit pas, à beaucoup près, un cœur aussi compatissant que le sien. Il portoit à la main une cage pleine d'oiseaux ; et il la secouoit si rudement, que les pauvres petites bêtes alloient à tout moment donner de la tête contre les barreaux.

Cela fit de la peine à Louise. Que veux-tu faire de ces oiseaux ? demanda-t-elle au petit garçon. Je n'en sais rien encore, répondit-il. Je vais chercher à les vendre ; et si personne ne veut les acheter, j'en régalerai mon chat.

Ton chat ? répliqua Louise ; ton chat ? ah le méchant enfant !

Oh ! ce ne seroient pas les premiers qu'il auroient croqués tout vifs ; et en balançant sa cage comme une escarpolette ; il alloit s'éloigner à grands pas.

Louise l'arrêta, et lui demanda combien
il

il vouloit de ses oiseaux. Je les donnerai tous à un liard la piece: il y en a dix-huit.

Eh bien ! je les prends ; dit Louise. Elle se fit suivre du petit garçon , et courut demander à son pere la permission d'acheter ces oiseaux.

Son pere y consentit avec plaisir ; il céda même à sa fille une chambre vuide , pour y loger ses hôtes.

Jacquot (ainsi s'appeloit , le méchant garçon) se retira fort content de son marché ; il alla dire à tous ses camarades qu'il connoissoit une petite demoiselle qui achetoit les oiseaux.

Au bout de quelques heures , il se présenta tant de petits paysans à la porte de Louise , qu'on eût dit que c'étoit l'entrée du marché. Ils se pressoient tous autour d'elle , sautant l'un au-dessus de l'autre , et soulevant des deux mains leurs cages , pour lui demander la préférence , chacun en faveur de ses oiseaux.

Louise acheta tous ceux qui lui étoient présentés , et les porta dans la chambre où étoient les premiers.

La nuit vint. Il y avoit bien long-temps que Louise ne s'étoit mise au lit avec un cœur aussi satisfait. Ne suis-je pas bien heureuse , se disoit-elle , d'avoir pu sauver la vie à tant d'innocentes créatures , et de pouvoir les nourrir ? Lorsque l'été viendra , j'irai dans les champs et dans les forêts ; tous mes petits hôtes chanteront leurs plus jolies chansons , pour me remercier de

soins que j'aurai eus pour eux. Elle s'endormit sur cette réflexion, et elle rêva qu'elle étoit dans une forêt de la plus belle verdure. Tous les arbres étoient couverts d'oiseaux qui voltigeoient sur les branches en gazouillant, ou qui nourrissoient leurs petits : et Louise sourioit dans son sommeil.

Elle se leva de fort bonne heure pour aller donner à manger à ses petits hôtes dans la voliere et dans la cour ; mais elle ne fut pas aussi contente ce jour-là qu'elle l'avoit été la veille. Elle savoit le compte de l'argent qu'elle avoit mis dans sa bourse, et il ne devoit pas lui en rester beaucoup. Si ce temps de neige dure encore quelques jours, dit-elle, que vont devenir les autres oiseaux ? Ces méchants petits garçons vont les donner tout vifs à leurs chats ; et faute d'un peu d'argent, je ne pourrai pas les sauver.

Dans ces tristes pensées, elle tire lentement sa bourse. pour compter encore son petit trésor.

Mais quel est son étonnement de la trouver si lourde ! Elle l'ouvre, et la voit pleine de pieces de monnoie de toute valeur, mêlées et confondues ensemble : il y en avoit jusques aux cordons. Elle court vite à son pere, et lui raconte, avec des transports de surprise et de joie, ce qui vient de lui arriver.

Son pere la prit contre son sein, l'embrassa, et laissa couler ses larmes sur les joues de Louise.

Ma chere fille, lui dit-il, tu ne m'as jamais donné tant de satisfaction que dans ce moment. Continue de soulager les créatures qui souffrent ; à mesure que ta bourse s'épuisera, tu la verras se remplir.

Quelle joie pour Louise ! Elle courut dans la voliere, ayant son tablier plein de chenevis et de millet. Tous les oiseaux voltigeoient autour d'elle, en regardant leur déjeûner d'un œil d'appétit. Elle descendit ensuite dans la cour, et offrit un ample repas aux oiseaux affamés.

Elle se voyoit alors près de cent pensionnaires qu'elle nourrissoit. C'étoit un plaisir ! jamais ses poupées ni ses joujoux ne lui en avoient tant donné.

L'après-midi, en mettant la main dans le sac de chenevis, elle trouva ces paroles écrites dans un billet : *Les habitants de l'air volent vers toi, Seigneur, et tu leur donnes la nourriture ; tu étends la main, et tu rassasies de tes bienfaits tout ce qui respire.* Son pere l'avoit suivie. Elle se tourne vers lui, et lui dit : Je suis donc à présent comme Dieu, les habitants de l'air volent vers moi ; et lorsque j'étends la main, je les rassasie de mes bienfaits.

Oui, ma fille, lui dit son pere, toutes les fois que tu fais du bien à quelque créature, tu es comme Dieu. Quand tu seras plus grande, tu pourras secourir tes semblables, comme tu secours aujourd'hui les oiseaux ; et tu ressembleras alors à Dieu.

bien davantage. Ah ! quel bonheur pour l'homme, lorsqu'il peut agir comme Dieu !

Pendant huit jours, Louise étendit sa main, et rassasia tout ce qui avoit faim autour d'elle. Enfin la neige se fondit, les champs reprirent leur verdure ; et les oiseaux qui n'avoient pas osé s'écarter de la maison, tournerent leurs aîles vers la forêt.

Mais ceux qui étoient dans la voliere, y restoient renfermés. Ils voyoient le soleil, voloient contre la fenêtre, bequetoient les vitrages. C'étoit en vain ; leur prison étoit trop forte pour eux : Louise n'imaginoit pas encore leur peine.

Un jour qu'elle leur apportoit leur provision, son pere entra quelques moments après elle. Elle fut bien aise de voir qu'il vouloit être témoin de ses plaisirs.

Ma chere Louise, lui dit-il, pourquoi ces oiseaux ont-ils l'air si inquiet ? il semble qu'ils désirent quelque chose. N'auront-ils pas laissé dans les champs des compagnons qu'ils seroient bien aise de revoir ?

Vous avez raison, mon papa ; ils me semblent tristes depuis que les beaux jours sont revenus. Je vais ouvrir la fenêtre, et les laisser envoler.

Je pense que tu ne ferois pas mal, lui répondit son pere ; tu répandrais la joie dans tout le pays. Ces petits prisonniers iroient retrouver leurs amis ; et ils voleroient au-devant d'eux, comme tu cours au-devant de moi, lorsque j'ai été quelque temps absent de la maison.

Il n'avoit pas fini de parler, que déjà toutes les fenêtres étoient ouvertes. Les oiseaux s'en apperçurent ; et en deux minutes, il n'en resta pas un seul dans la chambre. On voyoit les uns raser la terre du bout de l'aile, les autres s'élever dans les airs, quelques-uns s'aller percher sur les arbres voisins, et ceux-là passer et repasser devant la fenêtre avec des chants de joie.

Louise alloit tous les jours se promener dans la campagne ; de tous côtés elle voyoit ou elle entendoit des oiseaux. Tantôt une allouette partoit à ses pieds, et chantoit sa joyeuse chanson en s'élevant dans les nuages, tantôt c'étoit une fauvette qui fredonnoit la sienne, en se balançant sur la plus haute branche d'un buisson : et lorsqu'elle en entendoit quelqu'un se distinguer par son ramage, Louise disoit : voilà un de mes pensionnaires ; on connoît à sa voix qu'il a été bien nourri cet hiver.

A M A N D.

UN pauvre manœuvre, nommé Bertrand, avoit six enfants en bas âge, et il se trouvoit fort embarrassé pour les nourrir. Par surcroît de malheur, l'année fut stérile ; et le pain se vendoit une fois plus cher que l'an passé. Bertrand travailloit jour et nuit : malgré ses sueurs, il lui étoit impossible de

gagner assez d'argent pour rassasier du plus mauvais pains ses enfants affamés. Il étoit dans une extrême désolation. Il appelle un jour sa petite famille ; et les yeux pleins de larmes , il lui dit : Mes chers enfants , le pain est devenu si cher , qu'avec tout mon travail , je ne peux gagner assez pour vous substantier. Vous le voyez : il faut que je paie le morceau de pain que voici , du produit de toute ma journée. Il faut donc vous contenter de partager avec moi le peu que je m'en serai procuré : il n'y en aura certainement pas assez pour vous rassasier ; mais du moins il y aura de quoi vous empêcher de mourir de faim. Le pauvre homme ne put en dire davantage , il leva les yeux vers le ciel , et se mit à pleurer. Ses enfants pleuroient aussi , et chacun disoit en lui-même : Mon Dieu , venez à notre secours , pauvres petits malheureux que nous sommes ! assistez notre pere , et ne nous laissez pas mourir de faim.

Bertrand partagea son pain en sept portions égales : il en garda une pour lui , et distribua les autres à chacun de ses enfants. Mais un d'entr'eux , qui s'appelloit Amand , refusa de recevoir la sienne , et dit : Je ne peux rien prendre , mon pere ; je me sens malade : mangez ma portion , ou partagez-la entre les autres. Mon pauvre enfant , qu'as-tu donc ? lui dit Bertrand en le prenant dans ses bras. Je suis malade , répondit Amand , très-malade : je veux aller me coucher. Bertrand le porta dans son lit ; et

le lendemain au matin, accablé de tristesse, il alla chez un Médecin, et le pria de venir, par charité, voir son fils malade, et de le secourir.

Le Médecin, qui étoit un homme pieux, se rendit chez Bertrand, quoiqu'il fût bien sûr de n'être pas payé de ses visites. Il s'approche du lit d'Amand, lui tâte le pouls ; mais il ne peut y trouver aucun symptôme de maladie. Il lui trouva cependant une grande foiblesse ; et pour le ranimer, il voulut lui prescrire une potion. Ne m'ordonnez rien, Monsieur, lui dit Amand ; je ne prendrois pas ce que vous m'ordonneriez.

L E M E D E C I N.

Tu ne le prendrois pas ! et pourquoi donc, s'il te plaît ?

A M A N D.

Ne me le demandez pas, Monsieur, je ne veux pas vous le dire.

L E M E D E C I N.

Et qui t'en empêche, mon enfant ? Tu me parois être un petit garçon bien obstiné.

A M A N D.

Monsieur le Médecin, ce n'est point par obstination, je vous assure.

L E M E D E C I N.

A la bonne heure, je ne veux pas te contraindre ; mais je vais le demander à

ton pere , qui ne sera peut-être pas si mystérieux.

A M A N D.

Ah ! je vous en prie , Monsieur , que mon pere n'en sache rien.

L E M É D E C I N.

Tu es un enfant bien incompréhensible ! Mais il faut absolument que j'en instruise ton pere , puisque tu ne veux pas me l'avouer.

A M A N D.

Mon Dieu , Monsieur , gardez-vous-en bien : je vais plutôt vous le dire ; mais auparavant , faites sortir , je vous prie , mes freres et mes sœurs.

Le Médecin ordonna aux enfants de se retirer ; et alors Amand lui dit :

Hélas ! Monsieur , dans un temps si dur , mon pere ne gagne qu'avec bien de la peine de quoi acheter un mauvais pain : il le partage entre nous , chacun n'en peut avoir qu'un petit morceau , et il n'en veut presque rien garder pour lui-même. Cela me fait de la peine de voir mes petits freres et mes petites sœurs endurer la faim. Je suis l'aîné ; j'ai plus de force qu'eux ; j'aime mieux ne pas manger pour qu'ils puissent partager ma portion. C'est pour cela que j'ai fait semblant d'être malade , et de ne pouvoir pas manger ; mais que mon pere n'en sache rien , je vous en prie.

Le Médecin essuya ses yeux , et lui dit : Mais toi , n'as-tu pas faim , mon cher ami ?

A M A N D.

Pardonnez-moi, j'ai bien faim, mais cela ne me fait pas tant de mal que de les voir souffrir.

L E M E D E C I N.

Mais tu mourras bientôt, si tu ne te nourris pas.

A M A N D.

Je le sens bien, Monsieur ; mais je mourrai de bon cœur : mon pere aura une bouche de moins à remplir ; et lorsque je serai auprès du bon Dieu, je le prierai de donner à manger à mes petits freres et à mes petites sœurs.

L'honnête Médecin étoit hors de lui-même d'attendrissement et d'admiration, d'entendre ainsi parler ce généreux enfant. Il le prit dans ses bras, le serra contre son cœur, et lui dit : Non, mon cher ami, tu ne mourras pas. Dieu, notre pere à tous, aura soin de toi et de ta famille : rends-lui graces de ce qu'il m'a conduit ici, je reviendrai bientôt. Il courut à sa maison, chargea un de ses domestiques de toutes sortes de provisions, et revint aussitôt avec lui vers Amand et ses freres affamés. Il les fit tous mettre à table, et leur donna à manger jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés. C'étoit un spectacle ravissant pour le bon Médecin de voir la joie de ces innocentes créatures. En sortant il dit à Amand de

ne pas se mettre en peine, et qu'il pourvoiroit à leurs nécessités. Il observa fidèlement sa promesse : il leur faisoit passer tous les jours abondamment de quoi se nourrir. D'autres personnes charitables à qui il raconta cette aventure, imiterent sa bienfaisance. Les uns envoyoient des provisions, les autres de l'argent, ceux-là des habits et du linge; en sorte que, peu de jours après, la petite famille eut au-delà de tous ses besoins.

Aussi-tôt que le prince fut instruit de ce que le brave petit Amand avoit fait pour son pere et pour ses freres, plein d'admiration de tant de générosité, il envoya chercher Bertrand, et lui dit : Vous avez un enfant admirable ; je veux être aussi son pere. J'ai ordonné qu'on vous donnât tous les ans, en mon nom, une pension de cent écus. Amand et tous vos autres enfants seront élevés à mes frais dans les métiers qu'ils voudront choisir ; et s'ils savent en profiter, j'aurai soin de leur fortune.

Bertrand s'en retourna chez lui enivré de joie ; et s'étant jeté à genoux, il remercia Dieu de lui avoir donné un si digne enfant.

LE PETIT JOUEUR

DE VIOLON,

DRAME EN UN ACTE

PERSONNAGES.

M. DE MELFORT.

CHARLES, *son fils.*

SOPHIE, *sa fille.*

S. FIRMIN, *son neveu.*

AGATHE } DE S. FÉLIX,
CHARLOTTE } *amies de Sophie.*

JONAS, *petit joueur de violon.*

*La scene est à Paris, dans la maison de
M. de Melfort.*

DRAME EN UN ACTE



LE PETIT JOUEUR
DE VIOLON,
DRAME EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

CHARLES, S. FIRMIN.

CHARLES.

ECOUTE, mon petit cousin, il faut que tu me fasses un plaisir.

S. FIRMIN.

Voyons; de quoi s'agit-il? Tu as toujours quelque chose à me demander.

CHARLES.

C'est parce que tu es le plus habile de nous deux. Tu sais bien la version de cette

fable de Phedre , que notre précepteur m'a donnée à faire ?

S. F I R M I N.

Est-ce que tu ne l'as pas encore finie ?

C H A R L E S.

Comment aurois-je pu l'achever ? je ne l'ai pas commencée.

S. F I R M I N.

Tu n'as donc pas eu le temps d'y travailler depuis onze heures jusqu'à trois ?

C H A R L E S.

Tu vas voir si cela étoit possible. A onze heures, j'avois besoin de courir un peu dans le jardin, afin de gagner de l'appétit pour dîner. Nous sommes restés à table depuis midi jusqu'à une heure. S'asseoir et s'appliquer tout de suite après le repas, tu sais combien le médecin de papa dit que c'est dangereux. Ainsi, comme j'avois bien mangé, il m'a fallu faire long-temps de l'exercice pour ma digestion.

S. F I R M I N.

Mais au moins à présent la voilà faite ; et jusqu'à la nuit, tu as plus de temps qu'il ne t'en faut.

C H A R L E S.

Est-ce que ce temps n'est pas marqué pour ma leçon d'écriture ?

S. F I R M I N.

Mais puisque ton maître n'est pas venu ?

C H A R L E S.

Je l'attendrai ; je fais tout de travers lorsque mes heures sont dérangées.

S. F I R M I N.

Tu auras encore après ta leçon un petit reste d'après-midi, et toute la soirée.

C H A R L E S.

Je n'aurai pas une minute. Ma sœur attend aujourd'hui la visite des deux demoiselles de S. Félix.

S. F I R M I N.

Est-ce pour toi qu'elles viennent ?

C H A R L E S.

Non ; mais il faut bien que j'aide ma sœur à les amuser.

S. F I R M I N.

Et qui t'empêchera lorsque ces demoiselles seront retirées ? . . .

C H A R L E S.

Oui da ! travailler aux lumières pour me gêner la vue ! Cependant il faut que demain au matin ma version se trouve prête.

S. F I R M I N.

Eh bien ! qu'elle le soit, ou qu'elle ne le soit pas, que m'importe ?

C H A R L E S.

Tu voudrais donc me voir réprimander par notre précepteur et par mon papa ?

S. F I R M I N.

Tu sais toujours me prendre par mon foible. Voyons, où est cette version ?

C H A R L E S.

Là-haut dans ma chambre, sur ma table. Je vais te la chercher, ou plutôt viens avec moi.

S. F I R M I N.

Va le premier ; je te suis à l'instant. Je vois venir ta sœur qui voudroit me parler.

C H A R L E S.

Ne va pas au moins lui rien dire de tout ceci ; entends-tu !

S C E N E I I.

S O P H I E , S. F I R M I N.

S O P H I E.

EH bien, mon petit cousin, quel démêlé avois-tu là avec mon frere ! Il t'a sûrement joué quelque tour de son métier.

S. F I R M I N.

Ce n'est pas un tour de son métier ; c'est une demande de sa façon. Il veut que je lui fasse, à l'ordinaire, son devoir pour demain.

S O P H I E.

Et mon papa ne sera jamais instruit de sa paresse ?

S. F I R M I N.

Ce n'est pas moi qui me chargerai de l'en avertir. Tu sais que depuis la mort de ta maman, mon oncle est d'une santé si foible, que la moindre émotion le rend malade pour plusieurs jours. D'ailleurs, je vis de ses bienfaits ; et il pourroit croire que je cherche à perdre son fils dans son esprit.

S O P H I E.

Eh bien ! j'attends mon frere à la premiere occasion..... Mais sais-tu pourquoy je voulois te parler ? C'est que les demoiselles de Saint-Félix viennent aujourd'hui me voir ; il faut que tu nous aides à nous bien amuser.

S. F I R M I N.

Oh ! je ferai de mon mieux , ma petite cousine.

S O P H I E.

Ah ! les voici.

S C E N E I I I.

S. FIRMIN ; SOPHIE ; AGATHE ;
ET CHARLOTTE DE S. FÉLIX.

S O P H I E.

BONJOUR , mes bonnes amies.

(Elles s'embrassent l'une l'autre , et font la révérence à S. Firmin , qui leur baise la main avec respect.)

C H A R L O T T E.

Il me semble qu'il y a un an que je ne t'ai vue.

A G A T H E.

Mais il y a déjà bien long-temps.

S O P H I E.

Il y a, je crois, plus de trois semaines.
*(S. Firmin range la table , et dispose des
 sieges).*

C H A R L O T T E.

Ne vous donnez pas cette peine , Mon-
 sieur de S. Firmin.

S. F I R M I N.

Mademoiselle, je ne fais que mon devoir.

S O P H I E.

Oh ! je suis bien sûre que S. Firmin le
 fait avec plaisir. *(Elle lui tend la main).*
 Je voudrois que mon frere eût un peu de
 sa complaisance.

S C E N E I V.

S. FIRMIN , SOPHIE , AGATHE ,
 CHARLOTTE , CHARLES.

C H A R L E S.

*(Sans faire la moindre attention aux de-
 moiselles de S. Félix)*

C'EST bien mal à toi , S. Firmin , de
 me faire si long-temps attendre, pour faire
 ei le damoiseau.

S. F I R M I N.

Je croyois être le dernier de la compa-
 gnie à qui tu adresserois tes compliments.

C H A R L E S.

Oh, n'en soyez pas fâchées, Mesdemoiselles ; je vais être bientôt tout à vous.

A G A T H E.

Ne vous pressez pas au moins, Monsieur Charles.

(Charles mène à l'écart S. Firmin ; et tandis que les jeunes demoiselles s'entretiennent ensemble, il tire de sa poche le papier de la version, et le donne à S. Firmin).

La voilà ; tu m'entends ?

S. F I R M I N.

Six lignes ? C'est bien la peine : n'as-tu pas de honte.

C H A R L E S.

Chut. Tais-toi.

S. F I R M I N.

Mesdemoiselles, si vous me le permettez, je sors pour un demi-quart-d'heure.

C H A R L O T T E.

Nous vous attendrons avec impatience.

S O P H I E.

Puisque tu sors, mon petit cousin, fais-moi le plaisir de dire à Justine de nous servir le thé.

S C E N E V.

CHARLES, SOPHIE, AGATHE,
CHARLOTTE.

CHARLES (*se jetant dans un fauteuil.*)

ALLONS, c'est ici que je m'établis.

S O P H I E.

Je pense qu'il auroit été à propos d'en demander la permission.

C H A R L E S.

A toi, peut-être?

S O P H I E.

Je ne suis pas seule ici.

C H A R L O T T E.

Je vois que ton frere nous compte pour rien.

A G A T H E.

C'est qu'il imagine apparemment nous honorer beaucoup, en restant avec nous.

C H A R L E S.

Oh ! je sais bien que vous pourriez vous passer de ma compagnie ; mais , moi , je ne me priverois pas si aisément de la vôtre.

S O P H I E.

Voilà au moins une apparence de compliment. Il est vrai que tu aurois dû y faire entrer le thé pour quelque chose.

C H A R L E S.

Mais vraiment, ma chere soeur, ne te figure pas que je sois ici pour toi.

S O P H I E.

Oh ! pour cela je pense trop humblement de mon mérite. Tout ce qui pourroit me donner de l'orgueil, c'est d'être la sœur d'un garçon aussi honnête.

(*Justine apporte le thé, et le met auprès de Sophie.*)

C H A R L E S.

Laisse-moi le verser, je te prie.

O P H I E.

Non, non, c'est mon affaire ; tu es un peu trop gauche. Si tu veux te charger de quelque soin, présente les tasses à ces demoiselles.

A G A T H E.

Pas tant de sucre pour moi.

S O P H I E.

Prends toi-même ce qu'il te faut, mon cœur. (*Elle lui présente le sucrier et une tasse. Charles en prend une pour lui, et s'empare du sucrier.*) (*à Charles*) Tu as déjà trois gros morceaux.

C H A R L E S.

Mais ce n'est pas trop. J'aime à boire un peu doux.

(*Il prend plusieurs morceaux de sucre l'un après l'autre, jusqu'à ce que sa sœur lui retire le sucrier des mains.*)

S O P H I E.

N'as-tu pas de honte, mon frere ? tu vois bien qu'il n'en restera pas pour nous.

C H A R L E S.

Ne sais-tu pas où est le buffet ?

S O P H I E.

Mon frere se reprocheroit d'épargner une peine à sa sœur.

C H A R L E S.

C'est que par-là tu me procurerois le plaisir d'être seul auprès de ces demoiselles.

A G A T H E.

Tu l'entends, Sophie. Dis-nous maintenant que ton frere n'est pas un garçon bien galant.

S O P H I E.

(Après avoir rassemblé près d'elle toutes les tasses, pour verser une seconde fois du thé).

Charles, présente cette tasse à Agathe.

(Charles prend la tasse, et en la présentant à Agathe, il la verse sur sa robe. Elles se levent toutes avec précipitation.)

S O P H I E.

Voilà une preuve de sa galanterie. (Bas à Charles). Je parierois, méchant, que tu l'as fait à dessein.

A G A T H E.

Ah ! Dieu ! que dira maman ? Et qu'allons-nous faire ?

C H A R L O T T E.

C'est la seconde fois qu'elle met cette robe. Allons vite, un verre d'eau fraîche.

S O P H I E.

Non, j'ai oui dire qu'il étoit mieux de

frotter avec un linge sec. Voici un mouchoir tout blanc.

(Elles vont à Agathe. Charlotte tient la robe, et Sophie frotte. Pendant ce temps, Charles reste à table, et boit tout à son aise.)

C H A R L O T T E.

Bon, bon, cela passe ; il faut le laisser sécher.

A G A T H E.

Par bonheur, c'est dans un pli où l'on ne va pas s'aviser de regarder.

C H A R L E S, *(à part.)*

Ce n'est pas ma faute.

S O P H I E.

Tiens, vois, Charlotte, je ne crois pas qu'il y paroisse.

C H A R L O T T E.

Si je n'avois pas vu d'abord la tache...

A G A T H E.

A la bonne heure. Mais, Monsieur Charles, une autrefois, je vous prie de vous épargner la peine de me servir.

S O P H I E.

Remettons-nous mes bonnes amies.

(Elle veut verser du thé, et elle trouve la théière vuide. Elle regarde Charles avec indignation.)

Non, cela est d'une grossièreté qu'on ne sauroit imaginer. Croiriez-vous bien, Mesdemoiselles, que dans le temps où nous étions si fort en peine, il a pris tout le thé ? Je vais dire qu'on en fasse d'autre, attendez un moment.

C H A R L O T T E.

Non, c'est assez ; je n'en boirai plus une goutte.

A G A T H E.

Le malheur qui est arrivé à ma robe m'a ôté la soif.

C H A R L E S.

Mais ne vous gênez pas. On peut en faire une seconde fois.

A G A T H E.

Effectivement, tu aurois dû prévoir que ton frere seroit notre convive.

S O P H I E.

Ceux qui ne sont pas invités, devraient au moins attendre que ce fût leur tour.

C H A R L O T T E.

N'en parlons plus, je n'y ai pas le moindre regret.

S O P H I E.

Eh bien, à présent qu'allons-nous faire ? Ah ! voici notre ami S. Firmin, il nous aidera à choisir quelque jeu.

C H A R L E S (*d'un ton moqueur.*)

Notre ami S. Firmin !... Mesdemoiselles, il faut que je lui parle avant vous.

(*Il va au-devant de S. Firmin, tandis que les jeunes Demoiselles s'entretiennent ensemble.*)

SCENE

S C E N E V I.

AGATHE , CHARLOTTE , SOPHIE ,
S. FIRMIN , CHARLES.

CHARLES (à S. Firmin.)

EH bien , as-tu fini ?

S. FIRMIN.

La voilà : prends , et rougis de ta paresse..... Eh bien , Mesdemoiselles , avez-vous quelque jeu d'arrêté ?

AGATHE.

Nous vous attendions pour décider notre partie.

S. FIRMIN.

J'ai là-bas un petit musicien à vos ordres : si vous me le permettez , je vais l'appeller pour vous chanter quelques chansons , ou pour vous faire danser.

SOPHIE.

Un petit musicien ! où est-il ? où est-il ?

CHARLOTTE.

Il faut convenir que M. de S. Firmin s'entend bien à amuser sa société.

S. FIRMIN.

Nous ferons , en nous amusant , un acte de charité ; car le pauvre petit musicien ne possède rien sur la terre que son violon.

C H A R L E S.

Et qui le paiera ? M. de S. Firmin ! Il parle et il agit toujours comme si le roi étoit son parrain ; et il n'a pas une maille.

S O P H I E.

Ne rougis-tu pas , mon frere ? . . .

S. F I R M I N.

Laissez-le dire , ma cousine ; il ne m'offense point ; ce n'est pas un crime d'être pauvre : je ressemble par-là à mon musicien , qui est un très-bon enfant. Je lui donnerai douze sous qui me restent dans ma bourse ; et il m'a promis de jouer à ce prix toute la soirée.

C H A R L O T T E.

Nous nous cotiserons toutes pour le payer.

A G A T H E.

Oui , oui , nous boursillurons.

S. F I R M I N.

Voulez-vous que j'aille le chercher ? Il attend là-bas à la porte.

S O P H I E.

Surement , mon cher petit cousin , et dépêche-toi.

(S. Firmin sort. En même temps Justine apporte un gâteau sur un plat.)

SCENE VII.

AGATHE, CHARLOTTE,
SOPHIE, CHARLES.

(Charles veut prendre le plat des mains
de Justine ; Sophie l'en empêche.)

CHARLES.

C'EST que je voulois faire les portions :

SOPHIE.

Je vais t'en épargner la peine : tu pour-
rois les faire si bien , qu'il ne nous reste-
roit pas plus du gâteau que du thé.

(Elle fait le partage , et présente les
morceaux à la ronde.)

CHARLES, (après avoir pris sa portion.)

Pour qui donc le morceau qui reste ?

SOPHIE.

Est-ce que mon petit cousin n'en auroit
pas ?

AGATHE.

J'aimerois mieux lui donner ma portion.

CHARLOTTE.

Et moi aussi , la mienne.

CHARLES, (avec aigreur.)

Il est bien heureux !

SOPHIE.

Tu ne vois que sa portion de gâteau
à lui envier ?

SCENE VIII.

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE ;
 CHARLES, S. FIRMIN (*tenant par
 la main le petit Jonas, qui a un violon
 sous son bras.*)

S. FIRMIN.

J'AI l'honneur de vous présenter mon
 petit virtuose.

CHARLOTTE et AGATHE.

Il est tout-à-fait gentil.

SOPHIE.

De quel pays es-tu, mon enfant ?

JONAS.

Je suis des montagnes de la Bresse.

AGATHE.

Et pourquoi viens-tu de si loin ?

JONAS.

C'est que mon pauvre pere est aveugle ;
 il ne peut plus travailler : nous courons
 les pays, et il faut que je lui gagne du pain
 avec mon petit violon.

SOPHIE.

Eh bien ! veux-tu nous faire connoître
 ton savoir faire ?

JONAS.

Ce sera de bon cœur ; mais mon talent
 n'est pas grand'chose.

S. FIRMIN.

Joue de ton mieux ; ce sera toujours assez bien pour moi , et ces demoiselles seront assez bonnes pour te pardonner quelque faux ton , si tu en fais.

(*Jonas accorde son violon. Agathe en même temps prend l'assiette avec le reste de gâteau , et le présente à S. Firmin. Il la remercie , prend l'assiette et la tient à la main , sans toucher au gâteau , pour écouter Jonas. Celui-ci commence d'abord à jouer sur son violon l'air de la chanson suivante ; ensuite il chante.)*

1. Plaignez le sort d'un petit malheureux ,
Chargé tout seul du soin de son vieux pere ;
Ils n'ont , hélas ! pour se nourrir tous deux ,
Que la pitié qu'inspire leur misere.

2. Plaignez leur sort ; prêtez-leur vos secours !
C'est à regret que leur voix vous implore.
De longs travaux l'un a rempli ses jours ;
Pour travailler , l'autre est trop foible encore.

3. Soyez touchés de leur sort malheureux ;
Ayez pitié de l'enfant et du pere :
Ils n'ont , hélas ! pour se nourrir tous deux ,
Qu'un peu de pain qu'on donne à leur misere.

S. FIRMIN (*lui tendant la main.*)

Mon cher enfant , vous êtes donc bien pauvres ?

J O N A S.

Hélas ! oui ; mais avec mon violon , j'espère que nous ne manquerons pas. Si nous sommes malades , le bon Dieu aura soin de nous ; et si nous mourons , nous n'avons besoin que d'un petit coin de terre que l'on trouve par-tout.

S. F I R M I N.

Mais, mon petit malheureux ! peut-être que tu as faim ? Tiens, tiens, voici mon gâteau.

J O N A S.

Nenni, mon beau monsieur ! mangez-le vous-même ; un peu de pain est tout ce qu'il me faut.

S. F I R M I N.

Non, tu prendras ceci ; je sais manger du pain aussi bien que toi.

J O N A S.

Eh bien ! je vous remercie : mais je ne le mangerai pas à présent ; je veux le partager avec mon pauvre pere ; il n'est pas accoutumé à manger de si bonnes choses.

S O P H I E.

Ton pauvre pere, dis-tu ? tiens, ma portion est pour lui.

C H A R L O T T E.

Voici encore la mienne.

A G A T H E.

Prend la mienne aussi.

J O N A S.

Nenni, nenni ; gardez votre gâteau, mes jolies demoiselles ; j'en ai assez d'un morceau : ce n'est pas avec ces friandises qu'on se rassasie.

C H A R L E S, (*ironiquement.*)

Il a raison ; cela lui feroit perdre sa belle voix.

S O P H I E (*à Charles.*)

Personne ne t'a demandé ta portion.

C H A R L E S.

Oh ! il y a long-temps que je l'ai croquée.

S. F I R M I N (*à Jonas.*)

Allons, mon ami, veux-tu goûter d'abord de mon gâteau ?

J O N A S.

Nenni, mon beau monsieur ; puisque vous voulez bien me le donner, souffrez que je l'enveloppe dans mon mouchoir, pour l'emporter avec moi.

S O P H I E.

Attends un peu, je te donnerai un morceau de linge plus propre : tu peux, en attendant, mettre le morceau sur la fenêtre.

J O N A S.

Oui, ma petite demoiselle ; je suis ici pour jouer du violon, et non pour manger.

A G A T H E.

Je voudrais bien danser un menuet avec M. de S. Firmin. En sait-tu quelqu'un ?

J O N A S.

Tout ce qu'il vous plaira ; un menuet, une allemande, une ronde.

A G A T H E.

Voyons d'abord le menuet.

(*S. Firmin prend la main d'Agathe et se prépare à danser.*)

C H A R L O T T E.

Pourquoi n'en danserions-nous pas deux à la fois ? (*Elle s'avance vers Charles.*)
M. Charles !

C H A R L E S.

Excusez-moi, Mademoiselle, je ne sais pas danser.

S O P H I E.

Il a pourtant appris deux ans entiers.

C H A R L E S.

C'est que je ne suis pas d'humeur fringante aujourd'hui.

CHARLOTTE (*lui faisant la révérence.*)

Ainsi me voilà refusée.

S O P H I E.

Mon petit cousin, prête-moi ton chapeau. (*A Charlotte.*) J'aurai l'honneur, Mademoiselle, d'être votre cavalier.

A G A T H E.

Et si nous dansions un menuet à quatre ?

S. F I R M I N.

Mademoiselle, je suis à vos ordres.

(*Elles dansent un menuet à quatre ; et lorsqu'il est fini, Charlotte va prendre S. Firmin.*)

C H A R L O T T E.

M. de S. Firmin, je veux aussi danser avec vous.

S. F I R M I N.

Je serai ravi, Mademoiselle, d'avoir cet honneur.

A G A T H E.

Je veux maintenant être ton cavalier, Sophie.

S O P H I E.

Je perds à tout cet arrangement, mon petit cousin ; mais il faut bien que je fasse

à ces demoiselles les honneurs de ta complaisance.

(Elles dansent un second menuet. Pendant ce temps, Charles s'approche de la fenêtre, prend le gâteau de Jonas, et se glisse hors de la chambre.)

SOPHIE (à S. Firmin qui s'essuie le front.)

Ah ! te voilà rendu ! Il faut convenir que nous autres demoiselles ; nous sommes dix fois plus fortes sur nos jambes que vous, Messieurs.

S. F I R M I N.

C'est que vous avez bien plus d'agilité.

A G A T H E (à S. Firmin.)

Si votre cousin étoit aussi complaisant que vous, nous vous aurions bientôt mis sur les dents ; car l'une de nous pourroit reprendre haleine, tandis que les deux autres danseroient.

(Elles cherchent Charles de tous côtés.)

C H A R L O T T E.

Ah ! il s'en est allé ! tant mieux.

J O N A S.

Jouerai-je encore un petit air ?

S. F I R M I N.

Non, c'en est assez ; à moins que vous n'en demandiez davantage, Mesdemoiselles. Le pauvre malheureux ne sera pas fâché d'aller gagner ailleurs quelque chose. Je vous ai déjà dit le peu que j'avois dans ma bourse ; et Charles a esquivé sa contribution.

C H A R L O T T E.

Nous voulons toutes contribuer avec vous.

A G A T H E.

Cela va sans dire. (*Elle tire sa bourse.*)
Tenez, M. de S. Firmin, voilà mes douze
sous.

C H A R L O T T E.

Voilà aussi les miens.

S O P H I E.

Tiens, mon petit cousin, voici une
pièce de vingt-quatre sous; garde ton argent,
ce sera pour nous deux.

S. F I R M I N.

Non, non, Sophie, je dois être le
premier à payer.

(*Il rassemble toutes les pièces, et les
donne à Jonas.*)

J O N A S.

Je ne prendrai jamais tout cela; ce
beau petit monsieur ne m'a promis que
douze sous.

S. F I R M I N.

Prends tout, mon ami; nous avons tant
de plaisir de pouvoir te faire du bien!

J O N A S.

Que le bon Dieu vous en récompense!
(*à Sophie.*) A présent, Mademoiselle,
si vous vouliez avoir la complaisance de
me donner un mauvais morceau de linge
pour envelopper le gâteau que vous m'avez
fait prendre?

S O P H I E.

Je l'avois oublié.

(*Elle court à une petite commode et
en tire un mouchoir.*)

Tiens ; il est un peu usé , mais il servira bien pour cela.

J O N A S.

Voyez , il n'est encore que trop bon ! Je n'ose pas le recevoir.

S O P H I E.

Je ne puis plus m'en servir , et je l'aurois donné à un autre.

J O N A S.

Que le bon Dieu vous récompense de votre générosité !

(*Il va à la fenêtre pour prendre le gâteau.*)

S O P H I E.

Donne-le-moi , que je l'enveloppe.

(*On cherche inutilement le gâteau.*)

J O N A S , (*tristement.*)

Il n'y est plus.

S O P H I E.

C'est un bien mauvais garnement ! il aura pris la portion du petit malheureux.

J O N A S.

N'en soyez pas fâchée , ma jolie petite demoiselle ! je ne le regrette que par rapport à mon pauvre pere.

S. F I R M I N.

Si Charles n'étoit pas ton frere , sa gourmandise lui coûteroit cher ; mais il ne faut pas que le pere de Jonas en souffre. Ma chere Sophie , si tu voulois me prêter les douze sous que tu voulois donner pour moi tout à l'heure.

S O P H I E.

Non , mon cousin ; je veux en avoir

le mérite à moi seule. (*à Jonas.*) Tiens ! voilà douze sous ; achete à ton pere un autre morceau de gâteau.

(*Charlotte et Agathe fouillent dans leurs bourses.*)

C H R L O T T E.

Tiens , voici encore quelque monnoie.

A G A T H E.

Prends donc.

J O N A S.

Bon Dieu ! bon Dieu ! Non ! c'est trop.

S. F I R M I N (*lui tend la main avec attendrissement.*)

Que je suis malheureux de n'avoir rien de plus à te donner ! mais je suis orphelin , et je vis , comme toi , des bienfaits des autres.

J O N A S (*à S. Firmin.*)

Je voudrois que vous ne m'eussiez pas amené ici , ou que vous reprissiez votre argent.

S. F I R M I N.

Ne te mets pas en peine de moi. Adieu : va chercher à gagner ta vie.

J O N A S (*en sortant , à Sophie.*)

Voilà votre mouchoir , ma jolie demoiselle.

S O P H I E.

Garde-le , si tu en as besoin.

J O N A S.

Que le ciel vous conserve toutes en santé , et vous rende encore plus jolies.

(*Il sort.*)

S C E N E I X.

SOPHIE , CHARLOTTE , AGATHE ,
S. FIRMIN.

S O P H I E.

C O N C E V E Z - V O U S quelque chose de plus indigne que la conduite de Charles ?

A G A T H E.

Il ne s'aviseroit pas de ces tours, si j'étois sa sœur.

C H A R L O T T E.

Je suis affligée qu'il ait détruit toute la joie que nous avions de faire du bien à ce petit malheureux.

A G A T H E.

Il n'est pas maintenant trop à plaindre ; le gâteau lui a été bien payé.

S. F I R M I N.

Il est vrai, graces à votre générosité ; mais cela ne justifie pas l'action de Charles ; et le pauvre Jonas auroit pu avoir l'un sans perdre l'autre.

S O P H I E.

C'est toi, mon petit cousin, qui en souffre le plus. Tu t'es privé de ta portion, et c'est mon vaurien de frere qui l'a mangée.

(On frappe à la porte.)

SCENE X.

AGATHE, CHARLOTTE,
SOPHIÉ, S. FIRMIN,
JONAS.

S. FIRMIN.

VOICI encore notre petit Violon. Que nous veux-tu, mon ami ?

JONAS (*en pleurant.*)

Ah ! Dieu ! Dieu ! secourez-moi ; je suis perdu.

(*Les enfans s'assemblent autour de lui.*)

SOPHIÉ.

Que t'est-il donc arrivé ?

JONAS.

Toute ma pauvre richesse... avec laquelle je me nourrissois moi et mon pere... Voyez, voyez... mon petit violon... il est tout en pieces ; et votre mouchoir, votre argent... tout est perdu, il m'a tout pris.

S. FIRMIN.

Et qui t'a brisé ton violon ? qui t'a pris ton argent ?

JONAS.

Celui... celui qui m'avoit déjà pris mon gâteau.

SOPHIÉ.

Mon frere ? est-il possible ?

S. F I R M I N.

Charles ?

C H A R L O T T E.

C'est incroyable.

A G A T H E.

O le scélérat !

J O N A S.

Oui, c'est lui, c'est lui. Je passois le seuil de la porte : voilà qu'il s'approche de moi, et qu'il me demande si j'avois éié payé de ma musique, sans quoi il alloit me payer. Oh ! oui, je l'ai été, lui ai-je répondu : surement ; je n'ai été que trop bien payé. Où prennent-ils donc cet argent ? a-t-il dit. Voyons un peu ce qu'on t'a donné. Et moi, imbécille que je suis, j'aurois dû penser au gâteau ; mais je n'y pensois plus. J'étois si joyeux d'apporter tant d'argent à mon pere ! Je n'en avois pas fait le comp:e ; j'étois bien aise de le savoir. Je pose mon violon à terre, à côté de moi. Je tire ensuite le mouchoir. Voilà qui est encore par-dessus le marché, lui ai-je dit ; c'est une des petites demoiselles qui me l'a donné. J'avois mis dedans tout mon argent. Quand j'ai voulu le dénouer, il a sauté dessus. J'ai deviné sa malice. Il tire à lui ; je retire à moi. Tout-à-coup il s'apperçoit que mon violon est par terre ; il y met ses deux pieds en trépignant. Les bras me sont tombés. J'ai lâché le mouchoir ; il l'a pris, et s'est enfui. Mon violon et l'archet sont tout brisés ; et je n'ai plus ni

le mouchoir, ni l'argent. O mon pere ! mon pauvre pere ! qu'allons-nous devenir ?

S O P H I E.

Mais effectivement, je ne le sais pas.... Je n'ai plus rien du tout. Oh ! mon cher cousin !

C H A R L O T T E (à Jonas.)

Voici quelques petites pieces ; c'est tout ce que j'ai sur moi.

J O N A S.

Ma belle demoiselle, je vous remercie ; mais pour cela, je ne puis pas avoir un violon. O mon pauvre pere ! Il y a plus de quinze ans qu'il l'avoit.

A G A T H E.

Prends encore ceci ; c'est le fond de ma bourse.

S O P H I E (court à sa commode.)

Voilà mon dé, il est d'or ; cours le vendre, mon pauvre ami ; j'en ai un d'ivoire qui me servira à la place.

S. F I R M I N.

Non, garde ton dé, ma petite cousine. Attends, mon ami, je puis te tirer d'embarras.

(Il se baisse, ôte ses boucles et les lui donne.)

J'en ai une autre paire de similor. Tu auras surement douze francs de celles-ci. Elles sont bien à moi ; c'est mon parrain qui me les a données pour le jour de ma fête.

(Sophie lui présente son dé, et S. Firmin ses boucles : Jonas hésite à les prendre.)

J O N A S.

Non, je ne veux rien prendre de cela ; mon pere croiroit que je l'ai dérobé.

S O P H I E.

Prends au moins mon dé.

S. F I R M I N.

Veux-tu prendre mes boucles ? Tu m'en mettrois en colere. Prends, te dis-je.

J O N A S.

Ah ! Dieu de bonté ! Vous voulez que je vous prive de vos bijoux ?

S. F I R M I N.

Ne t'en mets pas en peine. Dieu me rendra peut-être plus que je ne te donne. Ton pere a besoin de pain ; moi je n'ai pas de pere à nourrir.

S O P H I E.

Va, va, et prends garde à bien faire tes petites affaires.

J O N A S.

Reprenez au moins votre dé.

S O P H I E.

Je n'y pense plus.

C H A R L O T T E.

Si tu passes jamais devant chez nous, j'aurai soin de toi.

A G A T H E.

C'est à la place Royale, tout vis-à-vis la tête du cheval. Tu n'as qu'à demander les demoiselles de S. Félix, au premier.

J O N A S.

Oh ! les gens qui demeurent au premier me renvoient toujours ; je ne monte jamais que tout-à-fait dans le haut de la maison.

S O P H I E.

C'en est assez ; ton pere est peut-être inquiet sur ton compte, et le notre pourroit venir.

J O N A S.

Comment ! monsieur votre pere ! Est-ce que vous l'attendez tout-à-l'heure ?

S O P H I E.

Oui : va-t'en ; et puis le coquin qui t'a enlevé ton mouchoir et ton argent, pourroit encore t'enlever ceci.

J O N A S.

Vous êtes bien surs au moins qu'on ne vous grondera pas ?

S. F I R M I N.

Non ; ne crains rien. Adieu.

J O N A S (*en sortant.*)

Les bons petits cœurs !

S C E N E X I.

SOPHIE, CHARLOTTE,
AGATHE, S. FIRMIN.

C H A R L O T T E.

JE suis bien fâchée que vous vous soyez défait de vos boucles, M. de S. Firmin.

A G A T H E.

Vous nous donnez là un bel exemple.

S. F I R M I N.

C'est celui que j'ai reçu de Sophie. Si je n'avois pas vu faire à Charles une si vilaine action, je me réjouirois d'avoir trouvé l'occasion de faire une bonne œuvre. Que je vais regarder mes boucles de similor avec plaisir !

S C E N E X I I.

M. DE MELFORT, SOPHIE,
AGATHE, CHARLOTTE,
S. FIRMIN, JONAS.

(Les enfans s'assemblent en peloton. Sophie et S. Firmin regardent un peu de travers le petit Jonas, et se parlent à l'oreille.)

M. DE MELFORT *(aux demoiselles de S. Félix.)*

BONJOUR, Mesdemoiselles ! je vous remercie de l'honneur que vous avez fait à ma fille ; mais permettez-moi, je vous prie, d'écouter en votre présence ce petit garçon. Il m'attendoit sur l'escalier, et il ne veut pas me quitter sans m'avoir parlé devant vous. *(à Jonas.)* Voyons, qu'as-tu à me dire ?

JONAS *(à Sophie et à S. Firmin.)*

Mes bonnes petites personnes ! je vous prie, pour l'amour de Dieu, de ne m'en vouloir pas de mal ; mais je ne puis me

taire ; et ce seroit mal fait à moi , si je gardois ce que vous m'avez fait prendre , sans le consentement de votre pere. Je sais que les enfans n'ont rien à donner.

M. DE MELFORT.

Qu'est-ce donc que ceci ?

J O N A S.

Je vais vous le dire. Ce jeune monsieur m'appelle par la fenêtré pour amuser , avec mon violon , ces petites demoiselles. Il y avoit encore un autre petit monsieur bien joli , mais un bien méchant coquin.

M. DE MELFORT.

Quoi ! mon fils ?

J O N A S.

Pardonnez-moi , cela m'est échappé. Je joue de mon mieux les airs que je sais ; et ces bonnes petites personnes me font la grace de me donner un morceau de gâteau , un mouchoir pour l'envelopper , avec une poignée de petites pieces : je ne sais pas ce qu'il y avoit.

M. DE MELFORT.

Eh bien !

J O N A S.

Eh bien , le méchant petit monsieur m'a pris le gâteau que je voulois porter à mon pauvre pere , qui est aveugle. Passe pour cela. Mais il sort de la chambre en cachette ; et lorsque je me retire tout joyeux avec mon petit paquet , il me guette au passage , me prend le mouchoir avec tout l'argent , et met mon violon en pieces. Tenez , le

Voyez-vous ? (*il se met à pleurer*) toute ma richesse, avec laquelle je me nourrissois moi et mon pere.

M. DE MELFORT.

Dis-tu vrai ? Ce seroit une effroyable méchanceté. Quoi ! mon fils....

CHARLOTTE.

Sa conduite, dans tout le reste, rend ceci très-croyable. Demandez à Sophie elle-même.

M. DE MELFORT.

Va, mon ami, ne t'afflige pas, je saurai te dédommager : mais est-ce-là tout ?

JONAS.

Non, Monsieur ! écoutez seulement. Dans le chagrin où j'étois, je suis rentré pour raconter l'aventure à ces bonnes petites personnes. Elles n'avoient pas assez d'argent pour payer le dommagr. Voilà cette jolie demoiselle qui me donne son dé d'or, et ce jeune monsieur, ses boucles d'argent. Je ne pouvois pas les prendre ; mon pere auroit cru que je les auroit volés. Je savois que vous alliez revenir ; je vous ai attendu pour vous les rendre ; les voici.... Mais je n'ai donc plus de violon ? O mon violon ! ô mon pauvre pere !

M. DE MELFORT.

Que viens-tu de me raconter ? Est-ce toi, est-ce vous, mes braves enfants, que je dois le plus admirer ? Excellente petite créature ! dans une extrême indigence, tout perdre ; et dans la crainte de faire le mal,

courir le risque de laisser mourir de faim un pere que tu aimes !

J O N A S.

Est-ce donc si beau de ne pas être un méchant ? Non , le pain mal gagné ne profite pas. C'est ce que mon pere et ma mere m'ont toujours dit. Si vous vouliez seulement m'acheter un violon, tout seroit réparé. Ce que le dé et les boucles m'auroient valu de plus, c'est le bon Dieu qui m'en tiendra compte.

M. D E M E L F O R T.

Il faut que ton pere et toi, vous ayez une droiture bien extraordinaire, pour ne pas soupçonner seulement la corruption des autres hommes ! Dieu veut se servir de moi pour répandre sur vous ses bienfaits. Reste avec nous. Je veux d'abord te mettre auprès de S. Firmin ; nous verrons ensuite ce que nous aurons de mieux à faire.

J O N A S.

Quoi ! auprès de ce petit ange ? Oh ! je suis transporté de joie.

(*Il baise la main de S. Firmin.*)

Mais non, (*avec tristesse*) je ne veux pas laisser mon pere tout seul. Sans moi, comment feroit-il pour vivre ? Quoi ! je serois dans la richesse, et il mourroit de faim ! oh ! non.

M. D E M E L F O R T.

Excellent enfant ! et qui est ton pere ?

J O N A S.

Un vieux paysan aveugle, que je nourrissois avec mon violon. Il est vrai qu'il ne

mange , comme moi , qu'un morceau de pain avec du lait cru : mais le bon Dieu nous en donne toujours assez pour la journée ; et nous ne nous mettons pas en peine du lendemain , il y pourvoit aussi.

M. DE MELFORT.

Eh bien , je veux prendre soin de ton pere ; et s'il y consent , je le ferai entrer dans une maison de charité , où l'on a une attention extrême pour les vieillards et pour les infirmes. Tu pourras l'y aller voir quand tu voudras.

(Jonas pousse un cri de joie , et court tout autour de la chambre , comme hors de lui-même.)

J O N A S.

Oh , Dieu ! mon pauvre pere ! non ; cela va le faire mourir de plaisir. Je ne puis rester plus long-temps ; il faut que je l'aille chercher , et que je vous l'amene ici.

(Il court vers la porte. Sophie et S. Firmin prennent la main de M. de Melfort , et s'es-suient les yeux.)

S C E N E X I I I.

M. DE MELFORT, SOPHIE, AGATHE,
CHARLOTTE, S. FIRMIN.

M. DE MELFORT.

O mes chers enfants ! que ce jour auroit été heureux pour moi , si en admirant la générosité de vos sentiments , la pensée de

L'indignité de mon fils ne venoit empoisonner mon bonheur ! mais non , il ne doit pas l'empoisonner. Dieu m'a fait présent d'un autre fils en toi , mon cher S. Firmin ; si tu ne l'es par la naissance , tu l'es par les liens du sang , et par un cœur digne de moi. Oui , tu seras seul mon fils.... Mais , où est Charles ? va le chercher , et amene-le-moi tout de suite ici.

(*S. Firmin sort.*)

S O P H I E.

Il y a près d'une heure que nous ne l'avons vu. Pendant que le petit garçon nous faisoit danser un menuet , il a disparu avec sa portion de gâteau.

S. F I R M I N (*en rentrant.*)

On l'a vu entrer ici près , chez un confiseur. J'ai dit à Lafleur de l'aller chercher.

M. D E M E L F O R T.

Mes enfants , passez dans mon cabinet ; je veux savoir ce qu'il aura l'effronterie de me répondre. Quand j'aurai besoin de témoins , je vous appellerai.

C H A R L O T T E et A G A T H E.

En ce cas , nous allons nous retirer.

M. D E M E L F O R T.

Non , mes enfants ; je vais envoyer dire à vos parents que vous passerez ici le reste de la soirée. Vraisemblablement le vieux Jonas et son digne fils seront nos convives. J'ai besoin de quelque baume pour la cruelle blessure que Charles a faite à mon cœur ; et je n'en connois point de plus salutaire
que

que l'entretien d'aimables enfans comme vous.

SOPHIE (*prêtant l'oreille.*)

Je crois entendre venir Charles.

(*M. de Melfort ouvre la porte de son cabinet ; les enfans s'y retirent.*)

SCENE XIV.

M. DE MELFORT.

IL y a long-temps, que je craignois cette affreuse découverte ; mais je ne l'aurois jamais soupçonné de pareilles horreurs. Il est peut-être encore temps de le guérir de ses vices. Hélas ! pourquoi faut-il y employer des remèdes désespérés ?

SCENE XV.

M. DE MELFORT, CHARLES.

CHARLES.

QUE me voulez-vous ? mon papa !

M. DE MELFORT.

D'où viens-tu ! n'étois-tu pas dans ta chambre ?

CHARLES.

Notre précepteur est sorti. S. Firmin étoit

descendu. Après avoir travaillé tout l'après midi, je me suis ennuyé d'être seul.

M. DE MELFORT.

Que n'es-tu allé joindre, comme S. Firmin, la petite société que j'ai trouvée chez ta sœur?

CHARLES.

C'est ce que j'ai fait aussi ; mais ces demoiselles se sont si mal comportées envers moi.....

M. DE MELFORT.

Comment donc ? tu m'étonnes.

CHARLES.

D'abord elles ont pris du thé ; mais sans vouloir m'en donner une goutte : elles m'ont fait au contraire toutes sortes de malices. S. Firmin a ramassé dans la rue un petit mendiant pour leur jouer du violon. Il lui a donné du gâteau qu'on leur avoit servi ; et à moi pas un morceau. On a dansé ; aucune de ces demoiselles n'a voulu danser avec moi, quoiqu'elles fussent trois, et qu'il n'y eût d'autre cavalier que S. Firmin. Qu'aurois-je fait ici ? je suis descendu sur la porte, pour voir passer le monde.

M. DE MELFORT.

Sur la porte seulement ? Que s'est-il donc passé au coin de la rue entre le petit musicien et toi ? Certaines gens m'ont dit que tu l'avois battu, que tu avois brisé son violon, et qu'il s'en étoit allé en pleurant.

C H A R L E S.

Cela est vrai, ma papa ! et si je n'avois pas eu le cœur aussi bon, j'aurois appelé la garde pour le faire mettre au cachot. Écoutez-moi un peu. Lorsque je l'ai vu sortir d'ici, je me suis dit : il faut que tu donnes aussi quelque chose à ce petit malheureux pour sa peine ; car je sais que S. Firmin n'a rien à lui, et qu'un mendiant n'est pas bien payé avec un morceau de gâteau. J'ai pris dans ma bourse quelque monnoie que je lui ai donnée : il a tiré un mouchoir pour l'y mettre. Je m'apperçois que c'est un mouchoir de ma sœur ; voyez la marque. Je l'ai prié de le rendre de bonne grace ; il ne l'a pas voulu. Je l'ai pris au collet, nous avons lutté ensemble, et par hasard j'ai mis le pied sur son violon.

M. DE MELFORT (*avec colere.*)

Cessez, lâche menteur ! je ne peux plus vous écouter.

CHARLES (*s'approche de lui et veut lui prendre la main.*)

Mais, mon cher papa, pourquoi êtes-vous fâché ?

M. DE MELFORT.

Fuis méchant, ôte-toi de mes yeux ; tu me fais horreur.

(*Il fait sortir les enfants du cabinet.*)

S C E N E X V I.

M. DE MELFORT, SOPHIE,
AGATHE, CHARLOTTE,
CHARLES, S. FIRMIN.

M. DE MELFORT.

VENEZ, mes enfants ! je ne veux plus voir que ceux qui méritent mon amour ; et toi, sors pour jamais de ma présence. Mais, non, demeure ; il faut que tu reçoives auparavant ton arrêt. (*A Sophie et à S. Firmin.*) Vous avez entendu ses accusations contre vous ?

S O P H I E.

Oui, mon papa ! et si cela n'étoit pas nécessaire pour notre justification, je ne dirois pas un mot contre lui, de peur d'augmenter votre colere.

C H A R L E S.

Ne croyez rien de ce qu'elle va vous dire.

M. DE MELFORT.

Tais-toi : j'ai déjà la preuve que tu es un détestable menteur. Le mensonge conduit au vol et au meurtre. Tu as déjà commis le premier crime ; et il ne te manque peut-être que des forces pour commettre le second. Parle, ma fille !

S O P H I E.

Premierement, il ne s'est occupé de rien,

cet après-midi ; c'est S. Firmin qui lui a fait sa version.

M. DE MELFORT.

Cela est-il vrai ?

S. FIRMIN.

Je ne puis en disconvenir.

SOPHIE.

Ensuite, il a jeté une tasse de thé sur la robe d'Agathe ; et tandis que nous étions occupées à l'essuyer ; il est resté à table et a vuïdé toute la théière : il ne nous en est pas resté une goutte. En voici des témoins : (*Montrant les demoiselles de S. Félix.*) A l'égard du gâteau.....

M. DE MELFORT.

C'en est assez ; toutes tes méchancetés sont découvertes : monte dans ta chambre pour aujourd'hui ; dès demain au matin, je te chasse de la maison. Je te laisserai le temps de te corriger, avant que tu y rentres ; et si cela ne réussit pas, il ne manque pas de cachots où l'on renferme les scélérats qui troublent la société par leurs crimes. S. Firmin ! dis à Lafleur de le garder à vue dans sa chambre : tu recommanderas en même-temps qu'on m'envoie le précepteur, aussi-tôt qu'il sera de retour.

SOPHIE et S. FIRMIN (*intercédant pour lui.*)

Mon cher papa ! mon cher oncle....

M. DE MELFORT.

Je ne veux rien entendre en sa faveur. Celui qui est capable d'arracher au pauvre le salaire qu'il a gagné, de lui briser l'ins-

trument de ses travaux, et de chercher à se justifier de ces atrocités par le mensonge et par la calomnie, doit être retranché de la société des hommes. Je loue le ciel de ce qu'il me laisse encore de braves enfants comme vous : c'est vous qui serez ma consolation ; et c'est avec vous que je veux me réjouir ce soir, autant que peut le faire un pere qui a un fils d'un si mauvais naturel.

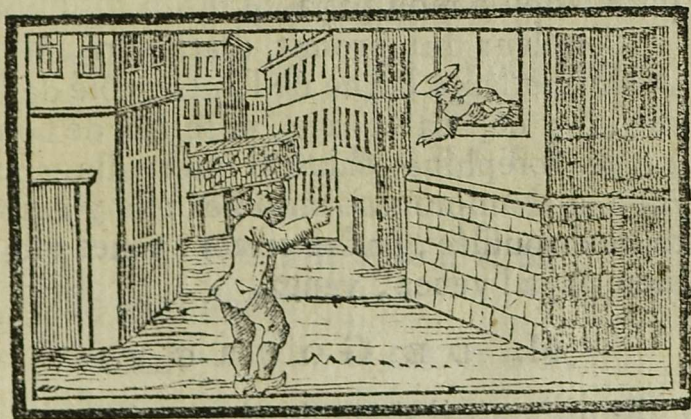
C A R O L I N E.

MADAME P.... jeune femme aussi distinguée par les graces et la tournure piquante de son esprit, que par la délicatesse de ses sentiments et la force de son caractere, reprenoit un jour Pauline, sa fille aînée, d'une légéreté bien pardonnable à son âge. Pauline, touchée de la douceur que sa mere mettoit dans ses reproches versoit des larmes de repentir et d'attendrissement. Caroliné, âgée alors de trois ans, voyant pleurer sa sœur, grimpe sur les barreaux d'une chaise pour atteindre jusqu'à elle ; d'une main prend son mouchoir, dont elle lui essuie les yeux ; et de l'autre lui glisse dans la bouche un bonbon qu'elle rouloit dans la sienne. Il me semble que M. Greuse pourroit faire un tableau charmant de ce sujet.



L'AMI DES ENFANTS.

FÉVRIER 1782.



LE SERIN.

SERINS à vendre ! qui veut acheter des Serins, de jolis Serins !

Ainsi crioit un homme en passant devant la maison de Joséphine. Joséphine l'entendit : elle courut à la fenêtre, et regarda de

tous côtés dans la rue. C'étoit un marchand d'oiseaux qui en portoit une grande cage sur sa tête, elle étoit toute pleine de Serins. Ils sautilloient légèrement sur les bâtons, et gazouilloient si joliment, que Joséphine, emportée par sa curiosité, faillit à se précipiter par la fenêtre, pour les voir de plus près.

Voulez-vous acheter un serin ? Mademoiselle ! lui cria l'oiseleur.

Peut-être bien, lui répondit Joséphine : cela ne dépend pas tout-à-fait de moi ; attendez un peu, je vais en demander la permission à mon papa.

L'oiseleur lui promit d'attendre. Il y avoit une large borne de l'autre côté de la rue ; il y déposa sa cage, et se tint de bout à côté. Joséphine, dans cet intervalle, courut à la chambre de son pere ; elle y entra toute éssoufflée, en lui criant : venez vite, mon papa ! venez, venez.

M. D E G O U R C Y.

Et qu'y a-t-il donc de si pressé ?

J O S É P H I N E.

C'est un homme qui vend des Serins : il en a, je crois, plus d'un cent ; une grande cage toute pleine, qu'il porte sur sa tête.

M. D E G O U R C Y.

Et pourquoi en as-tu tant de joie ?

J O S É P H I N E.

Ah ! mon papa , c'est que je veux.....
c'est-à-dire, si vous me le permettez , je
voudrais bien en acheter un.

M. D E G O U R C Y.

Et as-tu de l'argent ?

J O S É P H I N E.

Oh ! j'en ai assez dans ma bourse.

M. D E G O U R C Y.

Mais , qui nourrira ce pauvre oiseau ?

J O S É P H I N E.

Moi , moi : mon papa ! Vous verrez , il
sera bien aise de m'appartenir.

M. D E G O U R C Y.

Ah ! je crains bien.....

J O S É P H I N E.

Et quoi donc ?

M. D E G O U R C Y.

Que tu ne le laisses mourir de soif ou
de faim.

J O S É P H I N E.

Moi , le laisser mourir de soif ou de
faim ? Oh ! non certainement. Je ne tou-
cherai jamais à mon déjeuner , avant que
mon oiseau n'ait eu le sien.

M. D E G O U R C Y.

Joséphine , Joséphine , tu es bien étour-
die ; tu n'as qu'à l'oublier un jour seu-
lement.

Joséphine donna de si belles paroles à son pere ; elle lui fit tant de caresses , et le tirailla si fort par le pan de son habit , que M. de Gourcy voulut bien céder à l'envie de sa fille.

Il traversa la rue , en la tenant par la main. Ils arriverent à la cage , et choisirent le plus beau Serin de toute la voliere. C'étoit un mâle du jaune le plus brillant , avec une petite huppe noire sur la tête.

Qui fut jamais plus content , que l'étoit alors Joséphine ? Elle présenta sa bourse à son pere , pour qu'il y prît de quoi payer l'oiseau. M. de Gourcy tira de la sienne de quoi acheter un belle cage , garnie d'une mangeoire et d'un abreuvoir de crystal.

Joséphinen'eut pas plutôt installé le Serin dans son petit palais , qu'elle courut par toute la maison , en appelant sa mere , ses soeurs , tous les domestiques , en leur montrant l'oiseau que son pere avoit bien voulu lui acheter. Lorsqu'il venoit quelque'une de ses petites amies , les premiers mots qu'elle leur disoit , s'étoit : Savez-vous bien que j'ai le plus joli serin de tout Paris ? Il est jaune comme de l'or , et il a un panache noir comme les plumes du chapeau de maman. C'est un mâle. Venez , venez : je vais vous le montrer ; il s'appelle Mimi.

Mimi se trouvoit fort bien des soins de Joséphine. Elle ne songeoit , en se levant , qu'à lui donner du grain nouveau , et de l'eau bien pure. Lorsqu'on servoit des bis-

cuits sur la table de son pere, la part de Mimi étoit faite la premiere. Elle avoit toujours en réserve des morceaux de sucre pour lui. La cage étoit garnie de tous côtés de mourons frais et de grappes de millet. Mimi ne fut pas ingrat à tant d'attentions : il apprit à distinguer Joséphine, et au premier pas qu'elle faisoit dans la chambre, c'étoit des battements d'ailes et des *cuic, cuic*, qui ne finissoient pas. Joséphine le mangeoit de baisers.

Au bout de huit jours, il commença à chanter : il se faisoit lui-même des airs fort jolis. Quelquefois il rouloit si long-temps sa voix dans son gosier, qu'on auroit cru qu'il alloit tomber expirant de fatigue au bout de ses cadences. Puis, après s'être interrompu un moment, il recommençoit de plus belle ; et d'un ton si fort et si brillant, qu'on l'entendoit dans toute la maison.

Joséphine passoit des heures entieres à l'écouter, assise auprès de sa cage. Elle laissoit quelquefois tomber son ouvrage de ses mains pour le regarder ; et lorsqu'il l'avoit régalée d'un jolie chanson, elle le régaloit à son tour d'un air de sérinette, qu'il cherchoit ensuite à répéter.

Cependant, Joséphine s'accoutuma peu-à-peu à ces plaisirs. Son pere lui fit un jour présent d'un livre d'estampes. Elle en fut si agréablement occupée, que Mimi en fut un peu négligé. *Cuic, cuic*, disoit-il toujours d'aussi loin qu'il voyoit Joséphine : Joséphine ne l'entendoit plus.

Près de huit jours s'étoient écoulés sans qu'il eût ni mouton frais, ni biscuit. Il répétoit les plus jolis airs que Joséphine lui eût appris ; il en composoit de nouveaux pour elle ; tout cela inutilement : vraiment Joséphine avoit bien d'autres choses en tête.

Le jour de sa fête étoit arrivé. Son parrain lui avoit donné une grande poupée qui alloit sur des roulettes. Cette poupée, qu'elle appelloit Colombine, acheva de faire oublier Mimi. Depuis l'instant qu'elle se levoit jusqu'au soir, elle ne s'occupoit qu'à habiller et à déshabiller cent fois mademoiselle Colombine, à lui parler, et à la promener dans la chambre. Le pauvre oiseau étoit encore bien content quand on lui donnoit sur la fin du jour quelque nourriture.

Quelquefois il lui arrivoit d'attendre jusqu'au lendemain.

Enfin, un jour M. de Gourcy étant à table, et tournant par hasard les yeux vers la cage, il vit que le serin étoit couché sur le ventre, et qu'il haletoit avec peine. Ses plumes étoient hérissées, et il paroissoit rond comme un peloton. M. de Gourcy s'approche ; plus de ces *cuic, cuic*, d'amitié : la pauvre bête avoit à peine assez de force pour respirer.

Joséphine ! s'écria M. de Gourcy : qu'a donc ton Serin ? Joséphine rougit. Ah ! mon papa ! c'est que j'ai... c'est que j'ai oublié... et elle alla toute tremblante chercher la boîte de millet.

M. de Gourcy décrocha la cage, et visita la mangeoire et l'abreuvoir. Hélas ! Mimi n'avoit plus un seul grain, pas une goutte d'eau.

Ah ! mon pauvre oiseau ! s'écria M. de Gourcy : tu es tombé en des mains bien cruelles. Si je l'avois prévu, je ne t'aurois jamais acheté. Toute la compagnie qui étoit à table, se leva en frappant dans ses mains, et en s'écriant : le pauvre oiseau !

M. de Gourcy mit du grain dans la mangeoire, et remplit l'abreuvoir d'eau fraîche ; il eut bien de la peine à rappeler Mimi à la vie.

Joséphine sortit de table, monta dans sa chambre en pleurant, et mouilla tout un mouchoir de ses larmes.

Le lendemain, M. de Gourcy ordonna qu'on emportât l'oiseau hors de la maison, et qu'on en fit présent au fils de M. de Marsay, son voisin, qui passoit pour un enfant très-soigneux, et qui auroit pour lui plus d'attentions que Joséphine.

Il auroit fallu entendre les regrets et les plaintes de la petite fille : Ah ! mon cher oiseau ! mon pauvre Mimi ! tenez, je vous le promets bien, mon papa ! je ne l'oublierai jamais un seul instant de ma vie ; laissez-le-moi encore pour cette fois.

M. de Gourcy se laissa enfin toucher par les prières de Joséphine, et lui rendit le Serin. Ce ne fut pas sans lui faire une réprimande sévère, et des exhortations pressantes pour l'avenir. Cette pauvre bête, lui dit-il,

est renfermée, et n'est pas en état de pourvoir elle-même à ses besoins. Lorsqu'il te manque quelque chose, tu peux le demander ; mais Mimi ne sait pas faire entendre son langage. Si tu le laisses encore souffrir ou la soif, ou la faim.....

A ces mots, un torrent de larmes coula sur les joues de Joséphine. Elle prit les mains de son papa, et les baisa ; mais la douleur l'empêcha de proférer une parole.

Voilà Joséphine maîtresse une seconde fois de Mimi ; et Mimi réconcilié de bon cœur avec Joséphine.

Un mois après, M. de Gourcy fut obligé d'entreprendre un voyage de quelques jours avec sa femme. Joséphine, Joséphine ! dit-il, en partant, à sa fille, je te recommande bien le pauvre Mimi.

A peine ses parents furent-ils entrés dans la voiture, que Joséphine courut à la cage, et pourvut soigneusement l'oiseau de tout ce qui lui étoit nécessaire.

Quelques heures après, elle commença à s'ennuyer ; elle envoya chercher ses petites amies, et sa gaieté revint : elles allèrent ensemble à la promenade ; et à leur retour, elles passerent une partie de la soirée à jouer à colin-maillard et aux quatre-coins ; la danse vint ensuite. Enfin, la petite compagnie se sépara fort tard ; et Joséphine se mit au lit, harassée de fatigue.

Le lendemain, dès la pointe du jour, elle se réveilla en pensant aux amusements de la veille. Si sa gouvernante avoit voulu

l'en croire , elle auroit couru , en se levant , chez les demoiselles de Saint-Maur ; il fallut attendre jusqu'à l'après-dîner ; mais à peine eut-elle achevé son repas , qu'elle se fit conduire chez ces demoiselles.

Et Mimi ? Il fut obligé de rester seul et de jeûner.

Le jour suivant se passa aussi dans les plaisirs.

Et Mimi ? Il fut encore oublié. Il en fut de même du troisième jour.

Et Mimi ? Qui auroit pensé à lui dans toutes ces dissipations ?

Le quatrième jour , M. et Mde. de Gourcy revinrent de leur voyage. Joséphine ne s'étoit guère occupée de leur retour. A peine son pere l'eut-il embrassée et se fut-il informé de sa santé , qu'il lui dit : Comment se porte Mimi ?

Fort bien : s'écria Joséphine , un peu surprise ; elle courut vers la cage pour apporter l'oiseau.

Hélas ! la pauvre bête ne vivoit plus : elle étoit couchée sur le ventre , les ailes étendues et le bec ouvert.

Joséphine poussa un grand cri , et se tordit les mains. Toute la famille accourut et fut témoin de ce malheur.

Ah ! mon pauvre oiseau ! s'écria M. de Gourcy : que ta mort a été douloureuse ? Si je t'avois étouffé le jour de mon départ , tu n'aurois eu qu'un moment à souffrir ; au lieu que tu as enduré pendant plusieurs jours les tourments de la faim et de la soif , et

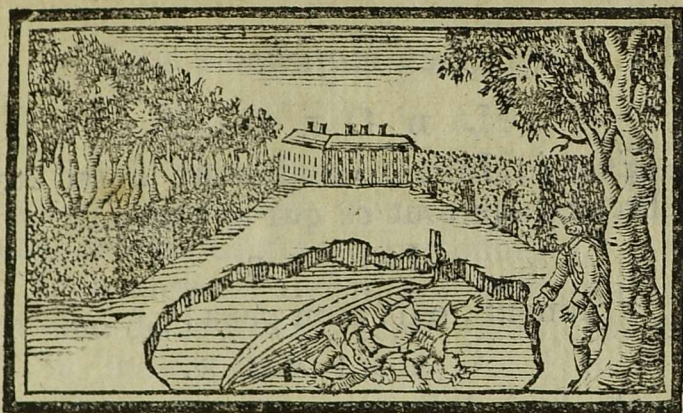
que tu es mort dans une longue et cruelle agonie. Tu es encore bien heureux d'être délivré des mains d'une gardienne si impitoyable.

Joséphine auroit voulu se cacher dans les entrailles de la terre : elle auroit donné tout ses *joujoux* et toutes ses épargnes pour racheter la vie à Mimi ; mais tout cela étoit alors inutile.

M. de Gourcy prit l'oiseau ; le fit vuider , et remplir de paille , et le suspendit au plancher.

Joséphine n'osoit y porter ses regard : les larmes lui venoient aux yeux toutes les fois que , par hasard , elle l'appercevoit ; elle prioit chaque jour son pere de l'ôter de sa vue.

M. de Gourcy n'y consentit qu'après bien des instances. Toutes les fois qu'il échappoit à Joséphine quelque trait d'étourderie et de légéreté , l'oiseau étoit remis à sa place ; et elle entendoit dire à tout le monde : Pauvre Mimi ! tu as souffert une mort bien cruelle !



LES ENFANTS

Qui veulent se gouverner eux-mêmes.

C A S I M I R.

AH! mon papa! que je voudrois être grand, grand comme vous!

M. D' O R S A Y.

Et pourquoi le voudrois-tu? mon fils!

C A S I M I R.

C'est que je n'aurois plus à recevoir les ordres de personne, et que je pourrois faire tout ce qui me passeroit par la tête.

M. D' O R S A Y.

Il en arriveroit des choses bien merveilleuses, j'imagine.

C A S I M I R.

Oh! je vous en répons.

M. D' O R S A Y.

Et toi, Julie, voudrais-tu aussi être libre de faire tout ce qui te plairoit ?

J U L I E.

Vraiment, oui : mon papa !

C A S I M I R.

Oh ! si Julie et moi nous étions les maîtres !

M. D' O R S A Y.

Mes enfants ! je puis vous donner cette satisfaction. Dès demain au matin, vous aurez la liberté de vous conduire absolument à votre fantaisie.

C A S I M I R.

Vous vous moquez de nous ? mon papa !

M. D' O R S A Y.

Non, je parle très-sérieusement. Demain, ni votre mere, ni moi, personne enfin dans la maison ne s'avisera de contrarier vos volontés.

C A S I M I R.

Quel plaisir nous allons avoir de nous sentir la bride sur le cou !

M. D' O R S A Y.

Ce n'est pas tout. Je ne prétends pas vous donner cet empire pour demain seulement ; je vous l'abandonne jusqu'à ce que vous veniez me prier vous-mêmes de reprendre mon autorité.

C A S I M I R..

Sur ce pied-là, nous serons long-temps nos maîtres.

M. D' O R S A Y.

Je serai bien aise de vous voir vous gouverner vous-mêmes. Ainsi préparez-vous à être demain de grands personnages.

Le lendemain arriva. Les deux enfants ; au lieu de se lever à sept heures, comme à l'ordinaire, restèrent jusqu'à près de neuf heures au lit. Un trop long sommeil nous rend triste et pesants : c'est ce qui arriva à Casimir et Julie. Ils se réveillèrent enfin d'eux-mêmes, et se leverent d'assez mauvaise humeur.

Cependant ils s'égayerent un peu, par la douce pensée de faire, pendant le jour entier, tout ce qui leur viendrait dans l'idée,

Allons, par où commencerons-nous dit Casimir à sa sœur, quand ils furent habillés, et qu'ils eurent déjeuné.

J U L I E.

Nous allons jouer.

C A S I M I R.

Et à quoi ?

J U L I E.

Il faut bâtir des châteaux de cartes.

C A S I M I R.

Oh ! c'est un amusement bien triste. Je n'en suis pas.

J U L I E.

Veux-tu jouer à colin-maillard ?

C A S I M I R.

Nous ne sommes que deux.

J U L I E.

Aux dames ? ou au domino ?

C A S I M I R.

Tu sais que je ne puis souffrir ces jeux où l'on est assis.

J U L I E.

Eh bien ! propose-m'en quelque'un de ton goût.

C A S I M I R.

Nous n'avons qu'à jouer à broche-en-cul.

J U L I E.

Oui, c'est un joli jeu pour une demoiselle !

C A S I M I R.

Nous jouerons, si tu veux, au carrosse ; tu seras le cheval, et moi le cocher.

J U L I E.

Oui da ! pour me charger de coups de fouet, comme l'autre jour. Je ne l'ai pas oublié.

C A S I M I R.

Je ne le fais qu'à regret. C'est que tu ne vas jamais le galop.

J U L I E.

Mais cela me fait mal. Non, non, point de ce jeu.

C A S I M I R.

Tu ne veux donc pas ! Eh bien ! jouons à la chasse. Je serai le chasseur, et tu seras la biche. Prends garde à toi, je vais te relancer.

J U L I E.

Fi de ta chasse ! tu as toujours tes pieds sur mes talons , et tes poings enfoncés dans mes côtés.

C A S I M I R.

Puisque tu ne veux aucun de mes jeux ; jamais je ne jouerai avec toi : entends-tu bien ?

J U L I E.

Ni moi, avec toi : m'entends-tu bien aussi ?

A ces mots , du milieu de la chambre où ils étoient , chacun s'en alla dans un coin ; et ils furent long-temps sans se regarder , et sans se dire une parole.

Ils en étoient encore à se bouder , lorsque l'horloge sonna. Dix heures ! Il ne leur restoit plus que deux heures de la matinée. Casimir enfin se rapprocha de sa sœur , et lui dit : Il faut faire tout ce que tu veux. Allons , je jouerai avec toi aux dames , à douze marrons la partie.

J U L I E.

Oh ! je n'ai pas de marrons. Et tu sais bien que tu m'en dois une douzaine , qu'il faut d'abord me payer.

C A S I M I R.

Je te les devois hier ; mais je ne dois rien aujourd'hui.

J U L I E.

Et comment t'es-tu racquitté , s'il te plaît !

C A S I M I R.

C'est qu'on n'a rien à demander à ceux qui sont leurs maîtres.

J U L I E.

Va, je dirai à mon papa ta coquinerie.

C A S I M I R.

Mon papa n'a plus de pouvoir sur moi à présent.

J U L I E.

En ce cas, je ne jouerai pas.

C A S I M I R.

Tu en es bien maîtresse.

Seconde bouderie. Et les voilà encore aux deux bouts de la chambre. Casimir se mit à siffler, Julie à chanter. Casimir noua un fouet, et le fit claquer; Julie arrangea sa poupée, et entama une conversation avec elle. Casimir grommeloit entre ses dents, Julie pousoit des soupirs.

L'horloge sonne encore. Onze heures! Ils n'avoient plus qu'une heure avant leur dîner. Casimir lance de dépit son fouet par la fenêtre: Julie jette sa poupée dans un coin. Ils se regardent l'un l'autre, et ne savent que se dire.

Julie enfin rompt le silence: Allons, Casimir, je veux être ton cheval.

C A S I M I R.

Ah! voilà qui est bien! J'ai un grand cordon qui servira de bride. Le voici. Prends-le dans ta bouche.

JULIE.

Je ne le veux pas dans ma bouche. Passe-le moi autour du corps, ou attache-le à mon bras.

CASIMIR.

Comme tu parles ! As-tu jamais vu que les chevaux aient les mors ailleurs qu'entre les dents ?

JULIE.

Mais je ne suis pas un véritable cheval.

CASIMIR.

Tu dois faire comme si tu l'étois.

JULIE.

Je ne vois pas que cela soit bien nécessaire.

CASIMIR.

Je pense que tu veux en savoir là-dessus plus que moi, qui suis tout le jour dans l'écurie. Allons, prends-le comme il faut.

JULIE.

Il y a huit jours que tu le traînes dans l'ordure ; je ne le mettrai jamais dans ma bouche.

CASIMIR.

Et moi je ne le veux pas ailleurs. J'aime mieux ne pas jouer.

JULIE.

Comme tu voudras.

Troisième bouderie, plus hargneuse que les deux premières. Casimir va ramasser son fouet, Julie reprend sa poupée. Mais le fouet ne sait plus claquer ; les ajustements de la poupée vont tout de travers, Casimir

soupire, Julie pleure. Midi sonne dans cet intervalle ; et M. d'Orsay vient leur demander s'ils veulent qu'on leur serve à dîner. Mais, qu'avez-vous donc ? leur dit-il, en les voyant tous deux dans la tristesse.

Ce n'est rien, mon papa, répondirent les enfants. Ils s'essuyèrent les yeux, et suivirent leur pere dans la salle à manger.

On servit ce jour-là plusieurs plats sur leur table. Il y avoit même une bouteille de vin auprès de chaque couvert.

Mes enfants ! leur dit M. d'Orsay : si j'avois encore quelque droit sur vous, je vous défendrois de manger de tous ces plats, et sur-tout de boire du vin. Je vous prescrirois au moins de n'en prendre qu'en très-petite quantité, parce que je sais que le vin et les épiceries sont dangereux pour les enfants. Mais vous êtes maintenant vos maîtres, vous pouvez boire et manger suivant votre caprice. Les enfants ne se le laisserent pas dire deux fois. L'un avaloit de gros morceaux de viande sans pain ; l'autre prenoit de sa sausse à grandes cuillerées. Ils se versaient de pleines rasades de vin, qu'ils oublioient de tremper.

Mais, mon ami, dit tout bas madame d'Orsay à son mari, ils vont en être incommodés.

Je le crains, ma femme ! répondit M. d'Orsay. Mais j'aime mieux qu'ils apprennent une fois à leurs dépens combien on se fait de tort par son ignorance, que si, trop occupés maintenant de leur santé, nous

nous leur déroberions le fruit d'une importante leçon.

Madame d'Orsay comprit l'intention de son mari ; et elle laissa nos étourdis se livrer à leur gourmandise.

On se leve de table. Le ventre des enfants étoit tendu comme un tambour ; et leurs petites têtes commencerent à s'échauffer.

Viens, viens, Julie, s'écria Casimir ; et il emmena sa sœur avec lui dans le jardin.

M. d'Orsay crut devoir les suivre à la piste.

Il y avoit dans le jardin un petit étang, au bord de l'étang un batelet ; Casimir eut la fantaisie d'y entrer.

Julie l'arrêta. Tu sais bien, lui dit-elle, que cela nous est défendu.

Défendu ? répondit Casimir. As-tu oublié que nous ne dépendons plus que de nous-mêmes ?

Ah ! tu as raison, lui dit Julie. Elle donna la main à son frère et ils entrèrent tous deux dans le batelet.

M. d'Orsay approcha de plus près, mais il ne jugea pas à propos de se découvrir.

Il savoit que l'étang n'étoit pas bien profond. Quand ils tomberoient, se disoit-il, je n'aurai pas beaucoup de peine à les en retirer.

Les deux enfants vouloient détacher le bateau du bord, et le pousser vers le milieu de l'étang ; mais ils ne purent jamais venir

à bout de défaire les nœuds du cordage qui le retenoit.

Puisque nous ne pouvons pas naviguer , dit l'écervelé Casimir , il faut du moins nous balancer. Aussi-tôt ayant écarté ses jambes vers les deux bords du batelet , il commença à le faire pencher d'un côté , puis de l'autre.

Leur tête étant un peu embarrassée , ils ne tarderent pas long-temps à chanceler sur leurs jambes. Ils se saisirent l'un de l'autre pour se retenir ; mais *plump* , ils tombèrent ensemble sur le bord du batelet , et du bord dans l'étang.

M. d'Orsay sortit , prompt comme l'éclair , de l'endroit où il étoit caché. Il se jeta dans l'eau , saisit de chaque main un de ses téméraires enfants , et les ramena à la maison demi-morts de frayeur.

Ils eurent des vomissemens violents pendant qu'on leur ôtoit leurs habits et qu'on les frottoit. Enfin on les mit chacun dans un lit bien chaud. Ils étoient successivement dans un accablement et dans des convulsions qui faisoient frémir. Ils se plaignoient d'un mal de tête affreux et de tiraillemens d'entrailles. Ils tomboient à chaque instant en foiblesse ; puis c'étoient des nausées et des étouffemens.

C'est dans cet état déplorable qu'ils passerent le reste du jour. Il leur échappoit des sanglots et des torrens de larmes , jusqu'à ce qu'enfin ils s'endormirent de lassitude.

Le lendemain au matin, de bonne heure, leur pere entra dans leur chambre, et leur demanda comment ils avoient passé la nuit.

Pas trop bien, répondirent-ils l'un et l'autre, d'une voix affoiblie : nous nous sommes levés très-souvent ; et la tête et le ventre nous font encore mal.

Pauvres enfants, leur dit M. d'Orsay, que je vous plains ! mais reprit-il un moment après, que ferez-vous aujourd'hui de votre liberté ? vous vous souvenez qu'elle vous appartient encore.

Oh ! non, non, répondirent-ils tous les deux avec précipitation.

Et pourquoi donc ? mes amis ! vous disiez l'autre jour qu'il étoit si triste de faire les volontés des autres.

Nous avons été bien corrigés de notre folie, répondit Casimir.

C'est pour long-temps, ajouta Julie.

M. D' O R S A Y.

Vous ne voulez donc plus vous appartenir ?

C A S I M I R.

Non, non, mon papa. Dites-nous plutôt ce que nous avons à faire.

J U L I E.

Cela vaudra beaucoup mieux pour nous.

M. D' O R S A Y.

Pensez bien à ce que vous dites ; car, si je reprends mon pouvoir, je vous prés

viens que j'aurai d'abord quelque chose de désagréable à vous ordonner.

C A S I M I R.

N'importe, mon papa. Nous voilà prêts à faire tout ce que vous jugerez à propos.

M. D' O R S A Y.

Eh bien, j'ai ici une poudre jaunâtre qu'on appelle rhubarbe : elle a un mauvais goût ; mais elle est excellente pour les personnes qui ont dérangé leur estomac par des excès. Puisque vous consentez à suivre les ordres que je vous donne, je vous commande de prendre tout de suite cette poudre. Qu'on m'obéisse !

C A S I M I R.

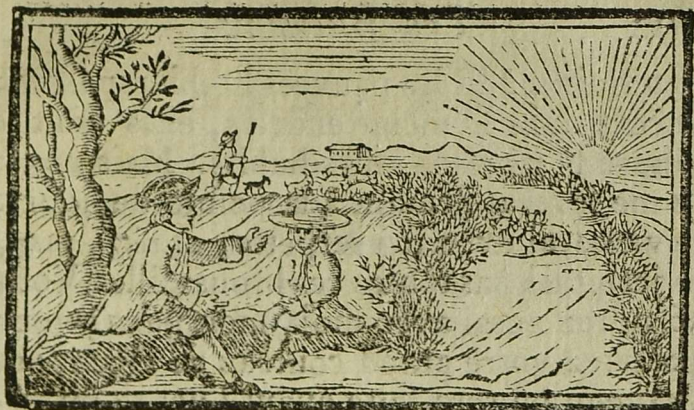
Oui, oui, mon papa.

J U L I E.

Quand ceseroit amer comme du chicotin.

M. d'Orsay fit des pillules qu'il leur présenta. Les enfans, sans se tordre la bouche de grimaces, comme ils faisoient auparavant, les avalèrent à l'envi l'un de l'autre. Ce remede fit heureusement son effet ; et ils guérèrent tous deux.

Lorsqu'on vouloit, dans la suite, les menacer d'une punition effrayante, on leur disoit : nous allons vous donner la liberté ; et les enfans trembloient encore plus de cette menace, que ceux à qui l'on diroit : Je vais vous mettre en prison.



LES BUISSONS.

DANS une riante soirée de Mai, M. d'Ogeres étoit assis, avec Armand son fils, sur le penchant d'une colline, d'où il lui faisoit admirer la beauté de la nature, que le soleil couchant sembloit revêtir, dans ses adieux, d'une robe de pourpre. Ils furent distraits de leur douce rêverie par les chants joyeux d'un berger, qui ramenoit son troupeau bêlant de la prairie voisine. Des deux côtés du chemin qu'il suivoit, s'élevoient des buissons d'épines; et aucune brebis ne s'en approchoit, sans y laisser quelque dépouille de sa toison.

Le jeune Armand entra en colere contre ces ravisseurs. Voyez-vous, mon papa, s'écria-t-il, ces buissons qui dérobent leur laine aux brebis? Pourquoi Dieu a-t-il fait naître ces méchants arbustes? ou pourquoi les hommes ne s'accordent-ils pas pour les

exterminer ? Si les pauvres brebis repassent encore dans le même endroit, elles vont y laisser le reste de leurs habits. Mais non : je me leverai demain à la pointe du jour ; je viendrai avec ma serpette, et *ritz, ratz*, je jetterai à bas toutes ces broussailles. Vous viendrez aussi avec moi, mon papa ; vous porterez votre grand couteau de chasse ; et l'expédition sera faite avant l'heure du déjeuner. Nous songerons à ton projet, lui répondit M. d'Ogeres. En attendant, ne sois pas si injuste envers ces buissons ; et rappelle-toi ce que nous faisons vers la saint Jean

A R M A N D.

Et quoi donc ? mon papa !

M. D' O G E R E S.

N'as-tu pas vu les bergers s'armer de grands ciseaux, et dérober aux brebis tremblantes, non pas des flocons légers de leur laine, mais toute leur toison ?

A R M A N D.

Il est vrai, mon papa ! parce qu'ils en ont besoin pour se faire des habits. Mais les buissons qui les dépouillent par pure malice, et sans avoir aucun besoin !

M. D' O G E R E S.

Tu ignores à quoi ces dépouilles peuvent leur servir ; mais supposons qu'elles leur soient inutiles, le seul besoin d'une chose est-il un droit pour se l'approprier ?

A R M A N D.

Mon papa , je vous ai entendu dire que les brebis perdent naturellement leur toison vers ce temps de l'année ; ainsi , il vaut bien mieux la prendre pour notre usage , que de la laisser tomber inutilement.

M. D' O G È R E S.

Ta réflexion est juste. La nature a donné à toutes les bêtes leur vêtement ; et nous sommes obligés de leur emprunter le nôtre , si nous ne voulons pas aller tout nus , et rester exposés aux injures cruelles de l'hiver.

A R M A N D.

Mais le buisson n'a pas besoin de vêtement. Ainsi , mon papa , il n'est plus question de reculer. Il faut dès demain jeter à bas toutes ces épines. Vous viendrez avec moi , n'est-ce pas ?

M. D' O G È R E S.

Je ne demande pas mieux. Allons , à demain au matin , dès la pointe du jour.

Armand , qui se croyoit déjà un héros , de la seule idée de détruire de son petit bras cette légion de voleurs , eut de la peine à s'endormir , occupé comme il l'étoit de ses victoires du lendemain. A peine les chants joyeux des oiseaux perchés sur les arbres voisins de ses fenêtres , eurent-ils annoncé le retour de l'aurore , qu'il se hâta d'éveil-

ler son pere. M. d'Ogeres, de son côté, peu occupé de la destruction des buissons, mais charmé de trouver l'occasion de montrer à son fils les beautés ravissantes du jour naissant, ne fut pas moins empressé à sauter de son lit. Ils s'habillerent à la hâte, prirent leurs armes, et se mirent en chemin pour leur expédition. Armand alloit le premier d'un air de triomphe, et M. d'Ogeres avoit bien de la peine à suivre ses pas. En approchant des buissons, ils virent de tous les côtés de petits oiseaux qui alloient et venoient, en voltigeant sur leurs branches. Doucement, dit M. d'Ogeres à son fils; suspendons un moment notre vengeance, de peur de troubler ces innocentes créatures. Remontons à l'endroit de la colline où nous étions assis hier au soir, pour examiner ce que les oiseaux cherchent sur ces buissons d'un air si affairé. Ils remonterent la colline, s'assirent, et regarderent. Ils virent que les oiseaux emportoient dans leur bec les flocons de laine que les buissons avoient accrochés, la veille, aux brebis. Il venoit des troupes de fauvettes, de pinsons, de linottes et de rossignols, qui s'enrichissoient de ce butin.

Que veut dire cela ? s'écria Armand, tout étonné.

Cela veut dire, lui répondit son pere, que la providence prend soin des moindres créatures, et leur fournit toutes sortes de moyens pour leur bonheur et leur conservation. Tu le vois, les pauvres oiseaux

trouvent ici de quoi tapisser l'habitation qu'ils forment d'avance pour leurs petits. Ils se préparent un lit bien doux pour eux et pour leur jeune famille. Ainsi, cet honnête buisson, contre lequel tu t'emportois hier si légèrement, allie les habitans de l'air avec ceux de la terre. Il demande au riche son superflu pour donner au pauvre ses besoins. Veux-tu venir à présent le détruire ? Que le ciel nous en préserve, s'écria Armand. Tu as raison, mon fils, reprit M. d'Ogeres; qu'il fleurisse en paix, puisqu'il fait de ses conquêtes un usage si généreux !



J O S E P H .

IL y avoit à Bordeaux un fou , qu'on nommoit Joseph. Il ne sortoit jamais sans avoir cinq ou six perruques entassées sur sa tête , et autant de manchons passés dans chacun de ses bras. Quoique son esprit fût dérangé , il n'étoit point méchant ; et il falloit le harceler long-temps pour le mettre en colere. Lorsqu'il passoit dans les rues , il sortoit de toutes les maisons de petits garçons malicieux , qui le suivoient en criant : Joseph ! Joseph ! combien veux-tu vendre tes manchons et tes perruques ! Il y en avoit même d'assez méchants pour lui jeter des pierres. Joseph supportoit ordinairement avec douceur toutes ces insultes : cependant il étoit quelquefois si tourmenté , qu'il entroit en fureur , prenoit des cailloux ou des poignées de boue et les jetoit aux polissons.

Ce combat se livra un jour devant la maison de M. Desprez. Le bruit l'attira à la fenêtre. Il vit avec douleur que son fils Henri étoit engagé dans la mêlée. A peine s'en fut-il apperçu, qu'il referma la croisée, et passa dans une autre pièce de son appartement.

Lorsqu'on se mit à table, M. Desprez dit à son fils : Quel étoit cet homme après qui tu courrois, en poussant des cris ?

H E N R I.

Vous le connoissez bien, mon papa ; c'est le fou qu'on appelle Joseph.

M. D E S P R E Z.

Le pauvre homme ! Qui peut lui avoir causé ce malheur.

H E N R I.

On dit que c'est un procès pour un riche héritage. Il a eu tant de chagrin de le perdre, qu'il en a perdu aussi l'esprit.

M. D E S P R E Z.

Si tu l'avois connu au moment où il fut dépouillé de cet héritage, et qu'il t'eût dit, les larmes aux yeux : Mon cher Henri, je suis bien malheureux ; on vient de m'enlever un héritage dont je jouissois paisiblement. Tous mes biens ont été consumés par les frais de la procédure, je n'ai plus

ni maison de campagne, ni maison à la ville; il ne me reste rien. » Est-ce que tu te serois moqué de lui ?

H E N R I.

Dieu m'en préserve ! qui peut être assez méchant pour se moquer d'un homme malheureux ? J'aurois bien plutôt cherché à le consoler.

M. D E S P R E Z.

Est-il plus heureux aujourd'hui qu'il a aussi perdu l'esprit ?

H E N R I.

Au contraire, il est bien plus à plaindre.

M. D E S P R E Z.

Et cependant aujourd'hui tu insultes et tu jettes des pierres à un malheureux, que tu aurois cherché à consoler lorsqu'il étoit beaucoup moins à plaindre.

H E N R I.

Mon cher papa, j'ai mal fait ; pardonnez-le moi.

M. D E S P R E Z.

Je veux bien te pardonner, pourvu que tu t'en repentes. Mais mon pardon ne suffit pas ; il y a quelqu'un à qui tu dois encore le demander.

H E N R I.

C'est apparemment Joseph.

M. D E S P R E Z.

Et pourquoi donc Joseph ?

H E N R I.

Parce que je l'ai offensé.

M. D E S P R E Z.

Si Joseph avoit conservé son bon sens ; c'est bien à lui que tu devrois demander pardon de ton offense. Mais comme il n'est pas en état de comprendre ce que tu lui demanderois par ton pardon , il est inutile de t'adresser à lui. Tu crois cependant qu'on est obligé de demander pardon à ceux que l'on a offensé ?

H E N R I.

Vous me l'avez appris , mon papa.

M. D E S P R E Z.

Et sais-tu qui nous a commandé d'avoir de la pitié pour les malheureux ?

H E N R I.

C'est Dieu.

M. D E S P R E Z.

Cependant tu n'a pas montré de pitié pour le pauvre Joseph : au contraire , tu as augmenté son malheur par tes insultes. Crois-tu que cette conduite n'ait pas offensé Dieu ?

H E N R I.

Oui , je le reconnois et je veux lui en demander pardon ce soir dans ma priere.

Henri tint sa parole ; il se repentit de sa méchanceté , et il en demanda le soir pardon à Dieu du fond de son cœur. Et non-seulement il laissa Joseph tranquille pendant

quelques semaines , mais il empêcha aussi quelques-uns de ses camarades de l'insulter.

Malgré ses belles résolutions , il lui arriva un jour de se mêler dans la foule des polissons qui le poursuivoient. Ce n'étoit , à la vérité , que par une pure curiosité , et seulement pour voir les niches qu'on faisoit à ce pauvre homme. De temps en temps il lui échappoit de crier comme les autres : Joseph ! Joseph ! Peu à peu il se trouva le premier de la bande ; en sorte que Joseph , impatienté de toutes ces huées , s'étant retourné tout-à-coup , et ayant ramassé une grosse pierre , la lui jeta avec tant de roideur , qu'elle lui frôla la joue , et lui emporta un bout d'oreille.

Henri rentra chez son pere tout ensanglanté , et jetant de hauts cris. C'est une juste punition de Dieu , lui dit M. Desprez. Mais , lui répondit Henri , pourquoi ai-je été tout seul si maltraité ; tandis que mes camarades , qui lui faisoient beaucoup plus de malices , n'ont pas été punis ? Cela vient , lui répliqua son pere , de ce que tu connoissois mieux que les autres le mal que tu faisois , et que par conséquent ton offense étoit plus criminelle. Il est juste qu'un enfant instruit des ordres de Dieu et de ceux de son pere , soit doublement puni , lorsqu'il a l'indignité de les enfreindre.

LA PETITE
GLANEUSE,
DRAME EN UN ACTE.

P E R S O N N A G E S.

M. DE BEAUVAL.

MARCELLIN, *son fils.*

HENRIETTE, *sa fille.*

M.^{me} DE JOINVILLE.

ÉMILIE, *sa fille.*

HUBERT, *garde-chasse de M. de Beauval.*

La scene est dans un champ qu'on vient de moissonner, et sur lequel il y a encore plusieurs monceaux de gerbes. On voit d'un côté le château seigneurial, de l'autre des cabanes de paysans, et en général tout ce qui peut décorer un séjour champêtre.



LA PETITE
GLANEUSE,
DRAME EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre représente un champ de bled
souvert de gerbes.*)

EMILIE (*Tenant des deux mains, par
les anses, une corbeille pleine d'épis. Elle
va s'asseoir auprès d'une gerbe.*)

ALLONS, voilà qui n'est pas mal com-
mencé. Quelle joie pour ma pauvre mere !
(*Elle pose sa corbeille à terre, et regarde
dedans d'un air satisfait.*) Ce vieux mois-
sonneur ! avec quelle bonté il m'a rempli ma
corbeille ! j'aurois eu beau courir çà et là

tout le jour, je n'en aurois jamais ramassé
 seulement la moitié. Que le bon Dieu l'en
 récompense ! Voici encore quelques épis à
 terre : quand je n'en glanerois qu'une poi-
 gnée ou deux... (*Elle enfonce des deux mains
 les épis dans la corbeille.*) Je les ferai bien
 entrer en pressant un peu ; et puis, n'ai-je
 pas mon tablier ? (*Elle se leve, prend d'une
 main les deux bouts de son tablier, et s'ap-
 prête de l'autre à y jeter les épis qu'elle ra-
 masse, lorsqu'elle entend du bruit.*) Mon
 Dieu ! voici un homme qui vient à moi d'un
 air fâché ; je ne crois pas avoir fait de mal
 pourtant. (*Elle retourne à sa corbeille, la
 reprend, et veut s'en aller.*)

SCENE II.

ÉMILIE, HUBERT.

HUBERT (*l'arrêtant par le bras.*)

AH ! petite voleuse ! je vous y prends.

ÉMILIE.

Que voulez-vous dire ! Monsieur ! je ne
 suis pas une petite voleuse ; je suis une hon-
 nête petite fille, entendez-vous ?

HUBERT.

Une honnête petite fille ! toi une honnête
 petite fille ! (*Il lui arrache la corbeille des
 mains.*) Que portez-vous donc là-dedans ?
 l'honnête petite fille !

É M I L I E.

Des épis, comme vous voyez.

H U B E R T.

Et ces épis ont apparemment poussé dans ta corbeille :

É M I L I E.

Ah ! s'ils pousoient dans ma corbeille, je n'aurois pas besoin de prendre tant de peine à les ramasser dans les champs.

H U B E R T.

C'est donc volé !

É M I L I E.

Monsieur ! ne me traitez pas si vilainement, je vous prie ; j'aimerois mieux mourir de faim avec ma mere, que de faire ce que vous dites-là.

H U B E R T.

Mais ils ne sont pas venus se jeter d'eux-mêmes dans ta corbeille, de par tous les diables !

É M I L I E.

Mon Dieu ! vous me faites peur avec vos jurements : écoutez-moi. J'étois allé glaner dans ce champ là-bas. Il y avoit un bon vieillard qui me voyoit faire. La pauvre enfant, a-t-il dit : Qu'elle a de peine ! je veux la secourir. Il y avoit des gerbes couchées sur son champ ; il en a tiré de pleines poignées d'épis, qu'il a jetées dans ma corbeille. Ce que l'on donne au pauvre, disoit-il, Dieu le rend, et....

H U B E R T.

Ah ! j'entends. Le vieillard de ce champ

là-bas t'a donné plein ta corbeille d'épis que tu prends ici dans nos gerbes, n'est-il pas vrai ?

E M I L I E.

Allez plutôt lui demander à lui-même, il pourra vous le dire.

H U B E R T.

Que j'aie courir là-bas ! Oh bien ! tu n'as qu'à attendre : je t'ai prise ici, tout est dit.

É M I L I E.

Mais quand je vous dis que je n'ai touché à aucune gerbe ! le peu d'épis que j'ai dans mon tablier, je les ai ramassés à terre, parce que j'ai cru que cela étoit permis. Cependant, si vous y avez du regret, je suis prête à vous les rendre ; tenez, voilà les vôtres.

H U B E R T.

Non, non : ceux-ci resteront avec ceux-là ; et où la corbeille restera, il faudra bien que tu restes aussi. Allons, suis-moi dans le chenil.

É M I L I E (avec effroi.)

Comment ! que dites-vous ? mon brave homme !

H U B E R T.

Ah ! oui, ton brave homme ! je serois bien plus brave homme, si je te laissois échapper, n'est-ce pas ? Dans le chenil, te dis-je, allons, allons !

É M I L I E.

Ah ! je vous supplie, pour l'amour de

Dieu ! Je n'ai ramassé ici, je vous assure, que la poignée d'épis que je vous ai rendue. Que diroit ma pauvre mere, si je ne ren-
trois pas de la journée, si elle apprenoit
que l'on m'a mise en prison ? Elle est capa-
d'en mourir.

H U B E R T.

Le grand malheur ! La paroisse en seroit
débarrassée.

É M I L I E (*se met à pleurer.*)

Ah ! si vous saviez quelle bonne mere
c'est ! combien nous sommes pauvres ! vous
auriez pitié de nous.

H U B E R T.

Je ne suis pas ici pour avoir pitié des
gens ; j'y suis pour les arrêter, lorsqu'ils
entrent sur les terres de Monseigneur, et
pour les fourrer en prison.

É M I L I E.

Mais lorsqu'on n'a rien fait, lorsqu'on
est innocent comme moi ?

H U B E R T.

Oui, parle-moi de ton innocence ! Venir
nous voler une pleine corbeille d'épis, et
me faire ensuite mille menteries ! Allons,
allons, qu'on me suive.

É M I L I E. (*Elle tombe auprès d'une gerbe.*)

Ah ! mon cher monsieur ! ayez pitié de
moi. Prenez, si vous voulez, ma corbeille :
hélas ! ma petite provision ne vous rendra
guerre plus riche : mais laissez-moi aller, je
vous en prie ; si ce n'est pas pour moi, que
ce soit pour ma pauvre mere : je suis toute
sa consolation, tout son secours.

H U B E R T.

Si je te laisse aller, ce n'est pas pour ta mere, au moins, je t'en avertis, je voudrois la voir à cent lieues : c'est pour toi seule, parce que tes pleurnicheries m'ont un peu remué le cœur. Mais n'attends pas que ta corbeille te suive : je la confisque pour la justice ; et puis c'est vendredi jour d'audience, M. le bailli prononcera une bonne amende ; si on ne la paie pas, en prison, et chassée du village. (*Il charge la corbeille sur son épaule. Emilie pleure à chaudes larmes, et se jette à ses genoux.*) Allons, ne m'étourdis plus ; ou tu verras ce qu'on y gagne. (*Il s'éloigne en grommelant.*) Mais, voyez donc, si on n'étoit pas toujours à les épier, si petits qu'ils soient, ils nous enleveroient, je crois, jusqu'à la terre de nos champs.

S C E N E I I I.

É M I L I E (*seule.*)

(*Elle s'assied à terre, et s'appuie sa tête sur une gerbe. Elle pleure quelques moments en silence ; enfin elle se lève, et regarde autour d'elle.*)

AH ! il s'en est allé, ce méchant homme ! il m'emporte toute ma joie : je perds tout, mes épis, ma jolie corbeille ; et qui sait encore ce qui nous arrivera à ma mere et à moi ? (*Après une petite pause.*) Que ces

petits oiseaux sont heureux ! Il leur est au moins permis de venir prendre quelques grains pour leur repas ; et moi... mais qui sait si un méchant homme comme celui-ci n'est pas à les guetter , pour les tuer avec son fusil ? Je vais les faire envoler , et j'en irai ; car peut-être me puniroit-on encore d'avoir reposé ma tête sur cette gerbe... Mais qui sont ces deux enfants qui s'avancent ?

S C E N E I V.

MARCELLIN , HENRIETTE ;
ÉMILIE (*essuyant ses larmes.*)

M A R C E L L I N.

HA ! ha ! c'est donc toi , petite fille , que le garde-chasse vient de surprendre à voler les épis de nos gerbes ?

(*Les sanglots empêchent Emilie de répondre.*)

H E N R I E T T E.

(*La regarde avec attention , et tire à part son frere.*)

Elle a l'air d'une bonne petite fille ; Marcellin ! Elle pleure , ne l'afflige pas davantage par tes reproches. Le peu d'épis qu'elle a ramassés , ne vaut pas la peine..... (*Elle va à elle.*) Ma pauvre enfant qu'as-tu donc à pleurer ?

E M I L I E.

C'est de voir que l'on m'accuse sans sujet , et que vous me croyez peut-être coupable.

M A R C E L L I N.

Tu ne l'es donc pas ?

E M I L I E.

Non, vous pouvez m'en croire. J'étois allée glaner dans le champ là-bas. Un vieux moissonneur a eu pitié de ma peine, et m'a rempli ma corbeille d'épis. Je viens ici en ramasser quelques autres, que je vois éparpillés çà et là. Votre méchant garde-chasse me trouve auprès de cette gerbe, et m'accuse de voler. Il me prend ma corbeille ; et il m'auroit mise en prison, si par mes prières et par mes larmes pour ma mère, je n'avois tant fait qu'il m'a laissée aller.

H E N R I E T T E.

Ah ! j'aurois bien voulu voir qu'il t'arrêât ! Nous avons un bon papa, qui ne souffre pas qu'on fasse de mal aux pauvres, et qui t'auroit fait bien vite relâcher.

M A R C E L L I N.

Oui, et qui te fera bientôt rendre ta corbeille, je t'en répons.

E M I L I E (*avec joie.*)

Oh ! le croyez-vous ? mon cher petit Monsieur !

H E N R I E T T E.

Marcellin et moi nous allons tant le prier... Sois tranquille. Il n'est jamais si content de nous, que lorsque nous lui parlons en faveur des pauvres gens. Et nous pourrions même te faire rendre ta corbeille sans lui en parler.

E M I L I E.

Ah ! que vous êtes heureuse, ma jolie
petite

petite demoiselle, de n'avoir besoin du secours de personne, et de pouvoir même secourir les autres !

M A R C E L L I N.

Tu es donc bien pauvre, ma chere enfant ?

É M I L I E.

Il faut bien l'être pour venir ramasser ici son pain avec tant de douleur.

H E N R I E T T E.

Quoi ! c'est pour du pain que tu viens chercher des épis ? Je croyois, moi, que c'étoit pour faire cuire les grains sur une pelle bien rouge, et les manger ensuite, comme nous le faisons quelquefois mon frere et moi, quand personne ne nous regarde.

É M I L I E.

Eh mon Dieu non ! Ma mere et moi nous voulions battre ces épis, et en donner les grains au meûnier pour avoir de la farine et en faire du pain.

H E N R I E T T E.

Mais, ma pauvre enfant, tu n'en auras pas grand'chose, et cela ne vous durera pas long-temps.

É M I L I E.

Eh ! quand nous n'en aurions que pour un jour ou deux, c'est encore un ou deux jours de plus que ma mere et moi nous aurions à vivre.

M A R C E L L I N.

Eh bien, pour que tu aies encore un

É M I L I E.

Si vous me l'ordonnez, mon cher petit monsieur.

M A R C E L L I N.

Ta corbeille y sera avant que tu sois de retour.

É M I L I E.

Peut-être que je vous amènerai ma mère pour vous faire des remerciemens.

H E N R I E T T E.

Allons, allons, courons la trouver.

(Elle prend Émilie par la main et sort avec elle.)

S C E N E V.

M A R C E L L I N (seul.)

QUE nous sommes heureux, ma sœur et moi, de n'être pas obligés, comme cette pauvre enfant, d'aller ramasser de tous côtés des épis pour vivre ! En vérité, cette petite parle comme si elle étoit née quelque chose ; elle n'a point l'air malpropre et déguenillé de nos filles de paysans. Oh ! j'obtiendrai sûrement de mon papa.... Mais le voici qui vient avec Hubert. Bon, la corbeille est aussi de la compagnie.

S C E N E V I.

MARCELLIN , M. DE BEAUV AL ,
HUBERT.

MARCELLIN (*en courant à son pere.*)

AH ! que je suis aise , mon cher papa ;
de vous rencontrer ! (*à Hubert.*) Rends-
moi cette corbeille.

H U B E R T.

Doucement , doucement , Monsieur !
vous allez m'arracher le cou.

M. D E B E A U V A L.

Que veux-tu faire de cette corbeille ,
Marcellin ?

M A R C E L L I N.

Elle appartient à une pauvre petite fille ,
à qui ce vilain Hubert l'a prise , avec les
épis qu'on lui avoit donnés. Vous saurez
tout , mon papa.

H U B E R T.

Ho ! ho ! on est donc vilain pour faire
son devoir , et pour ne pas aider les voleurs
à faire leur coup ? Pourquoi donc monsei-
gneur me donne-t-il des gages ?

M. D E B E A U V A L.

Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois , Hubert ;
c'est pour empêcher les vagabonds de courir
sur mes terres et d'incommoder mes vas-
saux ; mais non pour arrêter et traîner en
prison les pauvres , et encore moins d'hon-

nêtes nécessaires, qui cherchent à se nourrir d'une miette de mon superflu, et de quelques épis échappés à une riche moisson.

H U B E R T.

Premièrement, je ne les empêche point de glaner tant qu'ils veulent, lorsque la moisson est hors du champ; mais tant qu'il y reste une gerbe....

M A R C E L L I N (*ironiquement.*)

Que ne dis-tu aussi, lorsque les champs sont en friche et couverts de neige. Il y a grand'chose à ramasser, n'est-ce pas, lorsque la moisson est rentrée?

H U B E R T.

Vous n'entendez rien du tout à cela, Monsieur. — Secondement, qui peut nous répondre que ce ne sont pas des voleurs?

M A R C E L L I N.

Des voleurs? grand Dieu! des voleurs? La petite fille m'a dit qu'elle n'avoit pris ici aucun épi, et que c'étoit un vieux moissonneur du champ voisin qui lui avoit rempli sa corbeille.

H U B E R T.

Bon, elle vous l'a dit; comme s'il y avoit un mot de vérité dans ce que ces gens-là vous disent! Je l'ai surprise ici sur une gerbe.

M. D E B E A U V A L.

Qui détachoit des épis?

H U B E R T.

Je ne dis pas tout-à-fait cela; mais sais-je, moi, ce qu'elle avoit fait avant mon arrivée?

Et puis, n'est-ce pas un mensonge que cette histoire d'un vieux moissonneur qui lui remplit sa corbeille ? Oh ! je reconnois bien là nos paysans ; ce sont des messieurs si charitables !

M A R C E L L I N.

Et moi je soutiens que ces épis lui ont été donnés, car elle me l'a dit ; et une si bonne petite fille ne sauroit mentir.

H U B E R T.

Et vous, n'avez-vous jamais menti, Monsieur ? cependant nous vous regardons comme un brave gentilhomme.

M A R C E L L I N.

Entendez-vous, mon papa, comme ce vilain Hubert me traite ? (*à Hubert ; en colere.*) Non : si je mentois, je serois un méchant garçon ; mais je ne mens pas, ni la bonne petite fille non plus ; et c'est vous qui êtes un....

M. D E B E A U V A L.

Doucement, Marcellin ; je suis content jusques-là de ta défense. On doit croire tous les hommes honnêtes gens, jusqu'à ce que l'on soit bien convaincu du contraire ; mais l'on ne doit pas s'emporter contre ceux qui sont d'une opinion différente, et il faut chercher à les ramener avec douceur à des pensées plus consolantes et plus vraies.

H U B E R T.

Non, non, Monseigneur ; il vaut mieux croire tous les hommes méchants, jusqu'à ce que l'on voie, à n'en pouvoir douter,

qu'ils sont honnêtes ; c'est beaucoup plus sage. Lorsque je rencontre un bœuf sur ma route, je suppose toujours qu'il a la corne mauvaise, et je me tire de son chemin. Il peut se faire qu'il ne soit pas méchant ; mais je ne cours aucun risque à prendre mes précautions. Le plus sûr est toujours le meilleur.

M. D E B E A U V A L.

Si tous les hommes avoient ta façon de penser, Hubert, avec qui pourrions-nous vivre ? Et qu'en seroit-il résulté entre toi et moi, si, au lieu de te donner un service honnête dans ma terre, pour procurer du pain à un vieux soldat réformé, je t'avois livré à ma justice comme un vagabond, qui n'avoit ni certificat, ni passe-port ?

H U B E R T.

Oui, cela est vrai ; mais il est vrai aussi que je suis un honnête homme.

M. D E B E A U V A L.

Je ne te garde auprès de moi que parce que j'en suis persuadé ; mais je ne pouvois le croire d'abord que sur ta parole et sur ta physionomie.

M A R C E L L I N.

Oh, mon cher papa ! si vous vous en rapportez à la parole et à la physionomie, vous en croirez bien plus ma petite fille qu'Hubert.

H U B E R T.

Oui da, Monsieur, regardez-moi en face. Votre papa sera certainement bien

content de la physionomie de votre petite fille, si elle lui revient autant que la mienne.

M A R C E L L I N.

Vraiment oui, il te sied bien avec ta figure d'ours....

M. D E B E A U V A L.

Fi donc, Marcellin! — Hubert, connois-tu la petite fille?

H U B E R T.

Oui, je la connois, et je ne la connois pas. Je sais qu'elle est ici depuis dix à douze jours avec sa mere; mais comment et pourquoi elles y sont venues, il n'y a que monsieur le Bailli qui puisse vous en instruire. Vous le dirai-je, Monseigneur? c'est bien mal-fait à lui de recevoir cette espece de gens dans la paroisse, pour y être nourris aux dépens de la communauté.

M A R C E L L I N.

Eh bien! c'est moi qui les nourrirai, oui, moi.

H U B E R T.

Vous avez donc quelque chose à vous, Monsieur?

M A R C E L L I N.

Si je n'ai rien, mon papa en a assez.

H U B E R T.

En attendant, toute la communauté murmure. Mais lorsqu'on graisse la patte aux gens en place; (*il compte dans sa main*) car j'imagine que monsieur le Bailli....

M A R C E L L I N.

Ne voilà-t-il pas qu'il dit aussi des injures à monsieur le Bailli? Je le lui dirai, va.

M. D E B E A U V A L.

Doucement, mon fils. Je vois, Hubert, qu'il est impossible de guérir ton esprit soupçonneux ; mais je conçois des soupçons à mon tour. Tu juges que cette petite fille a rempli ici sa corbeille, parce que tu l'as trouvée dans mon champ auprès d'une gerbe ; tu juges que monsieur le Bailli s'est lassé corrompre pour de l'argent, parce qu'il a reçu une pauvre fille dans le village ; eh bien, je juge aussi que tu n'as retenu la corbeille de la petite fille, que parce qu'elle n'a pas eu de l'argent, ou quelques prises de tabac à te donner, et qu'à ce prix tu l'aurois volontiers relâchée.

H U B E R T.

Quoi, Monseigneur ! vous pourriez croire ?....

M. D E B E A U V A L.

Pourquoi ne veux-tu pas que je pense sur ton compte, ce que tu te permets de penser sur le compte des autres ?

H U B E R T.

Tenez, Monseigneur, il vaut mieux que je me taise. Et quand je verrois ces mendiants charger sur leurs épaules vos champs, vos bois et vos prairies... Faut-il porter la corbeille chez monsieur le Bailli ?

M A R C E L I N.

Oh ! non, non, mon cher papa ! je vous en supplie.

M D E B E A U V A L.

Hubert, vous la rapporterez chez la

pauvre femme , et vous ferez vos excuses à la petite fille.

H U B E R T.

Des excuses , Monseigneur , des excuses ! y pensez-vous ? Moi lui aller faire des excuses ! et pourquoi ?

M A R C E L L I N.

Pourquoi ? pour l'avoir affligée sans sujet , et pour lui avoir fait l'affront de l'accuser d'une bassesse.

H U B E R T.

Si elles n'ont pas d'autres excuses , ni d'autre corbeille....

M. D E B E A U V A L.

Hubert ! si j'avois commis une injustice envers vous , je ne balancerois pas à la réparer. Et pour vous en convaincre , j'irai moi-même , je rapporterai la corbeille , et je ferai des excuses en votre nom.

H U B E R T.

Charger - vous - en plutôt , monsieur Marcellin.

M A R C E L L I N.

Oh ! de tout mon cœur. Mon cher papa ! la petite fille doit revenir à l'instant avec Henriette qui est allée consoler sa mere : il faut l'attendre.

H U B E R T.

En ce cas-la , je n'ai plus rien à faire ici. (*Il s'éloigne en grommelant.*) Je vois que nous allons avoir tant de mendiants dans ce village , qu'il nous faudra bientôt mendier nous-même.

S C E N E V I I.

M. DE BEAUV AL, MARCELLIN.

M A R C E L L I N.

MON papa, entendez-vous ce qu'il dit ?

M. DE BEAUV AL.

Oui, mon fils ! et je lui pardonne volontiers son humeur.

M A R C E L L I N.

Mais comment pouvez-vous garder ce méchant homme ?

M. DE BEAUV AL.

Il n'est pas méchant, mon ami ! C'est un zèle outré pour nos intérêts qui l'égare. Il m'est très-attaché, et il remplit exactement ses devoirs.

M A R C E L L I N.

Mais, s'il est injuste ?

M. DE BEAUV AL.

Tu viens d'entendre qu'il ne croit pas l'être. Son unique défaut est de suivre trop littéralement ce qui lui a été prescrit, et de n'avoir pas assez d'intelligence pour faire de justes distinctions entre les personnes et les circonstances.

M A R C E L L I N.

Expliquez-moi cela, mon papa, je vous prie.

M. DE BEAUVAIL.

Très-volontiers, mon ami. En l'installant dans sa place, je lui ai ordonné d'écarter de ma terre les vagabonds, et d'amener devant le juge ceux qu'il y surprendroit. Cet ordre ne pouvoit regarder que ces malheureux qui se nourrissent de vols et de brigandages, et qui viendroient piller ou assassiner mes vassaux.

MARCELLIN.

Ah ! je comprends. Et lui, il regarde comme des scélérats ceux qui n'ont pour subsister que les secours des autres ; et il ne s'informe point si c'est la vieillesse, des maladies, ou des malheurs inévitables qui les ont réduits à cet état.

M. DE BEAUVAIL.

Très-bien, mon fils ! car les circonstances changent bien la nature des choses. Par exemple, tu as mis trop peu de réflexion dans la querelle que tu as eue avec lui. Sais-tu si la mere de cette petite fille n'est pas une personne vicieuse ; si la petite fille elle-même ne t'a pas fait un mensonge, et n'a pas effectivement dérobé ces épis à mes gerbes ?

MARCELLIN.

Non, mon papa ! c'est impossible.

M. DE BEAUVAIL.

Pourquoi cela seroit-il impossible ? As-tu pris des éclaircissements ? Sais-tu qui elle est, quelle est sa mere, et dans quel dessein elles sont venues ici ?

M A R C E L L I N.

Ah ! si vous l'aviez seulement vue ! si vous l'aviez seulement entendue ! son langage , sa figure , ses larmes !.... Elle est si pauvre , qu'elle a besoin d'une poignée d'épis pour se procurer du pain. A-t-on besoin d'en savoir davantage ? dois-je laisser mourir un pauvre de faim , parce que je ne sais pas encore s'il mérite mon assistance ?

M. D E B E A U V A L.

Embrasse-moi , mon fils ! conserve toujours ces généreuses dispositions envers les pauvres ; et Dieu te bénira , comme il m'a béni moi-même pour de pareils sentiments , en les faisant naître dans ton jeune cœur. La clémence est toujours préférable à la sévérité. L'insensibilité ne peut conduire qu'à l'injustice ; et si celui qui sollicite notre pitié ne la mérite pas , c'est sa faute , et non pas la nôtre.

M A R C E L L I N.

Mais , mon cher papa , il n'est guere prudent de confier à des personnes comme Hubert un emploi où l'on peut commettre des injustices.

M. D E B E A U V A L.

Tu aurois raison , mon fils , si je lui avois laissé le pouvoir de condamner ou d'absoudre lui-même. Il ne peut tout au plus , commettre qu'une injustice passagere , à laquelle il est facile de remédier ; et cet inconvénient est inévitable. Pour juger les choses suivant les principes de l'équité , j'ai ,

dans mon Bailli, un homme plein de lumières, de droiture et de noblesse dans les sentiments. Il m'a rendu un témoignage favorable de la petite fille et de sa mère, lorsqu'il les a reçues dans le village; et il m'a appris qu'elles demeuroient chez la vieille Marguerite, qui est une très-honnête femme.

M A R C E L L I N.

Mais si Hubert avoit battu la petite fille comme il l'en a menacée?

M. D E B E A U V A L.

Il ne se seroit jamais porté à cet excès. Je lui ai défendu, sous peine de perdre son emploi, de frapper qui que ce soit, même les personnes qu'il prendroit en faute, et il suit, à la rigueur, les ordres que je lui donne.

M A R C E L L I N.

Ah! mon cher papa! voici ma sœur qui revient avec la petite fille.

S C E N E V I I I.

M. D E B E A U V A L , M A R C E L L I N ,
H E N R I E T T E , É M I L I E.

M A R C E L L I N (*courant avec la corbeille
vers Émilie.*)

T I E N S , mon enfant , voilà ta corbeille ;
il n'y manque pas un seul épi.

EMILIE.

Oh ! ma chere corbeille ! Que je vous ai d'obligations , mon bon petit Monsieur ! (*Elle apperçoit M. de Beauval*) Qui est ce Monsieur-là ?

HENRIETTE (*courant vers son pere et lui sautant au cou*)

C'est notre bon papa.

MARCELLIN (*à Emilie.*)

Oh ! c'est un bon pere, je t'en assure ; tu n'as rien à craindre. Viens, je veux te présenter à lui. (*En s'avançant.*) Il a bien rabroué le vieux Hubert, pour t'avoir mal-traitée.

EMILIE (*s'avance timidement vers M. de Beauval, et lui baise la main.*)

Monsieur, me pardonneriez-vous cette liberté?..... Oh ! que vous avez de braves enfants !

M. DE BEAUVAL.

Marcellin a raison ; en la voyant on ne peut douter de son innocence. Cette air décent , ce langage , n'annoncent pas une éducation commune.

EMILIE (*bas à Marcellin et à Henriette.*)

Est-ce que j'aurois fâché votre papa ? il parle tout seul.

M. DE BEAUVAL (*qui l'a entendue.*)

Non, ma chere fille. Si mes enfants en ont bien agi envers toi , ils n'ont rien fait que tu ne paroisses mériter.

H E N R I E T T E.

Et qu'elle ne mérite aussi ; mon papa !
Ah ! si vous aviez vu sa mere !

M. D E B E A U V A L.

Qui est ta mere ? mon enfant ! qui vous
a engagées à venir dans ma terre ? et qu'elles
ressources avez-vous pour vivre ?

E M I L I E.

Nous vivons.... Ah grand Dieu ! je ne
sais pas de quoi. Nous vivons de peu ou de
rien. Nous passons le jour, et quelquefois
la nuit, à coudre et à filer, pour avoir du
pain. La vieille Marguerite donne le cou-
vert à ma mere : elles m'ont envoyée au-
jourd'hui aux champs pour glaner. Hélas !
mon apprentissage ne m'a pas trop bien
réussi.

M A R C E L L I N (*bas à Emilie.*)

Pas si mal que tu penses. Ma sœur et
moi, nous voulons obtenir de mon papa,
qu'il te fasse donner des épis sans glaner.

M. D E B E A U V A L.

Mais où demeuriez-vous auparavant ?

E M I L I E.

Dans le village de Nanterre, qui est
à quelques lieues d'ici. La vie y étoit trop
chère : la vieille Marguerite engagea ma
mere à venir chez elle, et lui offrit un loge-
ment pour rien.

M. D E B E A U V A L, (*à part*)

Si des gens aussi pauvres exercent la
bienfaisance, quels devoirs nous avons à

remplir! (*A Emilie.*) Ton pere vit-il encore? quel est son état?

M A R C E L L I N.

Je gagerois bien que ce n'est pas un paysan.

H E N R I E T T E.

Je le parierois aussi, sur-tout depuis que j'ai vu sa mere.

E M I L I E (*embarrassée.*)

Mon pere!.... Je n'en ai plus. Je ne l'ai même jamais vu. Il étoit mort quand je suis née. Ah! s'il vivoit encore!

M. D E B E A U V A L.

Et tu ne sais pas qui il étoit? comment il s'appelloit?

E M I L I E.

Ma mere vous en instruira mieux que moi.

M. D E B E A U V A L.

Ne pourrois-je pas lui parler?

H E N R I E T T E.

Oh oui, mon papa. Elle va venir elle-même; elle ne m'a demandé qu'un moment pour s'arranger un peu.

M. D E B E A U V A L.

Et qui t'a élevée?

E M I L I E.

Elle seule; Monsieur! Elle m'a appris à lire et à écrire. Elle m'instruit dans ma religion, et me donne quelques leçons de dessin.

M. DE BEAUVAIL.

De dessein ? Je n'en doute plus ; c'est un rejeton de quelque famille distinguée , que des malheurs ont réduite à l'indigence.

HENRIETTE.

Ah ! la voici qui vient.

MARCELLIN.

Est-ce elle ?

M. DE BEAUVAIL, (*à part.*)

Je brûle d'éclaircir ce mystere. Cet enfant me rappelle des traits connus , mais que je ne sais encore démêler.

SCENE IX.

M. DE BEAUVAIL, Mde. DE JOINVILLE, MARCELLIN, HENRIETTE, EMILIE.

EMILIE (*courant au-devant de sa mere ; qui paroît embarrassée en voyant M. de Beauval.*)

VENEZ, maman, ne craignez rien. C'est le pere de ces deux aimables enfants qui nous montrent tant d'amitié ; et il est bon , aussi bon que ses enfants.

(*Madame de Joinville s'avance timidement. Henriette lui prend la main avec vivacité, et l'entraîne vers son pere.*)

HENRIETTE.

Oh ! notre bon papa est instruit de tout.

Mde. DE JOINVILLE.

J'ose me flatter, Monsieur, que vous n'avez pas soupçonné mon Emilie....

M. DE BEAUVAL.

On n'a besoin, Madame, que de vous voir, vous et votre fille, pour prendre de vous l'opinion la plus avantageuse.

MARCELLIN.

Elle s'appelle Emilie ? Oh ! mon papa ! on voit bien qu'elle n'étoit pas née pour glaner.

Mde. DE JOINVILLE.

La nécessité impose quelquefois des lois cruelles ; et pourvu qu'on ne fasse rien de déshonorant....

M. DE BEAUVAL.

On ne doit point rougir de la pauvreté. Elle peut s'allier avec toutes les vertus. Mais oserois-je vous demander, Madame, qui vous êtes ?

HENRIETTE.

Elle s'appelle madame Laborie.

Mde. DE JOINVILLE.

Je ne crois pas, Monsieur, devoir vous déguiser mon vrai nom. Je me vois même dans la nécessité de vous le découvrir, pour me justifier, dans votre esprit, de l'état dans lequel vous me voyez descendue. Cependant je voudrois (*elle regarde les enfants*) vous faire cet aveu sans témoins. Ce n'est pas que je rougisse de mon abaissement ; mais si mon nom étoit connu, je crain-

drois de trouver parmi les gens du peuple des âmes peu généreuse, qui se feroient peut-être un plaisir de m'humilier ; parce qu'il nous arrive souvent de ne pas agir plus noblement à leur égard, lorsque nous sommes dans la prospérité.

M A R C E L L I N.

Eh bien ! je n'écouterai point.

H E N R I E T T E.

Et moi, je n'en dirai pas un mot, je vous assure ; et qui que vous soyez, Emilie sera toujours ma bonne amie.

M. D E B E A U V A L.

Croyez, Madame, que je ne vous aurois pas demandé ces particularités, sans un intérêt pressant, et si je n'étois dans la résolution de réparer les injustices du sort.

Mde. D E J O I N V I L L E.

Je suis née d'une famille noble, mais peu favorisée de la fortune. J'ai passé ma jeunesse à Paris, auprès d'une dame de condition, en qualité de demoiselle de compagnie. Il y a huit ans que je fis connoissance avec M. de Joinville, lieutenant-colonel de cavalerie, qui étoit venu passer quelques mois dans la capitale.

M. D E B E A U V A L (*avec transport.*)

Joinville ! Joinville !

Mde. D E J O I N V I L L E.

Il prit de l'inclination pour moi ; ses vertus m'avoient prévenue en sa faveur ; je lui donnai ma main ; et quelques jours

après notre mariage, nous nous retirâmes dans une terre qu'il possédoit en Provence.

M. DE BEAUVAIL.

Oh ! c'est lui, c'est lui ! Je retrouve tous ses traits sur la figure de cette enfant.

Mde. DE JOINVILLE.

Que dites-vous ? Monsieur !

M. DE BEAUVAIL.

Poursuivez, Madame ! je vous en conjure.

Mde. DE JOINVILLE.

J'abrègerai, autant qu'il sera possible. Nous commencions à goûter dans une paisible retraite, les douceurs de la plus tendre union. Mais, hélas ! les fatigues de la guerre avoient altéré la santé de mon époux ; et une maladie cruelle termina sa vie en peu de jours. (*Elle laisse couler des larmes.*)

HENRIETTE (*à Emilie.*)

Pauvre enfant ! tu as été orpheline bien jeune.

EMILIE.

Hélas ! même avant d'être née.

Mde. DE JOINVILLE.

Il me laissa enceinte de cette enfant que vous voyez. Je lui donnai la naissance dans la douleur. Aussitôt que les frères de mon mari, gens durs et intéressés, virent qu'il n'y avoit point d'héritier mâle, ils se mirent en possession de ses fiefs : et comme nous avions de jour en jour différé de faire revêtir nos articles de mariage dans toutes les

formalités essentielles, je fus obligée de me contenter de ce qu'ils voulurent bien me laisser pour ma fille et pour moi.

M. DE BEAUVAIL.

Leur indigne avarice me fait juger que la somme fut modique, et ne put vous suffire long-temps.

Mde DE JOINVILLE.

Elle me servit à vivre encore quelques années en Provence, dans l'attente d'un léger douaire que je me flattois d'obtenir. Enfin, lorsque je vis mes espérances déçues, je pris la résolution de retourner à Paris, auprès de mon ancienne bienfaitrice. J'appris à mon arrivée, que cette dame venoit de mourir. Je n'eus, pour lors, d'autre ressources, que de vendre ce qui me restoit de mes bijoux et de mes habits, et de subsister du travail de mes mains. Je me retirai à Nanterre, pour y vivre inconnue. Il y a quelque temps que j'y rencontraï, par hasard, une femme que j'avois connue autrefois, et qui demeure dans ce village.

HENRIETTE.

Mon papa! c'est la vieille Margueritte.

Mde. DE JOINVILLE.

Elle avoit servi chez la dame dont je vous ai parlé. Je lui avois donné, dans une cruelle maladie, des soins qui me valurent son attachement. Je lui exposai ma situation: elle me proposa de venir demeurer ici, où je pourrois vivre dans une obscu-

rité plus profonde. C'est à elle que je dois l'hospitalité : et comme elle n'a personne pour lui fermer les yeux, elle m'a fait entendre que j'hériterois à sa mort de sa petite chaumière. Vous voyez....

M. DE BEAUVAIL.

C'en est assez, Madame. Cette généreuse femme ne me surpassera point en reconnaissance. J'ai une joie inexprimable de pouvoir enfin acquitter une dette que j'ai contractée envers votre digne époux.

Mde. DE JOINVILLE.

Comment, Monsieur, est-ce que vous l'auriez connu ?

MARCELLIN.

Le pere de cette bonne Emilie ?

HENRIETTE.

O ma chere Emilie ! je vois que nous allons te garder avec nous. Mais quoi ! tu pleures ?

EMILIE.

Ne me plaignez pas, je ne pleure que de plaisir.

M. DE BEAUVAIL.

C'est à lui que je dois la vie : quel bonheur pour moi de pouvoir reconnoître ce bienfait envers son épouse et son enfant ! J'ai servi sous lui pendant la dernière guerre d'Allemagne. Dans une affaire malheureuse où j'étois épuisé de fatigue, un cavalier ennemi avoit le sabre levé sur ma tête. C'en étoit fait de moi, si mon digne lieutenant-

tenant-colonel ne m'eût sauvé, en se précipitant sur lui.

Mde. DE JOINVILLE.

Je le reconnois bien à ces traits : il étoit aussi brave que généreux.

M. DE BEAUVAIL.

Quelques jours après, je fus commandé en détachement pour une expédition périlleuse. Nous fûmes enveloppés et forcés de nous rendre après une longue résistance. Mes équipages avoient été pillés. J'étois dénué d'habits et d'argent. M. de Joinville fut instruit de mon sort, et me fit recommander au général ennemi. J'obtins, grace à lui, tous les secours dont j'avois besoin, dans le traitement d'une blessure profonde que j'avois reçue. Je fus plus de deux ans à me rétablir ; et lorsque je revins dans ma patrie, je n'eus que le temps de l'embrasser à mon passage, étant obligé de m'embarquer aussi-tôt pour les Indes. Un mariage avantageux que j'y ai fait, m'a ramené, il y a six ans, en France. Je me disposois à voler dans ses bras, lorsque j'appris qu'il ne vivoit plus. Que j'étois loin de penser que son épouse et sa fille fussent dans la situation où j'ai la douleur de vous trouver !

Mde. DE JOINVILLE.

Grand Dieu ! grand Dieu ! par quelles voies miraculeuses m'as-tu conduite ici !

M A R C E L L I N.

Quoi ! ton pere a sauvé la vie au nôtre ?

H E N R I E T T E.

Combien nous devons t'aimer !

M. D E B E A U V A L.

Viens, mon Emilie ! tu retrouveras en moi le pere que tu as perdu. Mes enfants ont aussi besoin d'une seconde mere qui remplacera celle qui leur a été enlevée. L'éducation que vous avez donnée à votre aimable fille, (*Emilie s'avance vers lui, et lui baise la main,*) me fait voir, Madame, combien vous êtes digne de remplir un emploi si délicat. Je vais prendre toutes les précautions nécessaires, pour que vous n'avez plus à craindre, une seconde fois, les coups imprévus de la fortune. (*A Emilie qui lui tient encore la main.*) Oui, ma chere fille, je ne mettrai plus de différence entre toi et mes enfants. Tu es la vivante image de ton généreux pere ; et tu es aussi digne de ma tendresse, qu'il l'étoit de ma reconnaissance.

Mde. D E J O I N V I L L E. (*saisissant avec transport la main de M. de Beauval.*)

Comment pourrois-je répondre à tant de bienfaits ? Monsieur ! Je n'ai que des larmes pour exprimer ce que je sens.

H E N R I E T T E.

O ma nouvelle maman ! vous serez donc toujours auprès de nous avec Emilie ;

vous verrez comme nous serons empressés à vous obéir.

M A R C E L L I N.

Oui, Emilie sera ma seconde sœur. Elle n'ira certainement plus glaner. Ah ! méchant Hubert ! comme je vais me moquer de toi.

Mde. D E J O I N V I L L E.

Mon cher petit troupeau ! de quelle joie vous remplissez mon ame ! au lieu d'un enfant, j'en ai donc trois. Non, aucune mere ne m'égalera pour les soins et pour la tendresse. (*A M. de Beauval.*) Permettez-vous, Monsieur, que j'aie à apprendre cette heureuse nouvelle à ma bonne Marguerite ? Je crains qu'elle n'en meure de plaisir.

M. D E B E A U V A L.

Rien de plus juste, Madame : et moi, je vais faire préparer votre appartement au château.

H E N R I E T T E.

Mon papa, me permettez-vous de suivre Emilie et ma nouvelle maman ?

M A R C E L L I N.

Et moi aussi, je voudrais bien aller avec elles.

M. D E B E A U V A L.

Je le veux bien, mes enfants. Vous ramenez ensuite au château madame de Joinville et sa fille ; sans oublier la bonne Marguerite, que j'invite aussi à venir dîner avec nous.

MARCELLIN (à Emilie , qui veut emporter la corbeille.)

Non , Emilie ! cela n'est plus fait pour toi. La corbeille restera ici.

E M I L I E.

Ah ! Monsieur ! pour rien au monde je ne donnerois cette corbeille. Je lui dois mon bonheur, le bonheur de ma mere, celui de vous avoir connu, notre vie et notre bien-être. Non, ma chere petite corbeille ! je ne rougirai jamais de toi.

(Elle la releve , et s'en charge avec beaucoup de peine.)

H E N R I E T T E.

Du moins, ôtes-en les épis ; elle sera plus légère.

E M I L I E.

Non, non. Ces épis sont à moi ; car le bon vieillard me les a bien donnés, quoi qu'en ait pu dire Hubert. Je veux en faire présent à notre vieille Marguerite.

M. D E B E A U V A L.

Elle ne sera pas oubliée à la prochaine moisson ; et, dès ce moment, elle a du pain assuré pour toute sa vie.

Mde. D E J O I N V I L L E.

Que le ciel vous récompense de votre générosité, dans vos enfants.



L'AMI DES ENFANTS.

MARS 1782.



CLÉMENTINE

ET

MADÉLON.

AVANT que le soleil s'élevât sur l'horizon pour éclairer la plus belle matinée du printemps, la jeune Clémentine étoit descendue dans le jardin de son pere, afin de mieux

CLÉMENTINE.

Et que fait-il ?

M A D E L O N.

Toutes sortes de métiers pour gagner sa vie. Il vient aujourd'hui travailler à votre jardin, et il m'a menée avec lui.

CLÉMENTINE.

Ah ! je le vois là-bas dans le carré des laitues. C'est le gros Thomas. Mais que manges-tu à ton déjeuner ? Voyons, que je goûte de ton pain. Ah ! mon Dieu ! il me déchire le gosier. Pourquoi ton pere ne t'en donne-t-il pas de meilleur ?

M A D E L O N.

C'est qu'il n'a pas autant d'argent que votre papa.

CLÉMENTINE.

Mais il en gagne par son travail ; et il pourroit bien te donner du pain blanc, ou quelque chose pour faire passer celui-ci.

M A D E L O N.

Oui, si j'étois sa seule enfant : mais nous sommes cinq, qui mangeons de bon appétit. Et puis l'un a besoin d'une camisolle, l'autre d'une jacquette. Ça fait tourner la tête à mon pere, qui dit quelquefois : j'aurai beau travailler, jamais je n'égagnerai assez pour nourrir et vêtir toute cette marmaille.

CLÉMENTINE.

Tu n'as donc jamais mangé de confitures ?

M A D E L O N.

Des confitures? Qu'est-ce que c'est que ça?

C L É M E N T I N E.

Tiens, en voici sur mon pain.

M A D E L O N.

Je n'en avois jamais vu de ma vie.

C L É M E N T I N E.

Goutes-en un peu. Ne crains rien; tu vois bien que j'en mange.

M A D E L O N (*avec transport.*)

Ah! Mamselle, que c'est bon!

C L E M E N T I N E.

Je le crois: Ma chere enfant! Comment t'appelles-tu?

M A D E L O N (*se levant. et lui faisant une révérence.*)

Madelon: pour vous servir.

C L E M E N T I N E.

Eh bien, ma chere Madelon, attends-moi ici un moment. Je vais demander quelque chose pour toi à ma bonne, et je reviens aussi-tôt. Ne t'en vas pas, au moins.

M A D E L O N.

Oh! je n'ai plus peur de vous.

Clémentine courut chez sa bonne, et la pria de lui donner encore des confitures, pour en faire goûter à une petite fille qui n'avoit que du pain sec pour déjeuner. La bonne se réjouit de la bienfaisance de son aimable élève. Elle lui en donna dans une tasse, avec un petit pain mollet; et

Clémentine se mit à courir de toutes ses jambes, avec le déjeûner de Madelon.

Eh bien ! lui dit-elle en arrivant, t'ai-je fait long-temps attendre ? Tiens, ma chère enfant, prends donc. Laisse-là ton pain noir ; tu en mangeras assez une autre fois.

M A D E L O N (*goûtant la confiture, et passant sa langue sur ses lèvres.*)

C'est comme du sucre. Je n'avois jamais rien mangé de si doux.

C L E M E N T I N E.

Je suis charmée que tu le trouves bon. J'étois bien sûre que cela te feroit plaisir.

M A D E L O N.

Comment ! vous en mangez tous les jours ? nous ne connoissons pas ça, nous pauvres gens.

C L E M E N T I N E.

J'en suis assez fâchée. Ecoute : viens me voir de temps en temps, je t'en donnerai. Mais comme tu as l'air de te bien porter. N'es-tu jamais malade ?

M A D E L O N.

Malade, moi ? jamais.

C L E M E N T I N E.

N'as-tu jamais de rhume ? N'es-tu jamais enchifrenée ?

M A D E L O N.

Qu'est-ce que c'est que ce mal ?

C L E M E N T I N E.

C'est lorsqu'il faut tousser et se moucher sans cesse.

M A D E L O N.

Oh ! ça m'arrive quelquefois. Mais ce ne sont pas des maladies.

C L E M E N T I N E.

Et alors te fait-on rester au lit ?

M A D E L O N.

Ha ! ha ! ma mere feroit, je crois, un beau train si je m'avisois de faire la paresseuse.

C L E M E N T I N E.

Mais qu'as-tu à faire ? Tu es si petite !

M A D E L O N.

Ne faut-il pas aller dans l'hiver amasser du chardon pour notre âne, et du bois mort pour la marmite ! Ne faut-il pas dans l'été sarcler les bleds, ou glaner ; cueillir les pommes et les raisins dans l'automne ! Ah ! Mamselle ! ce n'est pas l'ouvrage qui nous manque.

C L E M E N T I N E.

Et tes sœurs se portent-elles aussi-bien que toi ?

M A D E L O N.

Nous sommes toutes éveillées comme des souris.

C L E M E N T I N E.

Ah ! j'en suis bien aise. J'étois d'abord fâchée que Dieu semblât ne s'être pas embarrassé de tant de pauvres enfants : mais puisque vous avez la santé, je vois bien

qu'il ne vous a pas oubliés. Je me porte bien aussi, quoique je ne sois pas sûrement aussi robuste que toi. Mais, ma chère enfant, tu vas nus pieds; pourquoi ne mets-tu pas de chaussure?

M A D E L O N.

C'est qu'il en coûteroit trop d'argent à mon pere, s'il falloit qu'il nous en donnât à tous; et il n'en donne à aucun.

C L E M E N T I N E.

Et ne crains-tu pas de te blesser?

M A D E L O N.

Je n'y fais seulement pas attention. Le bon Dieu m'a cousu des semelles sous la plante des pieds.

C L E M E N T I N E.

Je ne voudrois pas te prêter les miens. Mais d'où vient que tu ne manges plus?

M A D E L O N.

Nous nous sommes amusées à babiller, et il faut que j'aille ramasser de l'herbe. Il est bientôt huit heures: notre bourrique attend son déjeûner.

C L E M E N T I N E.

Eh bien! emporte le reste de ton pain. Attends un peu. Je vais en ôter la mie, tu mettras la confiture dans le creux.

M A D E L O N.

Je vais la porter à ma plus jeune sœur. Oh! elle ne fera pas la petite bouche!

celle-là ! Elle n'en laissera pas une miette, quand elle aura commencé à le lécher.

C L E M E N T I N E.

Je t'en aime davantage, d'avoir pensé à ta petite sœur.

M A D E L O N.

Je n'ai rien de bon sans lui en donner. Adieu, Mamselle !

C L E M E N T I N E.

Adieu, Madelon ! Mais souviens-toi de revenir ici demain à la même heure.

M A D E L O N.

Pourvu que ma mere ne m'envoie pas ailleurs, je me garderai bien d'y manquer.

Clémentine avoit goûté la douceur qu'on sent à faire le bien. Elle se promena quelque temps encore dans le jardin ; en pensant au plaisir qu'elle avoit donné à Madelon, à la reconnoissance que Madelon lui en avoit témoignée, et à la joie qu'auroit sa petite sœur de manger des confitures.

Que sera-ce donc, se disoit-elle, quand je lui donnerai des rubans et un collier ? Maman m'en a donné l'autre jour d'assez jolis ; mais la fantaisie m'en a déjà passée. Je chercherai dans mon armoire quelques chiffons pour la parer. Nous sommes de même taille ; mes robes lui iront à ravir. Oh ! qu'il me tarde de la voir bien ajustée !

Le lendemain Madelon se glissa encore dans le jardin. Clémentine lui donna des gâteaux qu'elle avoit achetés pour elle,

Madelon ne manqua pas d'y revenir tous les jours. Clémentine ne songeoit qu'à lui donner de nouvelles friandises. Lorsque ses épargnes n'y suffisoient pas, elle prioit sa maman de lui faire donner quelque chose de l'office, et sa mere y consentoit avec plaisir.

Il arriva cependant un jour que Clémentine reçut une réponse affligeante. Elle prioit sa mere de lui faire une petite avance sur ses pensions de la semaine, pour acheter des bas et des souliers à Madelon, afin qu'elle n'allât plus nuds pieds. Non, ma chere Clémentine ! lui répondit sa mere.

Et pourquoi donc ? maman.

Je te dirai à table ce qui me fait désirer que tu sois un peu moins prodigue envers ta favorite.

Clémentine fut surprise de ce refus. Elle n'avoit jamais tant soupiré que ce jour-là après l'heure du dîner. Enfin, on se mit à table.

Le repas étoit déjà fort avancé, sans que sa mere lui eût dit la moindre chose qui eût trait à Madelon. Enfin un plat de chevrettes qu'on servit, fournit à madame d'Alençay l'occasion d'entamer ainsi l'entretien :

Madame D' A L E N Ç A Y.

Ah ! voilà le mets favori de ma Clémentine : n'est-il pas vrai ? Je suis bien aise qu'on nous en ait servi aujourd'hui.

C L E M E N T I N E.

Oui, maman ! j'aime beaucoup les chevrettes ; et voici la saison où elles sont excellentes.

Mde. D' A L E N Ç A Y.

Je suis sûre que Madelon les trouveroit encore meilleures que toi.

C L E M E N T I N E.

Ah ! ma chere Madelon. Je crois qu'elle n'en a jamais vu. Si elle appercevoit seulement ces longues moustaches ; elle en auroit une peur, une peur ! je la vois d'ici s'enfuir à toutes jambes. Maman ! si vous vouliez me le permettre, je serois bien curieuse de voir la mine qu'elle feroit. Tenez : rien que deux pour elle, quand ce seroient les plus petites.

Mde. D' A L E N Ç A Y.

J'ai de la peine à t'accorder ce que tu me demandes.

C L E M E N T I N E.

Eh ! pourquoi donc ? maman, vous qui faites du bien à tant de monde ! Je vous ai aussi demandé ce matin un peu d'argent, pour acheter des bas et des souliers à Madelon ; et vous m'avez refusée. Il faut que Madelon vous ait fâchée. Est-ce qu'elle auroit fait quelque dégât dans le jardin ? Oh ! je me charge de la gronder.

Mde. D' A L E N Ç A Y.

Non, ma chere Clémentine ! Madelon ne m'a point fâchée. Mais yeux-tu, par

ta bienfaisance envers elle, faire son bonheur ou son malheur ?

C L E M E N T I N E .

Son bonheur : maman ! Dieu me garde de vouloir la rendre malheureuse.

Mde. D' A L E N Ç A Y .

Je voudrais aussi de tout mon cœur la voir plus fortunée, puisqu'elle a su mériter ton attachement. Mais est-il bien vrai, Clémentine, qu'elle mange son pain tout sec à déjeuner ?

C L E M E N T I N E .

C'est bien vrai, maman : je ne voudrais pas vous tromper.

Mde. D' A L E N Ç A Y .

Comment ! elle s'en est contentée jusqu'à présent ?

C L E M E N T I N E .

Mon Dieu ! oui. Et quand ce seroit de la franchipane, je ne la mangerois pas avec plus de plaisir qu'elle ne mange son pain bis.

Mde. D' A L E N Ç A Y .

Il me paroît qu'elle a bon appétit. Mais je ne puis me persuader qu'elle aille nuds pieds.

C L E M E N T I N E .

C'est toujours nuds pieds que je l'ai vue ;
Demandez au jardinier.

Mde. D'ALENÇAY.

Elle se les met donc tout en sang, lorsqu'elle marche sur le sable et sur les cailloux ?

CLEMENTINE.

Point du tout. Elle court dans le jardin comme une biche ; et elle dit en riant, que le bon Dieu lui a cousu une paire de semelles sous la plante des pieds.

Mde. D'ALENÇAY.

Je sais que tu n'es pas menteuse ; mais je t'avoue que j'ai bien de la peine à croire ce que tu me dis. Je voudrois bien voir les grimaces que feroit ma Clémentine en mangeant du pain bis, tout sec, sans beurre ni confitures.

CLEMENTINE.

Oh ! je sens qu'il me resteroit au gosier.

Mde. D'ALENÇAY.

Je ne serois pas moins curieuse de voir comment elle s'y prendroit pour aller nuds pieds.

CLEMENTINE.

Tenez, maman, ne vous fâchez pas : mais hier je voulus l'essayer. Etant seule dans le jardin, je tirai mes souliers et mes bas pour marcher pieds nuds. Je les sentois tout meurtris ; et cependant je continuai d'aller. Je rencontrai un tesson. Aye ! Cela me fit tant de mal, que je retournai tout doucement reprendre ma chaussure, et je me promis bien de ne plus marcher les

pieds nuds. Ma pauvre Madelon ! Elle est cependant ainsi tout l'été.

Mde. D'ALENÇAY.

Mais d'où vient donc que tu ne peux manger de pain sec, ni aller nuds pieds comme elle ?

CLEMENTINE.

C'est peut-être que je n'y suis pas accoutumée.

Mde. D'ALENÇAY.

Mais si elle s'accoutume, comme toi, à manger des friandises, et à être bien chaussée ; et qu'ensuite le pain sec lui répugne, et qu'elle ne puisse plus aller nuds pieds sans se blesser ; croirois-tu lui avoir rendu un grand service ?

CLEMENTINE.

Non, maman : mais je veux faire en sorte que, de toute sa vie, elle ne soit plus réduite à cet état.

Mde. D'ALENÇAY.

Voilà un sentiment très-généreux ! et tes épargnes te suffiront-elles pour cela ?

CLEMENTINE.

Oui bien, maman, si vous voulez y ajouter tant soit peu.

Mde. D'ALENÇAY.

Tu sais que mon cœur ne se refuse jamais à secourir un malheureux, lorsque l'occasion s'en présente. Mais Madelon est-elle seule enfant que tu connoisses dans le besoin ?

C L E M E N T I N E.

J'en connois bien d'autres encore. Il y en a deux sur-tout ici près dans le village, qui n'ont ni pere, ni mere.

Mde. D' A L E N Ç A Y.

Et qui sans doute auroient besoin de secours ?

C L E M E N T I N E.

Oh ! oui : maman.

Mde. D' A L E N Ç A Y.

Mais si tu donnes tout à Madelon, si tu la nourris de biscuits et de confitures, en laissant les autres mourir de faim ; y auroit-il bien de la justice et de l'humanité dans cet arrangement ?

C L E M E N T I N E.

De temps en temps je pourrai leur donner quelque chose ; mais j'aime Madelon par-dessus tout.

Mde. D' A L E N Ç A Y.

Si tu venois à mourir, et que Madelon se fût accoutumée à avoir tous ses aises....

C L E M E N T I N E.

Je suis bien sûre qu'elle pleurerait ma mort.

Mde. D' A L E N Ç A Y.

J'en suis persuadée. Mais la voilà qui retomberoit dans l'indigence ; et il faudroit peut-être qu'elle fît des choses honteuses, pour continuer de se bien nourrir et de se bien parer. Qui seroit alors coupable de sa perte ?

C L E M E N T I N E (*tristement.*)

Moi : maman ! Ainsi donc il faut que je ne lui donne plus rien ?

Mde. D'ALENÇAY.

Ce n'est pas ma pensée. Je crois cependant que tu ferois bien de lui donner plus rarement de bons morceaux, et de lui faire plutôt le cadeau d'un bon vêtement.

C L E M E N T I N E.

J'y avois pensé. Je lui donnerai, si vous voulez, quelque'une de mes robes.

Mde. D'ALENÇAY.

J'imagine que ton fourreau de satin rose lui siéroit à merveille, sur-tout sans chaus-sure.

C L E M E N T I N E.

Bon ! tout le monde la montreroit au doigt. Comment donc faire ?

Mde. D'ALENÇAY.

Si j'étois à ta place, j'économiserois pendant quelque temps sur mes plaisirs ; et lorsque j'aurois ramassé un peu d'argent, je l'emploierois à lui acheter ce qu'elle auroit de plus nécessaire. L'étoffe dont les enfants des pauvres s'habillent, n'est pas bien coûteuse.

Clémentine suivit le conseil de sa mere. Madelon vint la trouver plus rarement à l'heure de son déjeuner ; mais Clémentine lui faisoit d'autres cadeaux plus utiles. Tantôt elle lui donnoit un tablier, tantôt

un cotillon : elle payoit ses mois d'école chez le magister du village , pour qu'elle achevât de se perfectionner dans la lecture.

Madelon fut si touchée de tous ces bienfaits, qu'elle s'attacha de jour en jour plus tendrement à Clémentine. Elle venoit souvent la trouver, et lui disoit : Auriez-vous quelque commission à me donner ? Pourrois-je faire quelque ouvrage pour vous ? Et lorsque Clémentine lui donnoit l'occasion de lui rendre quelque léger service, il auroit fallu voir la joie avec laquelle Madelon s'empressoit de l'obliger.

Elle s'étoit rendue un jour à la porte du jardin de Clémentine, pour attendre qu'elle y descendît ; mais Clémentine n'y descendit point. Madelon y revint une seconde fois ; mais elle ne vit point Clémentine. Elle y retourna deux jours de suite : Clémentine ne paroissoit plus.

La pauvre Madelon étoit désolée de ne plus voir sa bienfaitrice.

Ah ! disoit-elle, est-ce qu'elle ne m'aime plus ? Je l'aurai peut-être fâchée sans le vouloir. Au moins, si je savois en quoi, je lui en demanderois pardon. Je ne pourrois pas vivre sans l'aimer.

La femme-de-chambre de madame d'Alençay sortit en ce moment. Madelon l'arrêta. Où est donc Mamselle Clémentine ? lui demanda-t-elle.

Mademoiselle Clémentine ? répondit la femme-de-chambre : elle n'a peut-être pas

long-temps à vivre. Je la crois à toute extrémité. Elle a la petite-vérole.

O Dieu ! s'écria Madelon : je ne veux pas qu'elle meure.

Elle court aussi-tôt vers l'escalier, monte à la chambre de madame d'Alençay : Madame : lui dit-elle : par pitié, dites-moi : où est Mamselle Clémentine ? je veux la voir. Madame d'Alençay voulut retenir Madelon : mais elle avoit apperçu, par la porte entre ouverte, le lit de Clémentine ; et elle étoit déjà à son côté.

Clémentine étoit dans les agitations d'une fièvre violente. Elle étoit seule, et bien triste ; car toutes ses petites amies l'avoient abandonnée.

Madelon saisit sa main en pleurant, la serra dans les siennes, la baisa ; et lui dit : Ah ! bon Dieu ! comme vous voilà ! Ne mourez point, je vous en prie : que deviendrois-je si je vous perdois ? Je resterai le jour et la nuit auprès de vous, je vous veillerai, je vous servirai ; me le permettez-vous ? Clémentine lui serra la main, et lui fit comprendre qu'elle lui feroit plaisir de demeurer auprès d'elle.

Voilà donc Madelon devenue, par le consentement de madame d'Alençay, la garde de Clémentine. Elle s'acquittoit à merveille de son emploi. On lui avoit dressé une couchette à côté du lit de la petite malade ; elle étoit sans cesse auprès d'elle. A la moindre plainte que laissoit échapper Clémentine, Madelon se levoit pour lui

demander ce qu'elle avoit. Elle lui présentoit elle-même les remèdes prescrits par les médecins. Tantôt elle alloit cueillir du jonc, pour faire, sous ses yeux, de petits paniers et de fort jolies corbeilles; tantôt elle bouleversoit toute la bibliothèque de madame d'Alençay, pour lui trouver quelques estampes dans ses livres. Elle cherchoit dans son imagination tout ce qui étoit capable d'amuser Clémentine, et la distraire de ses souffrances. Clémentine eut les yeux fermés de boutons pendant près de huit jours. Ce temps lui paroissoit bien long : mais Madelon lui faisoit des histoires de tout le village; et comme elle avoit bien su profiter de ses leçons, elle lui lisoit tout ce qui pouvoit la réjouir. Elle lui adressoit aussi de temps en temps des consolations touchantes. Un peu de patience, lui disoit-elle; le bon Dieu aura pitié de vous, comme vous avez eu pitié de moi. Elle pleuroit à ces mots : puis séchant aussitôt ses larmes : Voulez-vous pour vous réjouir, que je vous chante une jolie chanson ? Clémentine n'avoit qu'à faire signe et Madelon lui chantoit toutes les chansons qu'elle avoit apprises des petits bergers d'alentour. Le temps se passoit de la sorte, sans que Clémentine éprouvât trop d'ennui.

Enfin, sa santé se rétablit peu à peu; ses yeux se r'ouvrirent, son accablement se dissipa, ses boutons sécherent, et l'appétit lui revint.

Elle avoit le visage encore tout couvert de rougeurs. Madelon sembloit ne la regarder qu'avec plus de plaisir, en songeant au danger qu'elle avoit couru de la perdre. Clémentine, de son côté, s'attendrissoit aussi en la regardant.

Comment pourrai-je, lui disoit-elle, te payer, selon mon cœur, de tout ce que tu as fait pour moi ? Elle demandoit à sa maman de quelle maniere elle pourroit récompenser sa tendre et fidelle gardienne. Madame d'Alençay, qui ne se possédoit pas de joie de voir sa chere enfant rendue à la vie après une maladie si dangereuse, lui répondit : laisse-moi faire, je me charge de nous acquitter l'une et l'autre envers elle.

Elle fit faire secrètement, pour Madelon, un habillement complet. Clémentine se chargea de le lui essayer le premier jour où il lui seroit permis de descendre dans le jardin. Ce fut un jour de fête dans toute la maison. Madame d'Alençay et tous ses gens étoient éniivrés d'alégresse du rétablissement de Clémentine. Clémentine étoit transportée du plaisir de pouvoir récompenser Madelon : et Madelon ne se possédoit pas de joie, de revoir Clémentine dans les lieux où avoit commencé leur connoissance ; et encore de se trouver toute habillée de neuf, de la tête aux pieds.



JACQUOT.

MONSIEUR DE CURSOL revenoit un jour à cheval d'une promenade dans ses terres. Comme il passoit le long des murs du cimetiere d'un petit village, il entendit des gémissements qui partoient de son enceinte. Ce digne gentilhomme avoit un cœur trop compatissant, pour hésiter de voler au secours du malheureux qu'il entendoit ainsi gémir. Il mit pied à terre, donna son cheval à garder au domestique qui le suivoit, et franchit d'un saut les marches du cimetiere. Il s'éleva sur le bout de ses pieds, tourna ses yeux de toutes parts; enfin il aperçut à l'extrémité, dans un coin, une fosse recouverte de terre encore toute fraîche. Sur cette fosse étoit étendu un enfant d'environ cinq ans, qui pleuroit. M. de Coursol s'approcha de lui, d'un air d'amitié, et lui dit :

Que fais-tu là ? mon petit ami !

L' E N F A N T.

J'appelle ma mere. Hier on l'a couchée ici, et elle ne se leve pas.

M. D E C U R S O L.

C'est apparemment qu'elle est morte ; mon pauvre enfant !

L' E N F A N T.

Oui, on dit qu'elle est morte : mais je ne peux pas le croire. Elle se portoit si bien l'autre jour, quand elle me laissa chez notre voisine Suzon ! Elle me dit qu'elle alloit revenir ; et elle ne revint pas. Mon pere s'en est allé, mon petit frere aussi ; et les autres enfants du village ne veulent plus de moi.

M. D E C U R S O L.

Ils ne veulent plus de toi ! Et pourquoi donc ?

L' E N F A N T.

Je n'en sais rien : mais lorsque je veux aller avec eux, ils me chassent et me laissent tout seul. Ils disent aussi de vilaines choses sur mon pere et sur ma mere : c'est ce qui me fait le plus de peine. O ma mere ! leve-toi, leve-toi !

Les larmes rouloient dans les yeux de M. de Cursol.

Tu dis que ton pere s'en est allé, et ton frere aussi : Où sont-ils donc ?

L' E N F A N T.

Je ne sais pas où est mon pere ; et mon petit frere est parti hier pour un autre vil-

sage. Il vint un monsieur, tout noir comme notre curé, qui l'emmena avec lui.

M. D E C U R S O L.

Et où demeures-tu à présent ?

L' E N F A N T.

Chez la voisine Suzon. J'y serai jusqu'à ce que ma mere revienne, comme elle me l'a promis. Je l'aime bien mon autre mere Suzon ; mais (*en montrant la fosse*) j'aime encore plus ma mere qui est là. Ma mere, ma mere ! pourquoi es-tu si long-temps couchée ? Quand est-ce que tu te releveras ?

M. D E C U R S O L.

Mon pauvre enfant, tu as beau l'appeler, tu ne la réveilleras jamais.

L' E N F A N T.

Et bien ! je veux coucher ici, et dormir auprès d'elle. Ah ! je l'ai vue, lorsqu'on l'a portée dans un grand coffre. Comme elle étoit pâle ! comme elle étoit froide ! Je veux coucher ici, et dormir auprès d'elle.

M. de Cursol ne put retenir plus long-temps ses larmes. Il se pencha vers l'enfant ; le prit dans ses bras, l'embrassa avec tendresse, et lui dit :

Comment t'appelles-tu ? mon cher ami !

L' E N F A N T.

On m'appelle Jacquot quand je suis bien sage ; et Jacques, quand je suis méchant,

M. de Cursol sourit au milieu de ses larmes.

Veux-tu me conduire chez Suzon ?

J A C Q U O T.

Oh ! oui : mon beau Monsieur !

Jacquot se mit à courir devant M. de Cursol aussi vite que ses petits pieds pouvoient le lui permettre, et le conduisit à la porte de Suzon.

Suzon n'eut pas une médiocre surprise, lorsqu'elle vit notre gentilhomme entrer dans sa chaumière ; et le petit Jacquot, qui, la montrant du doigt, et courant cacher sa tête entre ses genoux, dit : La voilà ! c'est mon autre mere. Elle ne savoit que penser d'une visite si extraordinaire. M. de Cursol ne la laissa pas long-temps dans son incertitude. Il lui peignit la situation dans laquelle il avoit trouvé le petit garçon, lui exprima la pitié qu'il lui avoit inspirée, et la pria de vouloir bien l'instruire de tout ce qui regardoit les parents de Jacquot.

Suzon lui présenta un siege auprès d'elle, et commença ainsi son récit :

Le pere de cet enfant est un cordonnier qui demeure dans la maison voisine. C'est un homme honnête, sobre, laborieux, tout jeune encore, et fort bien bâti. Sa femme étoit d'une jolie figure, mais d'une mauvaise santé ; du reste, très-diligente et très-économe. Ils étoient mariés depuis sept ans, vivoient fort bien ensemble ; et ils auroient fait le couple le plus heureux, s'ils

avoient été un peu mieux dans leurs affaires. Julien ne possédoit que son métier ; et Magdelaine, qui étoit orpheline, n'avoit apporté à son mari qu'un peu d'argent, qu'elle avoit gagné au service du bon Curé d'une paroisse à trois lieues d'ici. Ce peu d'argent fut employé à acheter un lit, quelques ustensiles de ménage, et une petite provision de cuir pout travailler. Malgré leur pauvreté, ils trouverent le moyen de se soutenir pendant les premières années de leur mariage, à force de travail et d'économie. Mais il étoit venu des enfants : c'est-là ce qui commença à les déranger. Encore auroient-ils pu se tirer de peine en redoublant de courage, s'il ne leur étoit arrivé des malheurs : la pauvre Magdelaine qui avoit travaillé, tous les jours de l'été, dans les champs, pour apporter le soir quelque argent à son mari, tomba malade de fatigue ; et sa maladie dura toute l'automne et tout l'hiver. Les remèdes étoient fort coûteux : d'un autre côté, l'ouvrage n'alloit pas si bien ; parce que les pratiques de Julien le quittoient peu à peu, craignant d'être mal servies dans une maison où il y avoit une femme malade. Enfin Magdelaine se rétablit, mais non les affaires de son mari. Il fallut emprunter pour payer l'apothicaire et le médecin. Le travail de Julien n'alloit plus du tout ; il avoit perdu toutes ses pratiques : et Magdelaine ne trouvoit pas de journées à gagner ; parce que ses forces s'étoient affoiblies, et que personne ne

vouloit l'employer. De plus, le loyer de leur maison, et la rente de l'argent qu'ils avoient emprunté, les écrasoient. Il leur fallut plus d'une fois endurer la faim; et ils se trouvoient bienheureux lorsqu'ils avoient un morceau de pain à donner à leurs enfants.

A ces mots, le petit Jacquot se retira dans un coin, et se mit à soupirer.

Il arriva encore que l'homme impitoyable à qui appartenoit leur maison, voyant qu'ils n'avoient pas été en état de payer les deux quartiers de l'hyver, menaça Julien de le faire arrêter. Ils le prièrent instamment de prendre patience jusqu'à la moisson, parce qu'alors ils pourroient gagner des journées à travailler dans les champs; mais ni leurs supplications, ni leurs larmes ne purent l'attendrir, quoiqu'il soit le plus riche de tout le village. Ce fut avec bien de la peine qu'il leur accorda encore un mois de délai; mais il jura que si au bout de ce temps il n'étoit payé en entier, il feroit vendre leurs meubles, et mettre Julien en prison. On ne vit plus alors chez ses pauvres gens qu'une tristesse et une souffrance capables d'attendrir un rocher. Vous pouvez croire, Monsieur, que mon cœur s'est resserré bien souvent d'entendre ses bons voisins se lamenter, et de ne pouvoir les secourir. J'allai moi-même une fois chez leur créancier, et je le priai d'avoir compassion de leur misere. Je lui dis que j'engagerois, s'il le falloit, ma chaumiere, qui étoit tout ce que je possédois. Mais cela ne servit de rien. Tu es une

misérable aussi-bien qu'eux, me répondit-il : voilà ce que c'est que de loger de la canaille comme vous autres. Ah ! Monsieur ! [*ici des larmes coulerent sur les joues de Suzon*] j'endurai patiemment ce reproche, pour ne pas le fâcher encore davantage ; mais, que je souffrois de n'être qu'une pauvre veuve, et de ne pouvoir en rien soulager ces braves gens ! Combien les riches pourroient faire de bien, s'ils en avoient la volonté comme les pauvres ! Mais, pour revenir à nos malheureux voisins, je conseillai à Magdelaine d'aller se jeter aux pieds du Curé chez qui elle avoit servi quelques années en digne et honnête fille, et de le prier de lui avancer quelque argent. Elle me répondit qu'elle en parleroit à son mari ; mais quelle auroit bien de la peine à faire ce que je lui disois, parce que le Curé pourroit croire qu'ils étoient tombés dans la misère par une mauvaise conduite. Il y a trois jours qu'elle m'amena, comme elle avoit coutume de le faire, ses deux enfants, et me pria de les garder jusqu'au soir. Elle vouloit aller dans le village voisin, et voir si elle ne pourroit pas trouver, chez le tisserand, du chanvre à filer pour payer leur dette. Elle n'avoit jamais pu prendre sur elle-même de se présenter chez le Curé, son ancien maître ; mais son mari devoit y aller à sa place, et il s'étoit mis en route ce même jour. Je me chargeai avec plaisir des enfants que j'aimois beaucoup, les ayant vu naître. Magdelaine, en partant, les serra contre son cœur, et

les embrassa , comme si elle les voyoit pour la dernière fois. Je crois la voir encore ! Elle avoit les yeux tout pleins de larmes ; et elle dit à l'aîné : ne pleure pas , Jacquot , je vais être bientôt de retour , et je viendrai te chercher. Elle me tendit la main , me remercia de ce que je voulois bien garder ses enfans ; les embrassa encore , et sortit.

Au bout de quelque temps , j'entendis un bruit sourd dans sa maison ; mais , comme je la croyois partie , je pensai que c'étoit un fagot , mal appuyé contre la muraille , qui avoit roulé à terre ; et je ne m'en inquiétai pas. Cependant le soir vint , puis la nuit ; et je ne voyois point reparoître ma voisine. Je voulus aller voir chez elle si elle n'y étoit pas entrée pour poser sa filasse , avant de venir reprendre ses enfans. Je trouvai la porte ouverte , et j'entrai. O mon Dieu ! comme je fus frappée en voyant Magdelaine étendue roide morte au pied d'une échelle ! Je demeurai moi-même immobile et froide comme une pierre. Je ne savois ce que je devois faire. Enfin , après avoir cherché inutilement à la soulever ; je courus chez le chirurgien , qui vint , lui tâta le pouls en ochant la tête , et envoya tout de suite chercher le bailli. Les gens de justice et le chirurgien examinèrent comment elle pouvoit s'être tuée : et on trouva qu'elle devoit être morte sur le coup ; ou , que n'ayant pu appeller pour avoir du secours , elle étoit expirée dans son évanouissement.

Je comprends bien comment cela aura pu arriver. Elle étoit rentrée chez elle pour aller prendre dans son grenier le sac dans lequel elle devoit rapporter la filasse ; et comme elle avoit encore les yeux troublés de larmes , elle n'avoit pas bien vu à poser son pied en descendant sur le plus haut bâton de l'échelle , et elle étoit tombée la tête la première sur le carreau. Son sac , qui étoit à côté d'elle , le disoit assez. Cependant il vint d'autres idées au bailli. Il ordonna qu'on enterrât le cadavre le lendemain au matin , avant le jour , et sans cérémonie , à l'extrémité du cimetiére ; et il dit qu'il alloit faire des informations , pour savoir ce que Julien étoit devenu. Je lui offris de garder les deux enfants chez moi ; car , bien que j'aie beaucoup de peine à vivre moi-même , je me disois : Le bon Dieu sait que je suis une pauvre veuve ; et s'il met ces enfants à ma charge , il saura bien m'aider à les nourrir. Le petit frere de celui-ci n'y a pas resté long-temps. Hier même , quelques heures après que Magdelaine eût été enterrée , le bon curé , chez qui elle avoit servi , vint par hasard pour la voir. Il frappa quelque temps à sa porte : et comme personne n'ouvroit , il vint à ma fenêtre ; et me demanda où étoit Julien le cordonnier , qui demuroit dans la maison d'à-côté. Je lui répondis que s'il vouloit se donner la peine d'entrer un moment j'aurois bien des choses à lui dire. Il entra , et

s'assit, tenez, là où vous êtes. Je lui racontai tout ce qui étoit arrivé. Il versa un torrent de larmes. Je lui dis ensuite que Julien avoit eu la pensée d'avoir recours à lui dans l'embarras où il se trouvoit. Il parut surpris, et il m'assura qu'il n'avoit absolument pas vu Julien. Les deux enfants vinrent à lui : il les caressa beaucoup ; et Jacquot lui demanda s'il ne pourroit pas réveiller sa mere, qui dormoit depuis si long-temps. Les larmes revinrent aux yeux du bon curé, en entendant ainsi parler cet enfant ; et il me dit : Bonne femme ! j'enverrai chercher demain ces deux petits garçons, et je les garderai avec moi. Si leur pere revient, et qu'il soit en état de les élever, je les lui rendrai lorsqu'il me les demandera. En attendant, j'aurai soin de leur éducation. Cela ne me fit pas trop de plaisir. J'aime ces petits innocents comme une mere, et il m'en auroit coûté de me les voir ôter si vite. Monsieur le curé ! lui répondis-je : je ne saurois consentir à me séparer de ces enfants : je suis accoutumée à eux, et ils sont accoutumés à moi. — Eh bien, ma bonne femme, il faut que vous m'en donniez un ; et moi, je vous laisserai l'autre, puisqu'il doit se trouver si bien auprès de vous ; je vous enverrai de temps en temps quelque chose pour son entretien. Je ne pouvois refuser cela au bon curé. Il demanda à Jacquot, s'il ne seroit pas bien aise d'aller avec lui. Là où est ma mere, répondit Jacquot ; oh ! oui, de bon cœur. — Non,

mon petit ami ! ce n'est pas là : C'est dans ma jolie maison , dans mon joli jardin. — Non , non : laissez-moi ici avec Suzon : j'irai tous les jours voir ma mere ; j'aime mieux aller là que dans votre joli jardin. Le bon curé ne voulut pas tourmenter davantage l'enfant qui étoit allé se cacher derriere les rideaux de mon lit. Il me dit qu'il alloit faire emporter , par son valet , le plus jeune , qui m'auroit donné plus d'embarras que l'aîné ; et il me laissa quelque argent pour celui-ci. Voilà , Monsieur , tout ce que j'ai à vous apprendre des parents de Jacquot. Ce qui redouble aujourd'hui ma peine , c'est que Julien ne revient point ; et que les gens de justice font courir le bruit qu'il est allé se jeter dans une troupe de contrebandiers , et que sa femme s'est tuée de chagrin. Ces mensonges ont tellement couru tout le village , qu'il n'y a pas jusqu'aux enfants qui ne les aient dans la bouche , et lorsque mon Jacquot veut aller avec eux , il le chassent , et veulent le battre. Le pauvre enfant se désole , et il ne sort plus que pour aller sur la fosse de sa mere .

M. de Cursol avoit écouté en silence , mais non sans un profond attendrissement , le récit de Suzon. Jacquot étoit revenu auprès d'elle. Il la regardoit avec amitié , et l'appelloit de temps en temps sa mere. Enfin M. de Cursol dit à Suzon : Digne femme , vous vous êtes conduite bien généreusement envers cette malheureuse famille ; Dieu n'oubliera pas de vous en récompenser.

S U Z O N.

Je n'ai fait que ce que je devois. Nous ne sommes ici-bas que pour nous aider et nous secourir. Je pensois toujours que je ne pouvois rien faire de plus agréable aux regards de Dieu, pour tous les biens que j'en ai reçus, que de soulager de tout mon pouvoir mes pauvres voisins. Ah! si j'avois pu en faire davantage! Mais je ne possède rien au monde que ma cabane, un petit jardin où je cueille mes herbes, et ce que je puis gagner par le travail de mes mains. Cependant, depuis huit ans que je suis veuve, Dieu m'a toujours soutenue honnêtement, et j'espère qu'il me soutiendra de même le reste de mes jours.

M. D E C U R S O L.

Mais si vous gardez cet enfant avec vous, la dépense de sa nourriture pourra vous gêner beaucoup, jusqu'à ce qu'il soit en état de gagner sa vie.

S U Z O N.

Je ferai en sorte qu'il y en ait toujours assez pour lui. Nous partagerons jusqu'à mon dernier morceau de pain.

M. D E C U R S O L.

Et où prendrez-vous de quoi lui fournir des vêtements?

S U Z O N.

J'en laisse le soin à celui qui revêt les prairies de gazon; et les arbres de feuillage. Il m'a donné des doigts pour coudre et

pour filer, je les ferai servir à habiller notre petit orphelin. Quand on sait prier et travailler, on ne manque jamais.

M. DE CURSOL.

Vous êtes donc bien décidée à garder Jacquot avec vous ?

SUZON.

Toujours : Monsieur ! Je ne saurois vivre avec la pensée de renvoyer ce petit orphelin, ou de le renfermer dans une maison de charité.

M. DE CURSOL.

Vous êtes apparemment alliée à sa famille.

SUZON.

Nous ne sommes alliés que par le voisinage et par la religion.

M. DE CURSOL.

Et moi, je vous suis allié à l'un et à l'autre par la religion et par l'humanité. Ainsi je ne souffrirai point que vous ayez seule tout l'honneur de faire du bien à cet orphelin, quand Dieu m'en a fourni plus de moyens qu'à vous. Confiez à mes soins l'éducation de Jacquot ; et puisque vous êtes si bien accoutumés l'un à l'autre, et que vous méritez vous-même, par votre bienfaisance, tout ce que son attachement pour sa mere a su m'inspirer en sa faveur, je vous prendrai tous les deux dans mon château, et j'aurai soin de votre sort. Vendez votre jardin et votre chaumière, et venez

auprès de moi. Vous y serez nourrie et logée pendant votre vie entière.

SUZON (*le regardant avec des yeux attendris.*)

Ne soyez point fâché contre moi, Monsieur ! Que Dieu vous récompense de toutes vos bontés ! mais je ne puis accepter vos offres.

M. DE CURSOL.

Et pourquoi donc ?

SUZON.

D'abord, c'est que je suis attachée au lieu où je suis née, et où j'ai vécu si long-temps : et puis il me seroit impossible de me faire au tracas d'une grande maison, et à la vue de tous les gens qui la remplissent. Je ne suis pas accoutumée au repos, ni à une nourriture délicate ; je tomberois malade si je n'avois rien à faire, ou si je mangeois de meilleures choses que de coutume. Laissez-moi donc dans ma chaumière avec mon petit Jacquot. Il ne lui en coûtera pas d'avoir une vie un peu dure. Cependant si vous voulez lui envoyer de temps en temps quelques secours pour payer ses mois d'école, et pour acheter les outils du métier qu'il prendra, le bon Dieu ne manquera pas de vous en payer au centuple ; au moins, Jacquot et moi nous l'en priérons tous les jours. Je n'ai point d'enfant : Jacquot sera le mien, et le peu que j'ai, lui appartiendra, lorsqu'il plaira au Seigneur de m'appeler à lui.

M. DE CURSOL.

A la bonne heure. Je ne voudrois pas que mes bienfaits pussent vous chagriner. Je vous laisserai Jacquot, puisque vous êtes si bien ensemble. Parlez-lui souvent de moi, pour lui dire que j'ai pris la place de son pere ; pendant que vous prendrez aussi, de votre côté, les soins et le nom de la mere qui lui cause tant de regrets. Je vous enverrai chaque mois tout ce qui sera nécessaire pour votre entretien : je viendrai souvent vous voir ; et ma visite sera pour vous autant que pour lui.

Suzon leva les yeux vers le ciel, et attachas ses levres sur le pan de l'habit de M. de Cursol ; puis elle dit à l'enfant : viens, Jacquot, baise la main de ce Monsieur ; il veut être ton pere.

Jacquot baisa la main de M. de Cursol ; mais il dit à Suzon : comment peut-il être mon pere ? il n'a pas de tablier devant lui.

M. de Cursol sourit de la question naïve de Jacquot ; et jetant sa bourse sur la table, adieu, brave Suzon, dit-il, adieu, mon petit ami ! vous ne tarderez pas à me revoir. Il alla reprendre son cheval, et prit sa route vers la paroisse du curé qui avoit emmené le plus jeune orphelin.

Il trouva le curé occupé à lire une lettre, sur laquelle il laissoit tomber quelques larmes. Après les premières civilités, M. de Cursol exposa au digne pasteur le sujet de sa visite, et lui demanda s'il savoit ce

qu'étoit devenu le pere des deux petits malheureux.

Monsieur ! lui dit le curé : il n'y a pas un quart-d'heure que j'ai reçu de lui cette lettre, écrite à sa femme. Il me l'a adressée avec ce paquet d'argent, pour lui remettre l'un et l'autre, et la consoler de son absence. Sa femme étant morte, j'ai ouvert la lettre : la voici : ayez la bonté de la lire. M. de Cursol prit la lettre avec empressement, et lut ce qui suit :

M A C H E R E F E M M E ,

« Je ne puis penser, sans chagrin, que tu aies été dans la peine à cause de mon absence : mais laisse-moi te conter ce qui m'est arrivé. Comme j'étois en chemin pour me rendre chez M. le curé, voici ce qui me vint dans la pensée ; que me servira d'aller faire ainsi le mendiant ? Je ne ferai que sortir d'une dette pour entrer dans une autre, et il ne me restera que l'inquiétude de savoir comment la payer. Moi, qui suis encore jeune, et qui peut travailler, aller demander tant d'argent ! j'aurai l'air d'un débauché ou d'un paresseux. M. le curé a fait notre mariage, il nous aime comme ses enfants ; mais s'il alloit me refuser par mépris ; ou qu'il fût hors d'état de nous secourir ! Et puis, quand il m'avanceroit la somme pour un an, serai-je bien sûr de pouvoir la lui rendre ? Et si je ne la lui rends pas, ne serai-je pas alors comme un

voleur ? Je l'aurai trompé. Voilà ce que je me disois , ma chere Magdelaine ! et je pensois ensuite comment je pourrois nous tirer de peine , toi et moi , d'une maniere plus honnête. Je ne savois quel parti prendre. Je pouissois bien des soupirs envers Dieu. Enfin , il me vint tout-à-coup dans l'esprit : tu es encore jeune , tu es grand et robuste , quel mal y auroit-il de te faire soldat pour quelques années ? Tu sais lire , écrire et compter joliment ! tu peux encore faire la fortune de ta femme et de tes enfans ; tu peux au moins te débarrasser de tes dettes. Pense que si tu es rangé , et que tu amasses quelque chose , tu pourras l'envoyer à Magdelaine. J'étois depuis une demi-heure dans ces pensées , lorsque je vis de loin venir derriere moi deux soldats. Ils m'eurent bientôt joint. Ils me demanderent d'où je venois , où j'allois , et si je ne serois pas bien aise de servir le roi ? Je fis d'abord comme si je n'avois pas eu de goût pour le métier. Ils me tourmenterent encore , et me promirent un bon engagement de cinquante écus. Je leur dis qu'à ce prix je pourrois bien m'enrôler pour six ans. Tope , me dirent-ils. Allons , viens avec nous l'affaire sera bientôt baclée. Ils m'amenerent devant un officier. Il me fit toiser : et me demanda si je savois lire , écrire et compter ; et quand je lui eus répondu qu'oui , il me fit aussi-tôt délivrer mon argent : et de cette façon , ma chere Magdelaine , me voilà soldat pour sortir.

d'embarras. Je t'envoie les cinquante écus. Je n'en ai rien voulu garder. Paie tout de suite les trente écus que je dois, et six francs d'intérêt. Avec le reste, tiens ton ménage du mieux que tu pourras. Nourris-toi bien pour faire revenir tes forces. Habille nos enfants, et envoie-les bientôt à l'école. Je sais que tu es adroite et diligente; mais avec tout cela, tu ne saurois aller bien loin. Patience! j'aurai une paie de cinq sous par jour. Je vais voir si je ne pourrai pas épargner sur chaque journée un ou deux sous pour te les envoyer au bout du mois. Je demanderai dans quelque temps un congé pour t'aller voir. Ma chère Magdelaine, ne t'afflige pas. Confie-toi en Dieu: six ans sont bientôt passés. Je reviendrai alors à toi, et nous pourrons recommencer à tenir ensemble notre ménage. Mon officier m'a promis d'écrire au bailli pour me faire conserver mon droit de communauté. Eleve bien nos enfants; retiens-les à la maison, et fais leur aimer l'ouvrage. Prie tous les jours avec eux; et dis-leur bien des choses du bon Dieu, et d'être honnêtes gens. Tu es en état de les instruire comme il faut. Vis dans la crainte du Seigneur; prie-le pour moi, et je le prierai pour toi. Réponds-moi promptement; tu n'auras qu'à donner ta lettre au curé pour me la faire tenir. Embrasse pour moi nos deux enfants. Dis à Jacquot que, s'il est bien sage, je lui porterai quelque chose à mon retour. Dieu soit loué de toutes choses! Aime-moi tou-

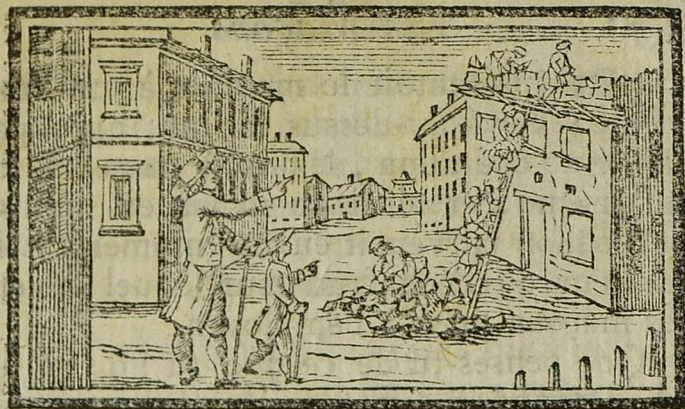
jours, et je resterai toujours ton fidele mari. »

JULIEN.

Les yeux de M. de Cursol s'étoient remplis de larmes pendant la lecture de cette lettre. Lorsqu'il l'eut achevée : voilà, s'écria-t-il, ce qu'on peut appeller un bon mari, un bon pere, et un honnête homme ! Monsieur le Curé ! on doit avoir bien du plaisir à faire le bonheur de si braves gens. Je vais acheter le congé de Julien ; je paierai ses dettes, et je lui donnerai de quoi reprendre honnêtement son état. Ces cinquante écus resteront pour les enfants. Ils ont coûté cher à leur pere ! ils seront partagés entre eux le jour qu'ils pourront s'établir. Gardez cet argent dans vos mains ; et leur en parlez quelquefois, comme du plus vif témoignage de la tendresse paternelle. Je vous en paierai les intérêts pour les réunir au capital. Je veux entrer pour quelque chose dans ce dépôt sacré.

Le digne Curé étoit trop oppressé pour être en état de répondre à M. de Cursol. Celui-ci entendit la force de son silence, lui serra la main, et partit. Tous ses projets en faveur de Julien ont été exécutés. Julien, rendu au repos, et jouissant d'une aisance qu'il n'a jamais goûtée, seroit le plus heureux des hommes, sans les regrets de la perte de Magdelaine. Il ne trouve de soulagement qu'à s'en entretenir sans cesse avec Suzon. Cette digne femme se regarde

comme sa sœur, et se croit la mère de ses enfants. Jacquot ne laisse jamais passer un seul jour sans aller sur la fosse de sa mère. Il a si bien profité des secours de M. de Cursol, que ce généreux gentilhomme a des vues pour lui former l'établissement le plus avantageux. Il a pris le même soin du plus jeune enfant de Julien; et il ne monte jamais à cheval, sans se rappeler cette touchante aventure. Lorsqu'il lui survient quelque peine, il va voir les personnes qu'il a rendues heureuses, et il s'en retourne toujours chez lui soulagé de son chagrin.



LES MAÇONS

SUR L'ÉCHELLE.

M. Durand se promenant un jour avec le petit Albert, son fils, dans une place publique, ils s'arrêtèrent devant une maison qu'on bâtissoit, et qui étoit déjà élevée jusqu'au second étage.

Albert remarqua plusieurs manœuvres placés, l'un au-dessus de l'autre, sur les bâtons d'une échelle, qui haussoient et baissoient successivement leurs bras. Ce spectacle piqua sa curiosité. Mon papa ! s'écria-t-il : quel jeu font ces hommes-là ? Approchons-nous un peu plus du pied de l'échelle.

Ils allèrent se placer dans un endroit où ils n'avoient aucun danger à craindre. Ils virent un homme qui alloit prendre un moëllon dans un grand tas, et le portoit à un autre homme placé sur le premier échelon. Celui-ci élevant ses bras au-dessus de

sa tête, présentoit le moëllon à un troisieme; élevé au-dessus de lui; qui, par la même opération, le faisoit passer à un quatrieme; et ainsi de mains en mains, le moëllon parvenoit en un moment à la hauteur de l'échafaud, sur lequel étoient les maçons prêts à l'employer.

Que penses-tu de ce que tu vois ? dit M. Durand à son fils. Pourquoi tant de personnes sont-elles employées à bâtir cette maison ? Ne seroit-il pas mieux qu'un seul homme y travaillât, et que les autres allasent faire chacun leur édifice ?

Vraiment oui : mon papa ! répondit Albert. Il y auroit alors bien plus de maisons qu'il n'y en a.

As-tu bien pensé, répondit M. Durand, à ce que tu me dis là ? mon fils ! Sais-tu combien d'arts et de métiers appartiennent à la construction d'une maison comme celle-ci ? Il faudroit donc qu'un homme seul, qui entreprendroit l'édifice, se formât dans toutes ses professions : en sorte qu'il passeroit sa vie entière à acquérir ses diverses connoissances, avant de pouvoir être en état de commencer un bâtiment.

Mais supposons qu'il pût s'instruire en peu de temps de tout ce qu'il doit savoir pour cela. Voyons-le, tout seul, et sans aucun secours, creuser d'abord la terre pour y jeter les fondements; aller ensuite chercher ses pierres, les tailler; gâcher le mortier, le plâtre et la chaux; et préparer tout ce qui doit entrer dans sa maçonnerie. Le

voilà qui , plein d'ardeur , dispose ses mesures , dresse ses échelles , établit ses échafauds ; mais dans combien de temps penses-tu que sa maison puisse être élevée jusqu'au toit ?

A L B E R T.

Ah ! mon papa ! je crains bien qu'il ne vienne jamais à bout de l'achever.

M. D U R A N D.

Tu as raison : mon fils ! Et il en est de cette maison , comme de tous les travaux de la société. Lorsqu'un homme veut se retirer à l'écart , et travailler pour lui seul ; lorsque , dans la crainte d'être obligé de prêter ses secours aux autres , il refuse d'en emprunter de leur part ; il ruine ses forces dans son entreprise , et se voit bientôt contraint de l'abandonner. Au lieu que si les hommes se prêtent mutuellement leur assistance , ils exécutent en peu de temps les choses les plus embarrassées et les plus pénibles , et pour lesquelles il auroit fallu le cours d'une vie entière à chacun d'eux en particulier.

Il en est aussi de même des plaisirs de la vie. Celui qui voudroit en jouir tout seul , n'auroit à se procurer qu'un bien petit nombre de jouissances. Mais que tous se réunissent pour contribuer au bonheur les uns des autres , chacun y trouve sa portion.

Tu dois un jour entrer dans la société , mon fils ! que l'exemple de ces ouvriers soit toujours présent à ta mémoire. Tu vois

combien ils s'abregent et se facilitent leurs travaux par les secours mutuels qu'il se donnent. Nous repasserons dans quelques jours , et nous verrons leur maison achevée. Cherche donc à aider les autres dans leurs entreprises , si tu veux qu'ils s'empres- sent , à leur tour , de travailler pour toi.

L'ÉPÉE,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. D'ORVAL.

AUGUSTE, *son fils.*

HENRIETTE, *sa fille.*

RENAUD, *l'aîné.*

RENAUD *le cadet,*

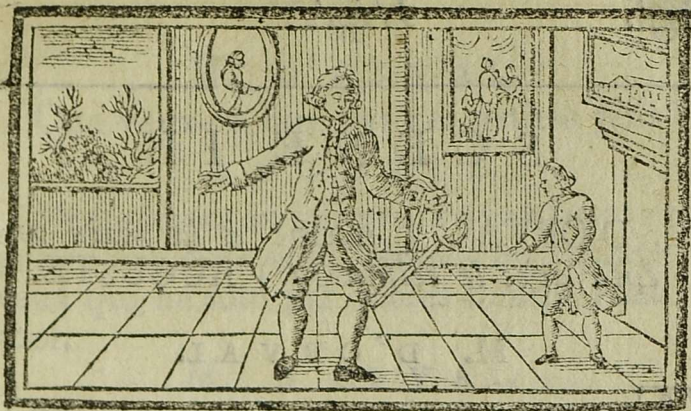
DUPRÉ *l'aîné.*

DUPRÉ *le cadet.*

CHAMPAGNE, *Domestique de M.
d'Orval.*

} *Amis
d'Auguste.*

*La scene est à Paris, dans l'appartement
d'Auguste.*



L'ÉPÉE,

DRAME EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE.

AH ! c'est aujourd'hui ma fête ! On a bien fait de m'en avertir ; je ne m'en serois jamais avisé. Bon. Cela me vaudra encore quelque chose de mon papa. Mais, quoi ! voyons ; que me donnera-t-il ? Champagne avoit quelque chose sous son habit, lorsqu'il s'est présenté chez mon papa. Il n'a pas voulu me laisser entrer avec lui. Ah ! s'il ne falloit pas avoir aujourd'hui l'air un peu plus composé, je lui aurois bien fait montrer de force ce qu'il portoit ! Mais chut, je vais le savoir. Voici mon papa.

S C E N E I I.

M. D'ORVAL (*tenant à la main une épée avec le ceinturon.*) AUGUSTE.

M. D'ORVAL.

TE voilà, Auguste ! j'ai déjà eu le plaisir de t'annoncer ta fête ; mais ce n'est pas assez, n'est-ce pas ?

AUGUSTE.

Oh ! mon papa.... Mais qu'avez-vous donc à la main ?

M. D'ORVAL.

Quelque chose qui ne te siéra pas trop bien, une épée, vois-tu ?

AUGUSTE.

Quoi ! c'est pour moi ? Oh ! donnez, mon cher papa ; je veux être à l'avenir si obéissant, si appliqué....

M. D'ORVAL.

Ah ! si je le croyois ! Mais sais-tu bien qu'une épée demande un homme ; qu'il ne faut plus être un enfant pour la porter ; qu'on doit se conduire avec réflexion et décence ; enfin, que ce n'est pas à l'épée de parer son homme, mais à l'homme de parer son épée ?

AUGUSTE.

Oh ! ce n'est pas l'embarras : je saurai bien parer la mienne ; et je n'aurai plus rien de commun avec ces petites gens....

M. D'ORVAL.

Que veux-tu dire par ces petites gens ?

AUGUSTE.

J'entends ceux qui ne sont pas faits pour porter une épée et un plumet au chapeau ; ceux qui ne sont pas nobles comme vous et moi.

M. D'ORVAL.

Pour moi, je ne connois de petites gens que ceux qui pensent mal, et ne se conduisent pas mieux, qui sont désobéissants envers leurs parents, grossiers et impolis envers les autres. Ainsi, je vois bien de petites gens parmi les nobles, et bien des nobles parmi ce que tu appelles les petites gens.

AUGUSTE.

Oui, c'est aussi ce que je pense.

M. D'ORVAL.

Que parlois-tu donc tout-à-l'heure d'épée et de plumet au chapeau ? Crois-tu que les vraies prérogatives de la noblesse consistent dans ces miseres-là ? Elles servent à distinguer les états, parce qu'il faut bien que les états soient distingués dans le monde. Mais l'état le plus élevé n'en avilit que davantage l'homme indigne de l'occuper.

AUGUSTE.

Je le crois mon papa. Mais ce n'est point m'avilir, que d'avoir une épée, et de la porter.

M. D'ORVAL.

Non. Je veux dire que tu ne te rendras digne de cette distinction, que par ta bonne

conduite. Voici ton épée ; mais souviens-toi.....

AUGUSTE.

Oui, mon papa ; vous verrez.

(Il veut mettre l'épée à son côté, et ne peut en venir à bout. M. d'Orval l'aide à la ceindre)

M. D'ORVAL.

Comment donc ? Elle ne te va pas si mal.

AUGUSTE.

N'est-ce pas ? Oh ! j'en étois bien sûr.

M. D'ORVAL.

A merveille. Mais n'oublie pas sur-tout ce que je t'ai dit. Adieu.

(Il fait quelques pas pour sortir, et revient.)

A propos je viens d'envoyer chercher ta petite société, pour passer ce jour de fête avec toi. Songe à te comporter comme il convient.

AUGUSTE.

Oui, mon papa.

SCENE III.

AUGUSTE.

(Il se promene avec un air de gravité sur la scene, et de temps en temps regarde derriere lui si son épée le suit.)

BON ! me voici enfin un parfait chevalier. Qu'il me vienne maintenant de ces petits bourgeois ! Plus de familiarité, dès

qu'ils n'ont pas d'épée ; et s'ils le prennent mal , allons , flamberge au vent ! Mais ; aïte-là. Voyons d'abord si elle a une bonne lame. (*Il tire son épée et prend un air furibond.*) Je crois que tu te moques de moi : mon petit bourgeois ! Une , deux ! Ah ! tu veux te défendre ! A mort , canaille !

S C E N E I V.

HENRIETTE , AUGUSTE.

(*Henriette , qui a entendu les derniers mots , pousse un cri.*)

H E N R I E T T E.

EH bien ! Auguste , es-tu fou ?

A U G U S T E.

C'est toi , ma sœur !

H E N R I E T T E.

Oui , comme tu vois. Mais que fais-tu de cet outil-là ? (*en montrant son épée.*)

A U G U S T E.

Ce que j'en fais ? Ce qu'un gentilhomme doit en faire.

H E N R I E T T E.

Et quel est celui que tu veux renvoyer de ce monde ?

A U G U S T E.

Le premier qui s'avisera de croiser mon chemin

H E N R I E T T E.

Voilà bien des vies en danger. Et si c'étoit moi, par hasard ?

A U G U S T E.

Si c'étoit toi?.... Je ne te le conseille point. Tu vois que j'ai maintenant une épée. C'est mon papa qui m'en a fait présent.

H E N R I E T T E.

Apparemment pour aller tuer les gens à tort et à travers ?

A U G U S T E.

Est-ce que je ne suis pas chevalier. Si l'on ne me rend pas tous les respects qui me sont dûs, *pan*, un soufflet ! et si le petit bourgeois veut faire le méchant, l'épée à la main !

(*Il veut la tirer du fourreau.*)

H E N R I E T T E.

Oh ! laisse-la en repos, mon frere. De peur de m'exposer à te manquer involontairement, je voudrais savoir en quoi consiste le respect que tu demandes.

A U G U S T E.

Tu le sauras bientôt. Mon pere vient d'envoyer chercher ma petite société. Que ces polissons ne se conduisent pas respectueusement, et tu verras comme je me comporterai.

H E N R I E T T E.

Fort bien ; mais je te demande ce qu'il faut faire pour se conduire respectueusement envers toi.

AUGUSTE.

D'abord, je veux qu'on me fasse de profonds, profonds saluts.

HENRIETTE (*lui faisant, d'un air moqueur, une profonde révérence.*)

Votre servante très-humble, Monseigneur mon frere. Est-ce bien comme cela?

AUGUSTE.

Point de moquerie, s'il te plaît, Henriette ! autrement....

HENRIETTE.

Mais c'est très-sérieux, je t'assure : il faut bien savoir remplir ses devoirs envers les personnes respectables. Il ne sera pas mal d'en instruire tes petits amis.

AUGUSTE.

Oh ! je veux bien me moquer de ces petits drôles ; tirailler l'un, pincer l'autre, les houspiller de toutes les manières.

HENRIETTE.

C'est encore là apparemment un des devoirs de ta Chevalerie ? Mais si ces drôles ne trouvent pas le jeu plaisant, et qu'ils donnent sur les oreilles à monsieur le Chevalier ?

AUGUSTE.

Bon ! c'est de vil sang bourgeois. Cela n'a ni cœur, ni épée.

HENRIETTE.

Vraiment notre papa ne pouvoit te faire un cadeau plus utile. Il a bien vu quel digne Chevalier étoit caché dans son fils, et qu'il

ne falloit qu'une épée pour le faire paroître au grand jour.

AUGUSTE.

Ecoute, ma sœur, c'est ma fête; il faut bien nous divertir. Au moins, tu n'en diras rien à notre papa?

HENRIETTE.

Pourquoi non? il ne t'auroit pas donné une épée, s'il n'avoit attendu quelque exploit de cette espece, d'un chevalier tout frais armé. Est-ce qu'il t'auroit recommandé autre chose?

AUGUSTE.

Certainement, oui. Tu sais qu'il me prêche toujours.

HENRIETTE.

Que t'a-t-il prêché?

AUGUSTE.

Que sais-je, moi? que c'étoit à moi de parer mon épée, et non à mon épée de me parer.

HENRIETTE.

En ce cas tu l'as compris à merveille. Parer son épée, c'est savoir s'en servir; et tu veux déjà montrer que tu possèdes ce talent.

AUGUSTE.

Fort bien, ma sœur. Tu penses te moquer? mais je veux bien que tu saches....

HENRIETTE.

Je sais à merveille tout ce que tu peux me dire. Mais sais-tu bien, toi, qu'il

manque quelque chose de fort essentiel à l'ornement de ton épée ?

AUGUSTE.

Et quoi donc ? (*Il détache son ceinturon, et regarde l'épée de tous les côtés.*) Je ne vois pas qu'il y manque la moindre chose.

HENRIETTE.

Vraiment tu es un habile Chevalier ! Et une rosette ? Ah ! comme un nœud bleu et argent iroit bien sur cette poignée.

AUGUSTE.

Tu as raison, Henriette. Écoute, tu as dans ta toilette un magasin de rubans ; ainsi

HENRIETTE.

J'y pensois ; pourvu que tu ne viennes pas, en récompense, me jouer de tes tours de Chevalerie, et me porter quelque coup d'estramaçon.

AUGUSTE.

La folle ! Voici ma main, tope-là. Tu n'as rien à craindre. Mais vite, un beau nœud ! Lorsque ma petite compagnie viendra, je veux qu'elle me voie dans toute ma gloire.

HENRIETTE.

Donne-la-moi donc.

AUGUSTE (*lui donnant son épée.*)

Tiens, la voici. Dépêche-toi. Tu la mettras dans ma chambre, sur la table, pour que je la trouve au besoin.

HENRIETTE.

Repose-t'en sur moi.

S C E N E V.

AUGUSTE, HENRIETTE,
CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

LES deux Messieurs Dupré et les deux Messieurs Renaud sont en bas.

AUGUSTE.

Eh bien ! ne peuvent-ils pas monter ? Faut-il que j'aille les recevoir au bas de l'escalier ?

CHAMPAGNE.

Madame votre mère m'a ordonné de vous dire de les venir joindre.

AUGUSTE.

Non, non ; il est mieux de les attendre ici.

HENRIETTE.

Mais, puisque maman veut que tu descendes.

AUGUSTE.

Ils valent bien la peine qu'on ait pour eux ces égards ! Allons, j'y vais tout à l'heure. Eh bien ! toi, que fais-tu là ? Et mon nœud d'épée ? Va, cours, et que je le trouve tout arrangé sur ma table ; (*en sortant*) m'entends-tu ?

SCENE VI.

HENRIETTE.

LE petit insolent ! de quel ton il me parle ! Par bonheur j'ai l'épée. C'est un instrument bien placé dans la main d'un petit garçon aussi querelleur ! Oui , oui , attends que je te la rende. Mon papa ne te connoît pas comme moi ; il faut que j'aïlle lui conter..... Ah ! le voici.

SCENE VII.

M. D'ORVAL, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Vous venez bien à propos , mon papa , je courois vous chercher.

M. D'ORVAL.

Qu'as-tu donc de si pressé à me dire ?... Mais que fais-tu de l'épée de ton frere ?

HENRIETTE.

Je lui ai promis d'y mettre un beau noeud ; mais c'étoit pour tirer de ses mains cette arme dangereuse. N'allez pas la lui rendre , au moins.

M. D'ORVAL.

Pourquoi reprendrois-je un cadeau que je lui ai fait ?

HENRIETTE.

Ayez au moins la bonté de la retenir jusqu'à ce qu'il soit devenu moins turbulent. Je viens de le trouver ici, comme don Quichotte, s'escrimant tout seul d'estoc et de taille, et menaçant de faire ses premières armes contre ses camarades qui viennent le voir.

M. D'ORVAL.

Le petit écervelé ! S'il veut s'en servir pour ses premiers exploits, ils ne tourneront pas à sa gloire, je t'en réponds. Donne-moi cette épée.

HENRIETTE (*lui donne l'épée.*)

Le voici, je l'entends sur l'escalier.

M. D'ORVAL.

Cours faire son nœud ; et tu me l'apporteras, lorsqu'il sera prêt. (*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

AUGUSTE, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet, RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet.

(*Auguste entre le premier, et le chapeau sur la tête ; les autres marchent derrière lui, la tête découverte.*)

DUPRÉ l'aîné (*bas à Renaud l'aîné.*)

VOILA une réception bien polie.

RENAUD l'aîné, (*bas à Dupré l'aîné.*)

C'est apparemment la mode aujourd'hui

de recevoir sa compagnie le chapeau sur la tête, et d'entrer chez soi le premier.

AUGUSTE.

Que bredouilles-tu là ?

DUPRÉ l'aîné.

Rien, M. d'Orval, rien.

AUGUSTE.

Est-ce quelque chose que je ne dois pas entendre ?

RENAUD l'aîné.

Cela pourroit être.

AUGUSTE.

Je veux pourtant le savoir.

RENAUD l'aîné.

Quand vous aurez le droit de me le demander.

DUPRÉ l'aîné.

Doucement, Renaud ; il ne nous convient pas dans une maison étrangère.....

RENAUD l'aîné.

Il convient encore moins d'être impoli ; lorsqu'on est chez soi.

AUGUSTE, (avec hauteur.)

Impoli, moi, impoli ? Est-ce parce que je marchois devant vous ?

RENAUD l'aîné.

C'est cela même. Lorsque nous avons l'honneur de recevoir votre visite, ou celle de toute autre personne, nous cédon's toujours le pas.

AUGUSTE.

Vous ne faites que votre devoir. Mais de vous à moi....

RENAUD l'aîné.

Eh bien, de vous à moi?...

AUGUSTE.

Est-ce que vous êtes noble?

RENAUD l'aîné, (*aux deux Dupré, et d son frere.*)

Laissons-le s'ennuyer avec sa noblesse, si vous m'en croyez.

DUPRÉ l'aîné.

Fi, monsieur d'Orval! Si vous trouvez au-dessous de votre dignité de vous entretenir avec nous, pourquoi nous faire inviter? Nous n'avions pas désiré cet honneur.

AUGUSTE.

Ce n'est pas moi qui vous ai fait venir, c'est mon papa.

RENAUD l'aîné.

Fort bien. Ainsi, nous allons trouver monsieur votre pere, et le remercier de son honnêteté. En même temps nous lui ferons entendre que son fils tient à déshonneur de nous recevoir. Suis moi, mon frere.

AUGUSTE (*l'arrêtant.*)

Vous n'entendez pas le badinage, monsieur Renaud! je suis charmé de vous voir. Mon papa a voulu me faire plaisir en vous invitant; car, c'est aujourd'hui ma fête. Restez, je vous en prie, avec moi.

RENAUD l'aîné.

A la bonne heure. Mais soyez à l'avenir plus poli. Si je ne suis pas aussi noble que vous, je ne me laisse pas offenser impunément.

DUPRÉ l'aîné.

Calme-toi, Renaud; il faut rester bons amis.

DUPRÉ le cadet.

C'est donc aujourd'hui votre fête? monsieur d'Orval.

DUPRÉ l'aîné.

Je vous en fais mon compliment.

RENAUD l'aîné.

Et moi aussi, Monsieur, je vous souhaite toutes sortes de prospérités; (*à part*) et je souhaite sur-tout que vous deveniez un peu plus honnête.

RENAUD l'aîné.

Vous devez avoir reçu de bien jolis cadeaux?

AUGUSTE.

Oh! sûrement.

DUPRÉ le cadet.

Bien des bonbons, sans doute?

AUGUSTE.

Ha! ha! des bonbons. Ce seroit beau vraiment. J'en ai tous les jours.

RENAUD le cadet.

Ah! c'est de l'argent, je parie. (*Il compte dans sa main.*) Deux ou trois écus, n'est ce pas?

AUGUSTE (*avec fierté.*)

Quelque chose de mieux, et que moi seul

ici, oui, moi seul, j'ai le droit de porter.
(Renaud l'aîné et Dupré l'aîné sont à l'écart ; et se parlent tout bas.)

R E N A U D le cadet.

Si j'avois ce qu'on vous a donné, je pourrois bien le porter comme un autre, peut-être.

AUGUSTE *(le regardant d'un air de mépris.)*

Pauvre petit ! *(aux deux aînés)*

Que marmottez-vous encore tous deux ? Il me semble que vous devriez m'aider à me divertir.

D U P R É l'aîné.

Fournissez-nous-en l'occasion.

R E N A U D l'aîné.

C'est à celui qui reçoit ses amis de s'occuper de leur amusement.

A U G U S T E.

Qu'entendez-vous par-là ? monsieur Renaud !

S C E N E I X.

RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet,
 DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet,
 AUGUSTE, HENRIETTE.

HENRIETTE *(tenant une assiette de gâteaux.)*

JE vous salue, Messieurs : vous vous portez bien ? à ce que je vois.

RENAUD l'aîné.

Prêt à vous rendre mes respects, Mademoiselle. (*Il lui baise la main.*)

DUPRÉ l'aîné.

Nous sommes charmés de vous voir tous les jours plus jolie. (*Il lui baise aussi la main.*)

HENRIETTE.

Vous êtes bien honnêtes, Messieurs. (*A Auguste.*) Mon frere ! maman t'envoie ceci pour regaler tes amis, en attendant que l'orgeât soit prêt. Champagne va bientôt le servir, et j'aurai le plaisir de vous le verser.

RENAUD l'aîné.

Ce sera beaucoup d'honneur pour nous, Mademoiselle.

AUGUSTE.

Nous n'avons pas besoin de toi ici....
A propos ; et mon nœud d'épée ?

HENRIETTE.

Tu trouveras l'épée et le nœud dans ta chambre. Adieu, Messieurs, jusqu'au plaisir de vous revoir.

(*Elle sort en leur faisant une petite révérence d'amitié.*)

RENAUD l'aîné (*la suivant.*)

Mademoiselle, aurons-nous bientôt l'honneur de votre compagnie ?

HENRIETTE.

Je vais en demander la permission à maman.

S C E N E X.

RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet,
 DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet,
 AUGUSTE.

AUGUSTE (*s'asseyant.*)

ALLONS, prenez des sieges et asseyez-vous.

(*Ils se regardent les uns les autres, en s'asseyant en silence. Auguste sert quelque chose aux deux petits; après s'être servi lui-même si copieusement, qu'ils ne reste rien pour les deux aînés.*)

Un moment : on va en apporter d'autres ; je vous en donnerai.

RENAUD l'aîné.

Nous n'attendons plus rien.

AUGUSTE.

A la bonne heure.

DUPRÉ l'aîné.

Sic'est là une politesse de gentilhomme....

AUGUSTE.

C'est bien avec de petites gens comme vous, qu'il faut se gêner. Je vous ai déjà dit qu'on nous serviroit autre chose. Vous en prendrez, ou vous n'en prendrez pas : m'entendez-vous ?

R E N A U D l'aîné.

Oui, cela est assez clair. Nous voyons aussi bien clairement avec qui nous sommes.

D U P R É l'aîné.

Allez-vous encore recommencer vos querelles ? monsieur d'Orval ! Renaud ! fi.

(*Auguste se leve, tous les autres se levent aussi.*)

AUGUSTE (*s'avancant vers Renaud l'aîné.*)

Avec qui êtes-vous donc ? mon petit bourgeois.

R E N A U D l'aîné (*d'un ton ferme.*)

Avec un petit noble bien grossier et bien impudent, qui s'estime plus qu'il ne vaut, et qui ne sait pas la maniere dont les gens bien élevés doivent se comporter les uns envers les autres.

D U P R É l'aîné.

Nous pensons tous comme lui.

A U G U S T E.

Moi, grossier, impudent ? Me dire cela à moi, qui suis Gentilhomme.

R E N A U D l'aîné.

Oui, je vous le répète, un petit noble, grossier et impudent, quand vous seriez comte, quand vous seriez prince.

A U G U S T E (*le frappant*)

Je vais t'apprendre à qui tu as à faire.

(*Renaud l'aîné veut le saisir. Anguste s'échappe, sort, et tire la porte après lui.*)

 S C E N E X I.

RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet;
 DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet.

MON Dieu ! Renaud , qu'as-tu fait ?
 il va trouver son pere , et lui forger mille
 menteries ; pour qui nous prendra - t - il ?

R E N A U D l'aîné.

Son pere est un homme d'honneur. J'irai
 le trouver , si Auguste n'y va pas. Il ne
 nous a sûrement pas engagés à venir , pour
 nous faire maltraiter par son fils.

D U P R É le cadet.

Il va nous renvoyer à nos parents , et leur
 porter des plaintes contre nous.

R E N A U D le cadet.

Non : mon frere s'est bien conduit. Mon
 papa approuvera tout ce qu'il a fait , lors-
 que nous lui en ferons le récit. Il n'entend
 pas qu'on maltraite ses enfants.

R E N A U D l'aîné.

Suivez-moi. Il faut aller tous ensemble
 chez M. d'Orval.

S C E N E X I I.

RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet,
 DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet,
 AUGUSTE.

(*Auguste rentre, tenant à la main son épée dans le fourreau. Les deux petits se sauvent l'un dans un coin, l'autre derrière un fauteuil. Renaud l'aîné et Dupré l'aîné l'attendent de pied ferme.*)

AUGUSTE (*s'avançant vers Renaud l'aîné.*)

ATTENDS, je vais t'apprendre, petit insolent.....

(*Il dégainé son épée; et au lieu d'une lame, il tire du fourreau une longue plume de dinde. Il s'arrête confondu. Les petits poussent un grand éclat de rire, et se rapprochent.*)

R E N A U D l'aîné.

Avance donc. Voyons la force de ton épée.

D U P R É l'aîné.

N'ajoute pas à sa honte. Il ne mérite que du mépris.

R E N A U D le cadet.

Ah ! voilà donc ce que vous aviez vous seul le droit de porter ?

D U P R É le cadet.

Il ne fera de mal à personne avec ses armes terribles.

R E N A U D l'aîné.

Je pourrois maintenant te punir de ta grossièreté ; mais je rougirois de ma vengeance.

D U P R É l'aîné.

Il ne mérite plus notre société ; il faut l'abandonner à lui-même.

R E N A U D le cadet.

Adieu, monsieur le Chevalier à l'épée de plume.

Nous ne reviendrons plus que vous ne soyez désarmé ; car vous êtes trop redoutable. (*Ils veulent sortir.*)

R E N A U D l'aîné (*les arrêtant.*)

Restons ici. Ou plutôt allons rendre compte à son pere de notre conduite : autrement toutes les apparences seroient contre nous.

D U P R É l'aîné.

Tu as raison. Que pourroit-il penser ; si nous sortions de sa maison sans prendre congé de lui.

S C E N E X I I I.

M. D'ORVAL, AUGUSTE, RENAUD
l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ
l'aîné, DUPRÉ le cadet.

(Ils prennent tous un maintien respectueux
à l'aspect de M. d'Orval. Auguste s'écarte,
et pleure de rage.)

M. D'ORVAL (à Auguste, en jetant sur lui
un regard d'indignation.)

QU'EST-CE donc que j'entends ? Mon-
sieur ! (Les sanglots empêchent Auguste de
répondre.)

R E N A U D l'aîné.

Pardonnez, Monsieur, le désordre dans
lequel nous paroissions à vos yeux. Ce n'est
pas nous qui l'avons causé. Dès le premier
instant de notre arrivée, Monsieur votre
fils nous a si mal reçus....

M. D'ORVAL.

Rassurez-vous, mon cher ami, je suis
instruit de tout. J'étois dans la chambre
voisine ; et j'ai entendu dès le commence-
ment les indignes propos de mon fils. Il
est d'autant plus coupable, qu'il venoit
de me faire les plus belles promesses. Il y a
long-temps que je soupçonnois son impu-
dence ; mais je voulois voir par moi-même
à quel excès il pouvoit la porter. De crainte
qu'il n'arrivât quelque malheur, j'ai mis,

comme vous voyez, à son épée, une lame qui ne fera jamais couler de sang.

(*Les enfants poussent un éclat de rire.*)

R E N A U D l'aîné.

Pardonnez - moi, Monsieur, la liberté que j'ai prise de lui dire un peu cruellement ses vérités.

M. D'ORVAL.

Je vous en dois plutôt des remerciements. Vous êtes un brave jeune homme ; et vous méritez mieux que lui de porter cette marque d'honneur. Pour gage de mon estime et de ma reconnoissance, acceptez cette épée ; mais je veux d'abord y remettre une lame plus digne de vous.

R E N A U D l'aîné.

Je suis confus de vos bontés, Monsieur ; mais permettez-nous de nous retirer. Notre compagnie pourroit n'être pas agréable aujourd'hui à monsieur votre fils.

M. D'ORVAL.

Non, non ; restez, mes chers enfants. La présence de mon fils ne troublera point vos plaisirs. Vous pouvez vous divertir ensemble ; et ma fille aura soin de pourvoir à tout ce qui pourra vous amuser. Venez avec moi dans un autre appartement. Pour vous, Monsieur, (*en s'adressant à Auguste*) ne vous avisez pas de sortir d'ici ; vous pouvez y célébrer tout seul votre fête. Vous n'aurez jamais d'épée, que vous ne l'ayez bien méritée, quand il vous faudroit vieillir sans la porter.

L'AMI
DES ENFANTS.

AVRIL 1782.



LE CEP DE VIGNE.

M. DE SURGY étoit allé se promener à sa maison de campagne, avec Julien son fils, dans l'un des premiers jours du printemps. Déjà fleurissoient la violette et la prime-verre ; et plusieurs arbres s'étoient déjà parés d'une verdure naissante, et de fleurs blanches et incarnat. Ils allerent par

hasard sous une treille, du pied de laquelle s'élevoit un Cep de vigne rude et tortu, qui étendoit tristement et sans ordre ses bras dépouillés. Mon papa ! s'écria Julien : voyez ce vilain arbre qui me fait les cornes ! Pourquoi ne pas l'arracher, et en chauffer le four de Mathurin ? Et aussi-tôt il se mit à le tirailler pour l'enlever de terre ; mais ses racines l'y tenoient trop fortement attaché. Ne le tourmente pas, dit à son fils M. de Surgy, je veux qu'il reste sur pied ; quand il en sera temps, je te dirai mes raisons.

J U L I E N.

Mais, mon papa, voyez à côté ces fleurs brillantes des amandiers et des pêchers. Pourquoi ne s'est-il pas aussi bien paré, s'il veut qu'on le garde ? Il gâte et il attriste tout le jardin. Voulez-vous que j'aie dire à Mathurin de venir l'arracher ?

M. D E S U R G Y.

Non, te dis-je, mon fils ; je veux qu'il reste sur pied au moins quelque temps encore.

Julien persistoit à le condamner : son pere tâcha de détourner son attention sur d'autres objets ; et le malheureux Cep de vigne fut oublié.

Les affaires de M. Surgy l'appelloient dans une ville éloignée : il partit le lendemain, et ne revint qu'au commencement de l'automne.

Son premier soin fut d'aller visiter sa maison de campagne ; il y mena encore

son fils. Le soleil étoit fort chaud, ils allèrent se mettre à l'abri sous la treille.

Ah ! mon papa, dit Julien, qu'elle belle verdure ! Je vous remercie d'avoir fait arracher ce vilain bois desséché, qui me faisoit tant de peine à voir, ce printemps ; et d'avoir mis à sa place ce charmant arbrisseau pour me causer une agréable surprise. Quels fruits ravissants ! Voyez ces belles grappes ; les unes violettes, les autres toutes noires. Il n'y a pas un seul arbre dans tout le jardin qui fasse une aussi belle figure. Ils tous perdu leurs fruits : mais lui, voyez comme il en est couvert : voyez ces grandes feuilles vertes, sous lesquelles se cache le raisin ! Je voudrois bien savoir s'il est aussi bon qu'il me paroît beau. M. de Surgy lui en donna une grappe à goûter. C'étoit du muscat. Ses transports recommencerent ; et combien ils furent plus vifs, lorsque son pere lui apprit que c'étoit de ces grains qu'on exprimoit la liqueur délicieuse dont il goûtoit quelquefois au dessert.

Te voilà tout étonné, mon fils, lui dit M. de Surgy ; je te surprendrois bien davantage, si je te disois que c'est-là cet arbre rude et tortu, qui te faisoit les cornes au printemps. Je vais, si tu veux, appeler Mathurin ; et lui dire de l'arracher pour en chauffer son four.

J U L I E N.

Oh ! gardez-vous en bien, mon papa !

qu'il prenne tous les autres plutôt que celui-ci, j'aime tant le muscat !

M. D E S U R G Y.

Tu vois donc, Julien ; que j'ai bien fait de n'avoir pas suivi ton conseil. Ce qui t'est arrivé, arrive souvent dans la vie. On voit un enfant mal vêtu, et d'un extérieur peu agréable ; on le méprise, on s'enorgueillit en se comparant à lui, on pousse même la cruauté jusqu'à lui tenir des discours insultants. Garde-toi, mon fils, de ces jugements précipités. Dans ce corps peu favorisé de la nature, réside peut-être une ame élevée, qui étonnera un jour le monde par ses grandes vertus, ou qui l'éclairera par ses lumieres. C'est une tige grossiere, mais qui porte les plus beaux fruits.


C A R O L I N E.

LA petite Caroline, dont nous avons parlé dans le premier volume, jouoit un jour auprès de sa mere occupée, en ce moment, à écrire quelques lettres. Le coëffeur étant arrivé, Madame P..... lui dit de passer dans le cabinet de toilette voisin avec Caroline, et de donner un coup de ciseau à ses cheveux. Au lieu d'un coup de ciseau, le coëffeur en donna tant et tant, que la tête de la petite fille fut entièrement dépouil-

lée. Sa mere entra dans le moment où l'on venoit d'achever cette malheureuse opération. Ah ! ma pauvre Caroline, dit-elle, en jetant un cri, tes beaux cheveux perdus ! Maman, lui répondit naïvement Caroline, ne t'afflige pas ; ils ne sont pas perdus. On les a mis dans le tiroir.

Les vacances dernieres, pendant son séjour à la campagne, on servit à dîner un poulet. Madame P..... seule avec ses enfants, après en avoir donné à sa fille aînée, en présenta un morceau à Caroline. Non, Maman, répondit-elle avec un soupir, je n'en mangerai pas. — Et pourquoi donc ? ma fille ! — Maman, c'est que nous nous voyions tous les jours, et que nous vivions familièrement ensemble. — Mais, ta sœur en mange. — Oh ! ma sœur peut bien en manger ; elle ne le connoissoit pas autant que moi.

Que ne doit-on pas espérer d'une enfant née avec un esprit si ingénu, et un cœur si tendre ? Qu'elle ressemble de plus en plus à sa mere : et tous mes vœux pour elle seront remplis.



P H I L I P P I N E

ET

M A X I M I N.

MADAME DE CERNI, jeune veuve, avoit deux enfans nommés Philippine et Maximin, l'un et l'autre également dignes de sa tendresse, quoiqu'elle fût partagée entr'eux avec bien de l'inégalité. Philippine, tout enfant qu'elle étoit, sentoit la prédilection de sa maman pour son frere : elle en étoit affligée ; mais elle cachoit, dans le fond de son cœur, le chagrin que lui causoit cette préférence. Sa figure, sans être d'une laideur repoussante, ne répondoit point à la beauté de son ame : son frere étoit beau comme on nous peint l'amour. Toutes les douceurs et toutes les caresses de madame de Cerni étoient pour lui seul ; et les domestiques, pour faire leur cour à leur maîtresse ; ne s'occupoient qu'à le flatter dans toutes ses fantaisies. Philippine au contraire, rebutée par sa maman, n'en étoit que plus maltraitée par tous les gens de la maison. Loin de prévenir ses goûts, on négligeoit jusqu'à ses besoins. Elle versoit des torrents de larmes, lorsqu'elle se voyoit seule et abandonnée ; mais jamais elle ne laissoit échapper devant les autres la

plainte la plus légère, ou le moindre signe de mécontentement. C'étoit en vain que, par une application constante à ses devoirs, par sa douceur et par ses prévenances, elle cherchoit à compenser, auprès de sa mere, ce qui lui manquoit en beauté; les qualités de son ame échappoient à des yeux accoutumés à ne s'occuper que des avantages extérieurs. Madame de Cerni, peu touchée des témoignages de tendresse que lui donnoit Philippine, sur-tout depuis la mort de son pere, sembloit ne la regarder qu'avec une espece de répugnance. Elle la grondoit sans cesse, et exigeoit d'elle des perfections qu'on n'auroit pas même osé prétendre d'une raison plus avancée.

Cette mere injuste tomba malade. Maximin se montra bien sensible à ses souffrances: Mais Philippine qui, dans les regards éteints et les traits abattus de sa maman, croyoit voir un adoucissement de sa rigueur accoutumée, surpassa de beaucoup son frere pour les soins et pour la vigilance. Attentive aux moindres besoins de sa mere, elle mettoit toute sa pénétration à les découvrir, pour lui épargner même la peine de les faire connoître. Aussi long-temps que sa maladie eut quelque apparence de danger, elle ne quitta point son chevet. Les prieres, les ordres même ne purent l'engager à prendre un moment de repos.

Enfin, madame de Cerni se rétablit. Son heureuse convalescence dissipa les alarmes de Philippine; mais ses chagrins recom-

mencerent, lorsqu'elle vit sa maman reprendre envers elle sa sévérité.

Un jour que madame de Cerni s'entretenoit avec ses deux enfans des maux qu'elle avoit soufferts dans sa maladie, et les remercioit des soins tendres et empresés qu'elle avoit reçus de leur amour : mes chers enfans, ajouta-t-elle, vous pouvez l'un et l'autre me demander ce qui vous fera le plus de plaisir. Je m'engage à vous l'accorder, si vos desirs ne sont pas au-dessus de ma richesse. Que désires-tu ? Maximin, demanda-t-elle d'abord à son fils. Une montre et une épée, maman, répondit-il. — Tu les auras demain à ton lever. Et toi, Philippine ? Moi, maman ! moi ? répondit-elle, toute tremblante ; je n'ai rien à désirer si vous m'aimez. — Ce n'est pas me répondre. Je veux aussi vous récompenser, Mademoiselle. Que désirez-vous ? Parlez. Quoique Philippine fût accoutumée à ce ton sévère ; elle en fut encore plus abatue dans cette circonstance, qu'elle ne l'avoit jamais été. Elle se jeta aux pieds de sa mere : la regarda avec des yeux tout mouillés de larmes, et cachant tout-à-coup son visage dans ses mains, elle balbutia ces mots : donnez-moi seulement deux baisers, de ceux que vous donnez à mon frere.

Madame de Cerni, attendrie jusqu'au fond de son cœur, y sentit naître pour sa fille des sentimens qu'elle avoit jusqu'alors étouffés. Elle la prit dans ses bras, la serra

avec transport contre son sein, et l'accabla de baisers. Philippine qui recevoit, pour la première fois, les caresses de sa mère, se livra à toutes les effusions de sa joie et de son amour. Elle baisoit ses yeux, ses joues, ses cheveux, ses mains, ses habits. Maximin qui ne pouvoit s'empêcher d'aimer sa sœur, confondit ses embrassements avec les siens. Ils goûterent tous ensemble un bonheur qui ne fut pas borné à la durée de ce moment. Madame de Cerni rendit, avec excès, à Philippine, tout ce qu'elle lui avoit dérobé de son affection. Philippine y répondit par une nouvelle tendresse. Maximin n'en fut point jaloux; il sut même se faire une jouissance de la félicité de sa sœur. Il reçut bientôt le prix d'un sentiment si généreux. La bonté de son naturel avoit été un peu altérée par la foiblesse et l'aveuglement de sa mère. Il lui échappa, dans sa jeunesse, bien des étourderies qui lui auroient aliéné son cœur. Mais Philippine trouvoit le moyen de l'excuser auprès d'elle. Les sages conseils qu'elle lui donnoit, acheverent de le ramener; et ils éprouverent tous les trois qu'il n'y a point de bonheur dans une famille, sans la plus intime union entre les frères et les sœurs, la plus vive et la plus égale tendresse entre les pères et les enfants.



L'AGNEAU.

LA petite Fanchonnette, fille d'un pauvre paysan, étoit assise un matin au bord d'une grande route, tenant sur ses genoux une écuelle de lait, dans lequel elle trempoit, pour son déjeuner, des mouillettes coupées d'un gros morceau de pain noir.

Dans le même temps il passoit sur le chemin un voiturier, qui portoit dans sa charrette une vingtaine d'agneaux vivants, qu'il alloit vendre au marché. Ces pauvres animaux, entassés les uns sur les autres, les pieds garrotés et la tête pendante, remplissoient l'air de bélements plaintifs, qui perçoient le cœur de Fanchonnette, mais auxquels le voiturier ne prêtoit qu'une oreille impitoyable. Lorsqu'il fut arrivé devant la petite paysanne, il jeta à ses pieds un agneau qu'il portoit en travers sur son épaule. Tiens, mon enfant, dit-il, voilà une maudite bête qui vient de mourir, et de

m'appauvrir d'un écu. Prends-la, si tu veux, pour en faire une fricassée.

Fanchonnette interrompit son déjeûner, posa son écuelle et son pain à terre, ramassa l'agneau, et se mit à le regarder d'un air de pitié. Mais, dit-elle aussi-tôt, pourquoi te plaindrois-je ? aujourd'hui ou demain, on t'auroit passé un grand couteau dans le cou ; au lieu que tu n'as plus à craindre de souffrir. Tandis qu'elle parloit ainsi, l'agneau, réchauffé par la chaleur de ses bras, ouvrit un peu les yeux, fit un léger mouvement, et poussa un *béé* languissant, comme s'il crioit après sa mere.

Il seroit difficile d'exprimer la joie que ressentit la petite fille. Elle enveloppe l'agneau dans son tablier, relève encore pardessus son cotillon de futaine, baisse son sein sur ses genoux pour le réchauffer davantage ; et lui souffle, de toute son haleine, dans les narines et sur le museau. Elle sentit la pauvre bête s'agiter peu à peu, et son propre cœur tressailloit à chacun de ses mouvements. Encouragée par ce premier succès, elle broie quelques miettes entre ses mains, les jette dans l'écuelle ; puis les ramassant du bout des doigts, parvient, avec assez de peine, à les lui faire glisser entre les dents, qu'il tenoit étroitement serrées. L'agneau, qui ne mouroit que de besoin, se sentit un peu fortifié par cette nourriture. Il commença à étendre ses jambes, à secouer sa tête, à frétiller de sa queue, et à redresser ses oreilles.

Bientôt il eut la force de se tenir sur ses pieds. Puis il alla de lui-même boire dans l'écuelle le déjeuner de Fanchonnette, qui le voyoit faire en souriant. Enfin, un quart-d'heure ne s'étoit pas encore écoulé, qu'il avoit déjà fait mille cabrioles. Fanchonnette, transportée de joie, le prit entre ses bras, courut à sa cabane, et le présenta à sa mere. Bébé, c'est ainsi qu'elle l'appelloit, devint, dès ce moment, l'objet de tous ses soins. Elle partageoit avec lui le peu de pain qu'on lui donnoit pour ses repas; elle ne l'auroit pas troqué, lui tout seul, contre le plus grand troupeau du village. Bébé fut si reconnoissant de son amitié, qu'il ne la quittoit jamais d'un seul pas. Il venoit manger dans sa main; il bondissoit autour d'elle; et lorsqu'elle étoit quelquefois obligée de sortir sans lui, il pousoit les bêlements les plus plaintifs. Dieu qui vouloit payer Fanchonnette de sa bonté, ne s'en tint pas à cette récompense. Bébé produisit de petits agneaux, qui en produisirent d'autres à leur tour; en sorte que, peu d'années après, Fanchonnette eut un joli troupeau, qui nourrit de son lait toute la famille, et lui fournit de sa laine les meilleurs vêtements.



LE FERMIER.

MONSIEUR DUBLANC s'étoit un jour renfermé dans son cabinet pour expédier quelques affaires. Un domestique vint lui annoncer que Mathurin, son fermier, étoit à la porte de la rue, et demandoit à lui parler. Monsieur Dublanc ordonna qu'on le fit monter dans son anti-chambre, et qu'on le priât d'attendre un moment, jusqu'à ce que ses lettres fussent achevées.

Roger, Alexandre et Sophie, (ainsi se nommoient les enfants de M. Dublanc) étoient dans l'anti-chambre de leur pere, lorsqu'on y introduisit Mathurin. Il leur fit, en entrant, une inclination respectueuse; mais il étoit aisé de voir qu'il ne l'avoit pas apprise d'un maître à danser. Son compliment ne fut pas d'une tournure plus élégante. Les deux petits garçons se regardèrent l'un l'autre, et sourirent d'un air mo;

queur. Ils mesurèrent l'honnête fermier des pieds à la tête d'un coup-d'œil méprisant, se chuchotoient à l'oreille, et faisoient des éclats de rire si outrés, que le pauvre homme rougit, et ne savoit plus quelle contenance il devoit prendre. Roger poussa même la malhonnêteté au point de tourner autour de lui, et de dire à son frere, en se bouchant les narines : Alexandre, ne sens-tu pas ici une odeur de fumier ? Il alla chercher un réchaud plein de charbons ardents, sur lequel il fit brûler du papier, et qu'il promena dans la chambre, pour dissiper, disoit-il, la mauvaise odeur. Il appella ensuite un domestique, et lui dit de balayer les ordures que Mathurin avoit répandues sur le parquet avec ses souliers ferrés. Alexandre se tenoit les côtés de rire des impertinences de son frere.

Il n'en étoit pas ainsi de Sophie leur sœur. Au lieu d'imiter la grossièreté de ses freres, elle leur en fit des reproches, chercha à les excuser auprès du fermier ; et s'approchant de lui d'un air plein de bonté, elle lui offrit du vin pour se rafraîchir, le fit asseoir ; et prit elle-même son chapeau et son bâton, qu'elle alla porter sur une table.

Sur ces entrefaites, M. Dublanc sortit de son cabinet ; il s'avança, d'un air amical, vers Mathurin, lui tendit la main, lui demanda des nouvelles de sa femme et de ses enfants, et quelles affaires l'amenoient à la ville. Monsieur, je vous apporte mon quartier, lui répondit Mathurin ; et il tira

en même temps de sa poche un sac de cuir plein d'argent. Ne soyez pas fâché, continua-t-il de ce que j'ai tardé quelques jours à venir. Les chemins étoient si rompus, qu'il ne m'as pas été possible de voiturier plutôt mon grain au marché.

Je ne suis point fâché contre vous, répliqua M. Dublanc : je sais que vous êtes un honnête homme, et qu'on n'a pas besoin de vous faire souvenir de vos engagements. En même temps il fit avancer une table pour que le fermier comptât ses especes.

Roger ouvrit de grands yeux à la vue des écus de Mathurin ; et il parut le regarder avec plus de considération.

Lorsque M. Dublanc eut vérifié les comptes du fermier, et loué leur justesse, celui-ci tira de son panier une boîte de fruits séchés au four. Voici ce que j'ai apporté pour vos enfants, dit-il. Ne voudriez-vous pas, Monsieur, leur faire prendre quelque un de ces jours l'air de la campagne ? je tâcherois de les régaler de mon mieux, et de leur donner de l'amusement. J'ai de bons chevaux : je viendrois les prendre moi-même, et je les ramenerois dans ma cariole. M. Dublanc lui promit de l'aller voir, et voulut l'engager à dîner avec lui. Mathurin le remercia de sa gracieuse invitation ; et s'excusa de ne pouvoir y répondre, sur ce qu'il avoit quelques emplettes à faire dans la ville, et beaucoup d'empressement à regagner sa ferme.

M. Dublanc lui fit remplir son panier de

gâteaux pour ses enfants, le remercia du cadeau qu'il avoit fait au siens; et après lui avoir souhaité des forces pour ses rudes travaux, et de la santé pour sa famille, il le reconduisit jusque sur l'escalier, et le laissa partir.

A peine fut-il descendu, que Sophie, en présence de ses freres, instruisit son pere de la réception grossiere qu'ils avoient faite à l'honnête Mathurin.

M. Dublanc marqua son mécontentement à Roger et à Alexandre, et loua en même temps Sophie de sa conduite. Je vois, dit-il, en la baisant au front, que ma Sophie sait comment on doit se comporter envers d'honnêtes gens. Comme c'étoit l'heure du déjeuner, il se fit apporter les fruits secs du fermier, et en mangea une partie avec sa fille. Ils les trouverent l'un et l'autre excellents. Roger et Alexandre assisterent au déjeuner; mais ils ne furent point invités à goûter des fruits. Ils les dévoroient des yeux. M. Dublanc ne fit pas semblant de s'en appercevoir. Il reprit l'éloge de Sophie, et l'exhorta à ne jamais mépriser personne pour la simplicité de ses habits. Car, disoit-il, si nous n'en agissons poliment qu'avec ceux qui ont une parure brillante, nous avons l'air d'adresser nos civilités à l'habit même, plutôt qu'à la personne qui le porte. Les gens les plus grossièrement vêtus, sont quelquefois les plus honnêtes; nous en avons un exemple dans Mathurin. Non-seulement il trouve dans son travail le moyen de se nourrir lui, sa femme et ses enfants;

mais encore, depuis quatre ans qu'il est mon fermier, il paye si exactement ses termes, que je n'ai jamais eu le moindre reproche à lui faire à ce sujet. Oui, ma chere Sophie, si cet homme n'étoit pas si honnête, je ne pourrois fournir à la dépense de ton entretien et de celui de tes freres. C'est lui qui vous habille et qui vous procure une bonne éducation; car c'est pour vos vêtemens et pour les leçons de vos maîtres, que je réserve la somme qu'il me paye à chaque quartier.

Lorsque le déjeûner fut fini, il ordonna qu'on en serrât les restes dans le buffet. Roger et Alexandre les suivirent d'un œil affamé; et ils comprirent bien que ce n'étoit pas pour eux qu'on les gardoit.

Leur pere acheva de les confirmer dans cette idée. Ne vous attendez pas, leur dit-il, à goûter aujourd'hui, ni un autre jour, de ces fruits. Lorsque le fermier qui vous les apportoit, aura lieu d'être content de vous, il n'oubliera pas de vous en envoyer.

R O G E R.

Mais, mon papa, est-ce ma faute s'il sentoit si mauvais?

M. D U B L A N C.

Que sentoit-il donc?

R O G E R.

Une odeur insupportable de fumier.

M. D U B L A N C.

D'où peut-il avoir contracté cette odeur?

R O G E R.

C'est qu'il est tous les jours à en voiturer dans les champs.

M. D U B L A N C.

Que devoit-il faire pour s'en garantir ?

R O C E R.

Il faudroit.... Il faudroit....

M. D U B L A N C.

Il faudroit peut-être qu'il ne fumât point ses terres ?

R O G E R.

Il n'y a que ce moyen.

M. D U B L A N C.

Mais s'il n'engraissoit pas ses champs, comment pourroit-il y recueillir une abondante moisson ? Et s'il n'en faisoit que de mauvaises, comment viendrait-il à bout de me payer le prix de sa ferme ?

Roger vouloit répliquer; mais son pere lui lança un regard, où Alexandre et lui lurent aisément son indignation.

Le dimanche suivant, de grand matin, le bon Mathurin étoit à la porte de Monsieur Dublanc. Il lui fit demander s'il ne seroit pas bien aise de venir faire un tour à sa ferme. M. Dublanc, sensible à cette attention, ne voulut pas le mortifier par un refus. Roger et Alexandre prièrent instamment leur pere de les mettre de la partie; et ils promirent de se conduire plus honnêtement. M. Dublanc se rendit à leurs instances. Ils monterent d'un air joyeux dans la cariole : et comme le fermier avoit d'excellents chevaux, et qu'il savoit bien les conduire, ils furent arrivés chez lui avant de s'en douter.

Qui pourroit peindre leur joie lorsque la voiture s'arrêta : Claudine, femme de

Mathurin, se présenta d'un air riant à la portiere; l'ouvrit en saluant ses hôtes, prit les enfants dans ses bras pour les poser à terre, les embrassa, et les conduisit dans la cour. Tous ses propres enfants y étoient en habits de grandes fêtes. Soyez les bienvenus, dirent-ils aux jeunes Messieurs, en les saluant avec respect. M. Dublanc auroit bien voulu causer un moment avec eux, et les caresser; mais la fermiere le pressa d'entrer, de peur de laisser refroidir le café.

Il étoit déjà servi sur une table couverte d'un linge éblouissant de blancheur. La cafeterie n'étoit ni d'argent ni de porcelaine; elle étoit, ainsi que les tasses, d'une faïence grossiere, mais fort propre. Roger et Alexandre se regarderent en dessous; et ils auroient éclaté de rire, s'ils n'avoient craint de fâcher leur pere. Claudine avoit cependant remarqué à leur mine sournoise ce qu'ils pensoient. Elle s'excusa, et leur dit qu'ils auroient sans doute été mieux servis chez eux; mais qu'il falloit se contenter de ce qui étoit offert de bon cœur, chez de pauvres gens.

Avec le café on servit des galettes d'un goût si exquis, qu'on voyoit bien que la fermiere avoit mis tous son art à les pétrir et à les cuire.

Après le déjeuner, Mathurin engagea M. Dublanc à donner un coup-d'œil à son verger et à ses terres. M. Dublanc y consentit. Claudine se donna toutes les peines possibles pour rendre cette promenade

agréable aux enfants. Elle leur montra tous ses troupeaux qui couvroient les prairies, et leur donna à caresser les plus jolis agneaux. Elle les conduisit ensuite à son colombier. Tout y étoit propre et vivant. Il y avoit sur le sol deux jeunes colombes qui venoient de quitter leur nid ; mais qui n'osoient pas encore se confier à leurs ailes naissantes. On voyoit des meres qui couvoient leurs œufs dans des paniers, d'autres qui s'occupoient à donner la nourriture aux petits qui venoient d'éclore. Ils allerent du colombier aux ruches. Claudine eut soin qu'ils n'en approchassent pas de trop près. Elle les mit cependant à portée de pouvoir remarquer le travail des abeilles.

Comme la plupart de ces objets étoient nouveaux pour les enfants, ils en parurent très-satisfaits. Ils alloient même les passer une seconde fois en revue, si Thomas, le plus jeune des fils de Mathurin, ne fût venu les avertir que le dîner les attendoit.

Ils furent servis en vaisselle de terre et en couverts d'étain et d'acier. Roger et Alexandre étoient encore si pleins du plaisir de leur matinée, qu'ils eurent honte de se livrer à leur humeur railleuse. Ils trouverent tout d'un goût exquis. Il est vrai que Claudine s'étoit surpassée pour les bien traiter.

Au dessert, M. Dublanc apperçut deux violons suspendus à la muraille. Qui joue ici de ces instruments ? demanda-t-il. Mon

fils aîné et moi , répondit le fermier ; et sans en dire davantage , il fit signe à Lubin de décrocher les violons. Ils jouèrent tour-à-tour des airs champêtres si tendres et si gais, que M. Dublanc leur en exprima sa satisfaction de la manière la plus flatteuse.

Comme ils alloient remettre les instruments à leur place : or ça , Roger , et toi Alexandre , leur dit M. Dublanc , c'est à présent votre tour. Jouez-nous quelques-uns de vos plus jolis airs. En disant ces mots , il leur mit les violons entre les mains : mais ils ne savoient pas même comment tenir leur archet ; et il s'éleva une risée générale à leur confusion.

M. Dublanc pria le fermier de mettre les chevaux pour les ramener à la ville. Mathurin lui fit les plus vives instances pour l'engager à passer la nuit chez lui : mais enfin il fut obligé de se rendre aux représentations de M. Dublanc.

Eh bien , Roger , dit M. Dublanc à son fils en s'en retournant , comment te trouves-tu de ton petit voyage ?

R O G E R.

Fort bien , mon papa. Ces bonnes gens ont fait de leur mieux pour nous procurer bien du plaisir.

M. D U B L A N C.

Je suis enchanté de te voir satisfait. Mais si Mathurin ne s'étoit pas empressé de te faire les honneurs de sa maison , s'il ne t'avoit pas présenté le moindre rafraîchis-

sement, aurois-tu été aussi content que tu le parois ?

R O G E R.

Non certes.

M. D U B L A N C.

Qu'aurois-tu pensé de lui ?

R O G E R.

Que c'eût été un paysan grossier.

M. D U B L A N C.

Roger ! Roger ! Cet honnête homme est venu chez nous ; et loin de lui offrir aucun rafraîchissement, tu t'es moqué de lui. Qui sait donc le mieux vivre de toi ou du fermier ?

R O G E R (*en rougissant.*)

Mais c'est son devoir de nous bien accueillir. Il tite de profit de nos terres.

M. D U B L A N C.

Qu'appelles-tu du profit ?

R O G E R.

C'est qu'il trouve son compte à recueillir les moissons de nos champs, et le foin de nos prairies.

M. D U B L A N C.

Tu as raison. Un laboureur a besoin de tout cela. Mais fait-il du grain ?

R O G E R.

Il s'en nourrit lui, sa femme et ses enfants.

M. D U B L A N C.

Et du foin ?

R O G E R.

Il le donne à manger à ses chevaux.

M. D U B L A N C.

Et que fait-il de ses chevaux ?

R O G E R.

Il les emploie à labourer les terres.

M. D U B L A N C.

Ainsi, tu vois qu'une partie de ce qu'il tire de la terre, y retourne. Mais crois-tu qu'il consomme tout le reste avec sa famille et ses chevaux.

R O G E R.

Les vaches en prennent aussi leur part.

A L E X A N D R E.

Et ses moutons aussi, ses pigeons et ses poules.

M. D U B L A N C.

Cela est vrai. Mais ses récoltes entières se consomment-elles dans sa maison ?

R O G E R.

Non. Je me souviens de lui avoir entendu dire qu'il en portoit une partie au marché pour en avoir de l'argent.

M. D U B L A N C.

Et cet argent, qu'en fait-il ?

R O G E R.

J'ai vu, la semaine dernière, qu'il vous en apportoit son sac de cuir tout plein.

M. D U B L A N C.

Tu vois maintenant qui tire le plus grand profit de mes terres, du fermier ou de moi ? Il est vrai qu'il nourrit ses chevaux du foin de mes prairies ; mais aussi ses chevaux servent à labourer les champs, qui, sans ces labours, seroient épuisés par les mauvaises herbes. Il nourrit aussi de mon foin ses

moutons et ses vaches ; mais le fumier qu'il en retire , est porté dans les guerets , et sert à les rendre fertiles. Sa femme et ses enfants se nourrissent du grain de mes moissons ; mais aussi ils passent tout l'été à sarcler les bleds , ensuite à les scier , et puis à les battre ; et ces travaux tournent encore à mon profit. Le superflu de ses récoltes , il le porte au marché pour le vendre ; mais c'est pour me donner l'argent qu'il reçoit. Supposé qu'il en reste quelque partie pour lui , n'est-il pas juste qu'il trouve une récompense de ses travaux ? Encore un coup , dis-moi qui de nous deux tire le plus grand profit de mes terres ?

R O G E R.

Je vois bien à présent que c'est vous.

M. D U B L A N C.

Et sans ce fermier , aurois-je ce profit ?

R O G E R.

Oh ! il y a tant de fermiers dans le monde !

M. D U B L A N C.

Tu as raison ; mais il n'y en a pas de plus honnête que celui-ci. J'avois autrefois affermé cette métairie à un autre. Il épuisoit les terres , abattoit les arbres , et laissoit dépérir les bâtimens. Lorsque le terme des quartiers arrivoit , il n'avoit jamais d'argent à me donner ; et quand je voulus m'en plaindre , il me fit voir que dans tout ce qu'il possédoit , il n'avoit pas assez de quoi s'acquitter envers moi.

R O G E R.

Ah ! le coquin.

M. D U B L A N C.

Si celui-ci l'étoit de même, aurois-je un grand profit de mes biens ?

R O G E R.

Vraiment non.

M. D U B L A N C.

A qui ai-je donc obligation de ce que j'en retire ?

R O G E R.

Je vois que vous le devez à cet honnête fermier.

M. D U B L A N C.

N'est-il donc pas de notre devoir de bien accueillir un homme qui nous rend de si grands services ?

R O G E R.

Ah ! mon papa, vous me faites bien sentir le tort que j'ai eu.

(Pendant quelques minutes, il régna entr'eux un profond silence. M. Dublanc reprit ainsi l'entretien :)

Roger, pourquoi n'as-tu pas joué du violon ?

R O G E R.

Vous savez, mon papa, que je n'ai jamais appris.

M. D U B L A N C.

Le fils de Mathurin sait donc quelque chose que tu ne sais pas ?

R O G E R.

Cela est vrai ; mais aussi, entend-il, comme moi, le latin ?

M. D U B L A N C.

Et toi, sais-tu labourer ? sais-tu conduire un attelage ? sais-tu comment on sème le froment, l'orge, l'avoine, et tous les autres grains ? comment ont les cultivateurs ? Saurois-tu seulement tailler un pied de vigne ; et gouverner un arbre, pour avoir de beaux fruits ?

R O G E R.

Je n'ai pas besoin de savoir tout cela ; je ne suis pas fermier.

M. D U B L A N C.

Mais si tous les habitans de la terre ne savoient autre chose que du latin, comment iroit le monde ?

R O G E R.

Fort mal. Où trouverions-nous du pain et des légumes ?

M. D U B L A N C.

Et le monde pourroit-il se soutenir ; quand bien même personne ne sauroit du latin ?

R O G E R.

Je pense qu'oui.

M. D U B L A N C.

Souviens-toi donc toute ta vie de ce que tu viens de voir et d'entendre. Ce fermier, si grossièrement vêtu, qui t'a fait un salut et un compliment si mal tournés, cet homme-là est plus poli que toi ; sait beaucoup plus de choses, et de choses bien plus utiles. Ainsi, tu vois combien il est injuste de mépriser quelqu'un pour la simplicité de ses habits, ou le peu de grâces de ses manières.

LES PERES

RECONCILIÉS PAR LEURS ENFANTS,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE CLERMONT.

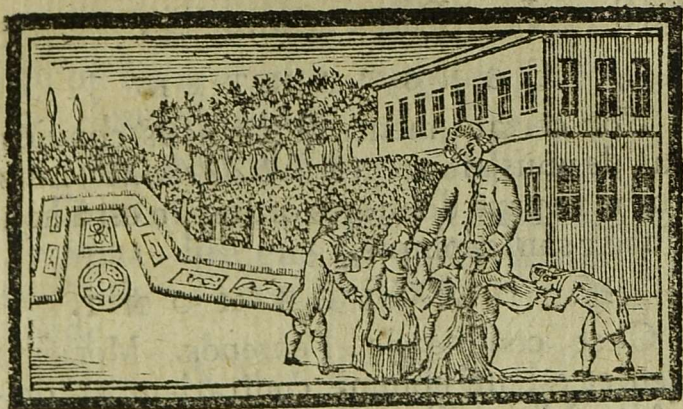
CONSTANTIN, *son fils.*

ADÉLAÏDE, *sa fille.*

THOMAS, *fils du médecin du village.*

GENEVIEVE, *sa sœur.*

*La scene est dans un jardin, sous les
fenêtres du Château de M. de Clermont. On
voit sur le côté un berceau de treillage, et
dans l'enfoncement un bosquet.*



LES PERES

RECONCILIÉS PAR LEURS ENFANTS ;
DRAME EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

M. DE CLERMONT, ADÉLAÏDE
CONSTANTIN.

A D É L A Ï D E.

MAIS, mon papa....

M. DE CLERMONT.

Je vous le répète. Qu'aucun de vous deux
ne s'avise, sous peine d'encourir ma disgrâce,
d'entretenir désormais la moindre liaison
avec les enfants du médecin.

A D É L A Ï D E.

Qui vous a donc mis si fort en colère
contre Monsieur Genest ?

M. DE CLERMONT.

Suis - je obligé de t'en rendre compte ?

C O N S T A N T I N.

Non certainement. Il ne nous convient pas de vous interroger. (*A Adélaïde.*) Lorsque mon papa donne ses ordres, c'est à nous d'obéir sans réplique.

M. D E C L E R M O N T.

C'est comme je l'entends. Monsieur Genest est un homme contrariant et opiniâtre. L'ingrat ! me refuser cela à moi qui suis son seigneur, à moi de qui il tient son état et sa fortune.

C O N S T A N T I N.

Cela est indigne, mon papa ! et je ne sais pourquoi nous avons été liés si longtemps avec des enfants de cette espece. S'il y avoit eu le plus petit gentilhomme dans notre voisinage, je n'aurois jamais adressé une parole à Thomas.

A D E L A Ï D E.

O mon papa ! pouvez-vous entendre parler ainsi mon frere ? Thomas et Genevieve sont de si braves enfants ! nous serions bien heureux de les valoir.

M. D E C L E R M O N T.

Que m'importe qu'ils soient bons ou méchants ? Encore une fois, je vous défends d'avoir un mot d'entretien avec eux, ou je vous tiens renfermés au château.

C O N S T A N T I N.

Que Thomas s'avise de venir seulement roder autour du jardin ! je vous le....

M. D E C L E R M O N T.

Que veux-tu dire ? Je n'entends pas

qu'on les maltraite, ou qu'on leur fasse la plus légère insulte.

CONSTANTIN (*embarrassé.*)

Ce n'est pas ce que j'entends non plus ! Je veux dire que je ne les laisserai pas approcher de cent pas. Oh ! je ferai ma ronde.

A D E L A Ï D E.

Vous aviez tant d'amitié pour monsieur Genest ! vous le regardiez comme un si honnête homme ! comme un homme si raisonnable et si savant ! Vous vous souvenez bien que c'est lui qui apprenoit le latin à mon frere, et qui me donnoit à moi des leçons d'orthographe, avant que nous eussions un précepteur ?

M. D E C L E R M O N T.

Tout cela peut être ; mais je te défends d'ajouter un mot. Je ne veux plus avoir rien de commun avec lui, comme vous n'aurez plus rien de commun avec ses enfants... Eh bien ! je crois que tu pleures ? Séchez ces pleurs, Mademoiselle : avez-vous donc si peu de respect pour les volontés de votre pere, qu'il vous en coûte des larmes pour lui obéir ?

A D E L A Ï D E.

Non, mon papa : pardonnez-moi ces derniers sentiments d'amitié qui parlent encore pour eux dans mon cœur. Je ne serai pas moins obéissante que mon frere.

C O N S T A N T I N.

Nous verrons qui sera le plus soumis

A D É L A Ï D E.

Vous n'exigez pas au moins que je les haisse ? Il ne dépendroit plus de moi de vous obéir.

M. D E C L E R M O N T.

Ni les haïr, ni les maltraiter : rompre seulement toute liaison avec eux, voilà ce que je vous ordonne.

A D É L A Ï D E.

Je m'y soumettrai pour vous plaire. Mais j'ai une grace vous demander.

M. D E C L E R M O N T.

Quelle est-elle ?

A D É L A Ï D E.

C'est de leur parler encore une fois pour les instruire de vos ordres.

C O N S T A N T I N.

A quoi bon ? Tout est rompu.

M. D E C L E R M O N T.

Je trouve ta demande raisonnable, et je te l'accorde. Tu peux leur dire en même temps que leur pere ait à me payer sous trois jours, ou qu'il aura sujet de s'en repentir.

A D É L A Ï D E.

O mon papa ! que dites-vous ? Est-ce que M. Genest vous doit quelque chose ?

M. D E C L E R M O N T.

Penses-tu que je lui demanderois ce qu'il ne me devoit pas ? Mais cela ne te regarde point. Songe seulement à m'obéir.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ADÉLAÏDE , CONSTANTIN.

ADÉLAÏDE.

COMMENT, mon frere, est-ce là ton amitié pour Thomas et pour Genevieve?

CONSTANTIN.

Comment, ma sœur, est-ce là ta soumission à notre papa ?

ADÉLAÏDE.

Parle-moi de la tienne. C'est de l'hypocrisie, et rien de plus. Tu ne le flattes que pour lui escroquer de l'argent. Tu n'aimes rien au monde que toi.

CONSTANTIN.

Parce que je ne me fais pas un plaisir de le contrarier sans cesse ? Voudrois-tu que j'allasse courir après ces enfants, lorsqu'il me l'a défendu ?

ADÉLAÏDE.

Tu ne méritois guere leur amitié, s'il n'en coûte pas davantage pour y renoncer. Mais lorsque tu n'as plus rien à attendre de quelqu'un, tes sentiments sont bientôt évanouis.

CONSTANTIN.

Comme si j'avois eu jamais quelque chose à attendre d'enfants de cette espece ?

A D E L A Ï D E.

Qu'est-ce donc que cet étui de nacre que tu t'es fait donner, il n'y a pas encore huit jours, par Genevieve ? et ces tablettes que tu sus tirer si adroitement avant-hier de Thomas ? Tu as fait mille fois des bassesses auprès d'eux pour un bouquet, ou pour une orange ; et aujourd'hui....

C O N S T A N T I N.

Aujourd'hui il faut que j'obéisse. Vraiment la belle société à regretter que celle des enfants de monsieur le médecin.

A D E L A Ï D E.

Oui, et je te verrai peut-être ce soir au milieu des plus sales polissons du village.

C O N S T A N T I N.

Je ne perdrai pas beaucoup au change.

A D E L A Ï D E.

Et eux encore moins.

C O N S T A N T I N.

A la bonne heure. Mais voici monsieur Thomas. Conseille-lui, en tendre amie, de ne pas m'approcher de trop près.

A D E L A Ï D E.

Tu peux t'en aller, si sa vue te déplaît.

C O N S T A N T I N.

Sa vue me déplaît, et je reste.

SCENE III.

ADÉLAÏDE , CONSTANTIN,
THOMAS (*qui porte une petite cabane
de bois peinte en bleu.*)

THOMAS (*à Adélaïde.*)

AH ! que je suis aise de vous trouver !

CONSTANTIN.

Mon cher Thomas, que portes-tu là dans
cette petite cabane ?

THOMAS.

C'est un présent que m'a fait le garde-
chasse de M. de Boismiran.

CONSTANTIN.

Et tu viens me le donner ? mon cher ami !

ADELAIÏDE (*à part.*)

L'hypocrite !

THOMAS.

C'est pour Mamselle Adélaïde.

ADELAIÏDE.

Pour moi ? non , non , mon ami. Puisque
c'est un présent qu'on t'a fait, je ne veux
pas t'en priver..... Mais qu'est-ce donc ?
je te prie.

CONSTANTIN (*d'un ton impérieux.*)

Allons, je veux voir ce que c'est.

(*Il veut arracher la cabane des mains de
Thomas ; mais Thomas la retient avec force.*)

Quelque vilain oiseau sans doute ?

T H O M A S.

Un vilain oiseau. Oh pour cela non ! Devinez, Mamselle. Mais je ne veux pas vous laisser en peine. C'est un écureuil. O la drôle de petite bête ! Il cherche toujours à se fourrer dans vos poches : puis il vient manger dans votre main, et il court après vous comme un petit barbet. (*Il le tire de la cabane, et présente sa chaîne à Adélaïde.*) Ne le lâchez pas au moins. Il faut d'abord qu'il s'apprivoise avec vous ; autrement il iroit faire un tour dans la forêt.

CONSTANTIN (*avec un regard d'envie.*)

Le joli cadeau qu'un écureuil : cela sent comme une fouine.

A D É L A Ï D E.

O le charmant petit animal ! comme il a un air d'esprit.

T H O M A S.

J'aurois voulu, monsieur Constantin, en avoir un autre à vous offrir, et je vous apporterai le premier qu'on me donnera. Lorsqu'il sera un peu familiarisé avec vous, Mamselle, il fera des espiègleries à vous faire mourir de rire. C'est pis qu'un singe.

A D É L A Ï D E.

C'est pour cela, mon cher Thomas, que je ne veux pas t'en priver. (*A l'écureuil*) Allons, ma petite bête, rentre dans ta maison. Il faut que tu le remportes, mon ami.

C O N S T A N T I N.

Qui, entends-tu ? il faut le remporter.

T H O M A S.

Comment ? il n'est plus à moi. Vous voudriez donc me faire de la peine ? mam-selle Adélaïde ! Oh non sûrement vous ne le voudriez pas.

(*Il court sous le berceau qui est à côté.*)

Là. Je vais le mettre sur le banc.

C O N S T A N T I N (*à Adélaïde.*)

Avise-toi de le prendre , pour voir. Mon papa te le fera payer cher.

A D É L A Ï D E.

J'aurois presque envie de le prendre à cause de ta menace. Mon papa ne m'a pas défendu de recevoir des écureuils. Je suis fâchée , pour le pauvre Thomas , de n'avoir à lui donner en récompense qu'un triste adieu.

C O N S T A N T I N.

Eh bien , laisse-moi faire , je vais le congédier , lui et son écureuil.

A D É L A Ï D E.

Non , non , ne te charge pas de ce soin.
(*A Thomas qui revient.*) Encore une fois , mon ami , je ne puis accepter ton présent. La nouvelle que j'ai à t'annoncer est si fâcheuse , que je ne saurois....

C O N S T A N T I N.

Oui , oui , monsieur Thomas , qu'il vous arrive de vous présenter devant notre jardin , ou de regarder seulement les murs du château.

T H O M A S.

Est-ce que vous auriez le cœur de me chasser ? Monsieur ! je vous croyois plus d'amitié pour moi.

C O N S T A N T I N.

Notre amitié est rompue ; afin que vous le sachiez ; et ne vous avisez pas.....

A D E L A Ï D E.

Je te prie d'excuser sa grossièreté , mon ami. Tu ne sais peut-être pas que ton pere a eu une querelle avec le notre ?

T H O M A S.

Pardonnez-moi, je le sais ; et cela m'a donné assez de chagrin. Je ne croyois pas cependant que la chose allât jusqu'à rompre notre amitié. Et je l'aurois encore moins attendu de la part de monsieur Constantin.

C O N S T A N T I N.

Ma sœur veux-tu bien me le renvoyer à l'instant ? ou je vais avertir mon papa.

T H O M A S.

Si vous devez avoir de la peine par rapport à moi, mamselle Adélaïde.....

A D E L A Ï D E.

Rassure-toi, mon ami , tu peux rester encore. Mon papa ne le trouvera pas mauvais.

C O N S T A N T I N.

C'est ce que nous allons voir. Je vais lui commencer ta justification.

(Il sort , mais il revient un moment après , et se glisse dans le berceau sans être apperçu.)

SCENE IV.

ADÉLAÏDE, THOMAS.

THOMAS.

AU nom de Dieu, mamselle Adélaïde, dites-moi donc ce que j'ai fait à monsieur votre frere ?

ADELAIÏDE.

D'abord, ce qu'il est un peu jaloux de l'écureuil que tu m'as donné. Et puis il croit faire sa cour à mon papa, en paroissant entrer dans sa querelle contre le tien : car mon papa est bien en colere ; et je ne sais pas pourquoi.

THOMAS.

Je ne le sais pas non plus. J'ai seulement entendu mon pere qui disoit en se promenant seul à grands pas : Je ne peux croire cela de monsieur de Clermont. Il est allé trouver ma mere ; et comme ma sœur étoit auprès d'elle en ce moment, elle saura de quoi il s'agit.

ADELAIÏDE.

En attendant, mon papa nous a défendu de vous voir et de vous parler.

THOMAS.

Quoi ! je ne vous verrois plus ! je ne pourrois plus vous parler ! Et comment ferois-je pour me passer de vous ? Comment fera

ma pauvre sœur qui vous aime tant? Hélas!
mon Dieu! qu'avons-nous donc fait?

A D É L A Ï D E.

Console-toi, mon enfant, nous serons
toujours aussi bons amis. Et s'il nous est
défendu de nous voir, qui nous empêche
de penser l'un à l'autre? Moi, par exemple,
en caressant ton écureuil, je songerai à toi.
Je ne l'appellerai que de ton nom. Oh
comme je vais l'aimer!

T H O M A S.

Que vous me faites de plaisir de me dire
cela! Je ne sais plus si je dois avoir encore
du chagrin: mais voici ma sœur: elle est
bien triste.

S C E N E V.

A D É L A Ï D E , T H O M A S ;
G E N E V I E V E.

A D É L A Ï D E (*courant au devant de Genevieve,
et l'embrassant.*)

M A chere Genevieve!

G E N E V I E V E.

Ma bonne Mamselle Adélaïde!

(*On voit dans l'éloignement M. de Cler-
mont, que Constantin conduit secrètement
derrière le berceau.*)

T H O M A S (*à Genevieve.*)

Ah! tu vas apprendre une bien fâcheuse
nouvelle.

G E N E V I E V E.

Je n'en ai pas de meilleures à vous donner.
Mon pere et ma mere sont dans un chagrin...

T H O M A S.

Ne vous l'avois-je pas dit? Eh, que s'est-il passé?

G E N E V I E V E.

Monsieur votre pere peut bien être mécontent du nôtre; mais sûrement sa demande est un peu injuste.....

A D É L A Ï D E.

Injuste? cela ne peut pas être. Ah! si elle l'étoit, je pourrois encore espérer de le faire revenir. Dis-mois toujours ce que c'est.

G E N E V I E V E.

Vous savez bien ce joli bosquet qui est derriere votre jardin?

A D É L A Ï D E.

Oh oui; où nous allions entendre chanter le rossignol dans les soirées du printemps. Le charmant petit bocage!

G E N E V I E V E.

Vous savez aussi que ce bosquet a été donné à mon pere par le vieux monsieur Drouillet, en récompense des services qu'il lui avoit rendus pendant sa vie?

A D É L A Ï D E.

Eh bien?

G E N E V I E V E.

Eh bien, Monsieur de Clermont veut l'avoir.

A D E L A Ï D E.

Mon papa ?

T H O M A S.

Notre joli bosquet ?

G E N E V I E V E.

Mon pere lui a répondu qu'il auroit beaucoup de plaisir de le satisfaire ; qu'il n'oublieroit jamais combien lui et sa famille lui avoient d'obligations ; mais que son bienfaiteur lui avoit recommandé, au lit de la mort, de ne jamais se défaire de ce bosquet, pour qu'il lui rappellât sans cesse son bon souvenir.

A D E L A Ï D E.

Avec tout le respect que je dois à mon papa, je ne puis disconvenir qu'il n'ait tort en cette occasion. Mais cependant il ne voudroit pas l'avoir pour rien. Ce n'est pas là sa maniere de penser.

G E N E V I E V E.

Eh, mon Dieu ! non : il veut le payer à mon pere, et le payer même peut-être plus qu'il ne vaut.

T H O M A S.

Eh, quand veut-il donc faire ? n'est-il pas à lui comme à nous ?

G E N E V I E V E.

Il veut jeter à bas tous ces beaux arbres.

A D E L A Ï D E E T T H O M A S.

Les jeter à bas ?

G E N E V I E V E.

Vous savez le côteau qui est derriere le

Bosquet ? il dit qu'il veut en faire un point de vue. Le bosquet est au pied du côteau : ainsi pour avoir le point de vue , il faudroit abattre le bosquet.

A D É L A ï D E.

Ah voilà donc pourquoi il a fait venir un architecte de la ville , qui lui parle de grottes , de ponts , de temples Chinois. Mon papa ne rêve que de jardins Anglois. Il en a toujours le plan dans les mains. Cent fois le jour il m'en faisoit le détail à moi-même. Et moi qui me réjouissois de voir bientôt toutes ces jolies choses ! Ah je n'en veux plus , et que votre pere garde son petit bosquet !

T H O M A S.

Que deviendroient les oiseaux qui gazouilloient si joliment sur ces vieux arbres , et qui venoient y faire leurs nids , parce que personne ne les troubloit , et que nous leur y portions leur nourriture ?

G E N E V I E V E.

Et la fraîcheur que nous allions y respirer dans les jours brûlants de l'été !

A D É L A ï D E.

Et l'écho qui nous y renvoyoit de la colline le bout de nos chansons !

G E N E V I E V E.

La vue d'un bosquet en verdure vaut bien , je crois , celle d'un côteau.

A D É L A ï D E.

Et puis , quel besoin a mon papa d'un

nouveau point de vue ? il y en a tant d'autres de tous les côtés !

T H O M A S.

Il me sembleroit voir tomber un de mes membres à chaque coup de coignée.

A D E L A Ï D E.

Non, non, il ne faut pas que votre pere se prive de son petit bosquet.

G E N E V I E V E.

Il ne faut pas ? Ah ! il ne le gardera pas long-temps.

A D E L A Ï D E.

Pourquoi donc ? Mon papa n'ira pas vous l'arracher de force, peut-être. Il n'en a pas le pouvoir.

T H O M A S.

Mais s'il est si fâché contre nous, qu'il vous ait défendu de nous voir et de nous parler. Je donnerois plutôt dix bosquets comme celui-là.

G E N E V I E V E.

Et moi donc ? qu'irois-je y faire sans vous ? mamselle Adélaïde. Je ne me sentirois plus d'envie d'y entrer.

A D E L A Ï D E.

Ma chere Geneviève, nous y étions si heureuses ! Te souviens-tu lorsque nous y allions le soir, et que nous nous disions tout ce qui nous étoit arrivé dans la journée ?

G E N E V I E V E.

Chacune y apportoit son ouvrage : je tricotois ; vous faisiez du filet ; et puis lorsque Thomas nous avoit apporté des

fleurs , nous laissions nos travaux pour faire des bouquets. Vous me donniez le vôtre, je vous donnois le mien. C'en étoit assez pour penser l'une à l'autre, toute la journée du lendemain.

T H O M A S.

Et tout cela est passé ! tout cela ne reviendra plus !

A D E L A Ï D E.

Non, non, je n'aurois plus un moment de plaisir. J'en tomberois malade. Alors mon papa auroit du regret ; et je lui dirois que s'il veut me rendre la santé, il me permette encore de revoir mes petits amis.

(Ils s'embrassent tous les trois en pleurant.)

G E N E V I E V E.

Mais en attendant, le petit bosquet sera abattu. Il faut qu'il le soit.

A D E L A Ï D E.

Et pourquoi donc ?

G E N E V I E V E.

Hélas ! mamselle Adélaïde, je ne vous ai pas tout dit. Il y a dix ans que M. de Clermont a prêté à mon pere cent écus pour s'établir. Et vous savez bien que mon pere n'a pas encore été en état de les lui rendre.

A D É L A Ï D E *(à part.)*

Ah ! voilà donc la dette dont il étoit question tout à l'heure.

G E N E V I E V E.

Si nous voulons garder le bosquet, M. de Clermont voudra r'avoir les cent écus ; et

mon pere ne sait où les prendre. Parmi tous ses amis, il n'y a que votre papa lui-même qui pût lui fournir une si grosse somme, et c'est précisément à lui qu'on la doit.

ADÉLAÏDE (*les prenant tous deux par la main.*)

Oh bien ! s'il ne tient qu'à cela, je peux vous tirer de peine,

G E N E V I E V E.

Nous tirer de peine ?

T H O M A S.

Vous, Mamselle ?

ADELAÏDE (*les regardant avec un air de joie.*)

Me promettez-vous bien de ne pas me trahir ?

G E N E V I E V E.

Moi, vous trahir !

T H O M A S.

Ah ! si je vous le promets !

A D É L A Ï D E.

Eh bien, écoutez-moi. Vous savez..... je ne puis y penser sans être encore émue.... vous savez qu'elle tendresse avoit pour moi maman. Pendant sa dernière maladie, un jour que j'étois seule avec elle, elle me fit approcher de son lit, m'embrassa toute en larmes ; et tirant une bourse de dessous son chevet : " Tiens, ma chere Adélaïde, me dit-elle, prends ceci. Je te défends de dire à personne que je te l'ai donné. Garde cet argent pour de grandes occasions. Tu

as un bon cœur ; et beaucoup de raison , pour ton âge : (c'est maman qui disoit cela , au moins) tu sauras t'en servir pour faire de bonnes œuvres. Ton pere a une ame noble et généreuse ; mais il est un peu colere et vindicatif. Tu pourras lui épargner des chagrins et des regrets. Dans une terre aussi étendue que la nôtre , il doit se trouver des malheureux qui essuyent des pertes qu'ils n'auront point méritées , tu pourras les aider en secret. Tu pourras aussi récompenser quelques services qu'on t'aura rendus , sans avoir besoin de recourir toujours à ton pere. C'est par tes mains que je distribue , depuis deux ans , mes graces et mes secours : j'espere que tu as acquis assez de discernement pour savoir distinguer ceux qui méritent qu'on s'intéresse à leur sort. Enfin je ne doute pas que tu ne fasses le meilleure usage de cette petite somme que je laisse en dépôt dans tes mains pour d'honnêtes gens. Je croirai avoir fait moi-même le bien que tu feras ; et c'est pour moi le moyen le plus doux de me rappeler à ta mémoire. » Il lui prit une foiblesse qui l'empêcha de m'en dire davantage ; mais rien ne pourra m'empêcher de me souvenir toute ma vie de ce discours.

GENEVIEVE (*essuyant ses yeux.*)

O l'excellente Dame !

THOMAS.

Mon pere et ma mere ne parlent jamais d'elle que les larmes aux yeux.

A D É L A Ï D E.

Maman avoit aussi pour eux beaucoup d'amitié. Elle m'a recommandé, à sa mort, de regarder toujours M. Genest comme mon meilleur ami, et de suivre en tout ses sages conseils. Vous voyez donc que c'est moi qui vous ai des obligations. Que je suis heureuse ! j'honore la mémoire de maman, je satisfais ma reconnoissance, je sauve une injustice à mon papa, je lui épargne des regrets ; je conserve tout, le charmant petit bocage, notre amitié, le plaisir de nous voir comme auparavant.....

GENEVIEVE (*saute à son cou en pleurant.*)

O ma chere mamselle Adélaïde !

T H O M A S (*lui baisant la main.*)

Mon pere va vous bénir dans son cœur ; mais il ne prendra jamais votre argent.

A D É L A Ï D E.

Il le prendra sûrement, si je l'en prie. Personne au monde n'en saura rien. Attendez : mes chers amis ! je vais vous l'apporter.

T H O M A S.

Ce n'est pas moi qui m'en charge, au moins.

A D É L A Ï D E.

Ce sera toi, ma chere Genevieve ! Et toi, Thomas ! si tu l'en empêches, prends y garde, je ne reçois pas ton écureuil. J'obéis, à la rigueur, à mon papa : je ne vous regarde plus ; je ne vais plus chez vous, et je ne rentre jamais dans le bosquet.

GENEVIEVE.

Eh bien ! Mamselle, puisque vous parlez de la sorte.....

A DELAÏDE (*lui mettant la main sur la bouche.*)

Tu ne sais ce que tu dis. Je ne veux pas seulement t'écouter. Attendez-moi ; je vais revenir. Si je ne suis pas interrompue, j'écrirai quelques lignes à votre pere. En cas que je ne puisse pas vous rejoindre, je mettrai la bourse près du berceau, là, sous cette grosse pierre. Remarquez bien la place ; entendez-vous ?

GENEVIEVE.

Je suis sûre que mon pere me renverra avec votre argent.

A DELAÏDE.

Qu'il s'en garde bien. Et puis, vous ne sauriez où me trouver : car, hélas ! c'est peut-être la dernière fois qu'il nous est permis de nous entretenir.

GENEVIEVE.

Ah ! mamselle Adélaïde ! que dites-vous ?

A DELAÏDE.

Il faut bien que j'obéisse à mon papa. Mais nous sommes voisins ; il ne nous est pas défendu de nous regarder ; et lorsque nos yeux pourront se rencontrer à la dérobee.....

GENEVIEVE.

Oh ! les miens sauront bien chercher les

vôtres, et leur dire que je n'oublierai jamais de vous aimer.

T H O M A S.

Qui nous empêche de nous trouver sur votre chemin ? lorsque vous irez à la promenade : et alors.....

A D E L A Ï D E.

Tu as raison. Un sourire, une petite mine, un regard de côté, c'est fait avant qu'on le voie. Allons ! consolez-vous : tout ira bien. Mais où est l'écureuil ? puisque je vais dans ma chambre, je veux l'emporter.

T H O M A S.

Attendez un peu : je vais chercher sa cabane, et je vous la porterai jusqu'au château. (*Il court vers le berceau.*)

A D E L A Ï D E.

Adieu, ma chere Genevieve !

G E N E V I E V E.

Ah ! mamselle Adélaïde ! je ne puis croire que ce soit pour toujours.

T H O M A S (*revenant tout consterné avec la petite cabane.*)

O dieu ! l'écureuil n'y est plus.

A D E L A Ï D E.

Que dis-tu ? Mon écureuil ! O mon cher Thomas !

T H O M A S.

Il faut qu'on lui ait ouvert la porte ; car je me souviens bien de l'avoir fermée.

A D E L A Ï D E.

Ce ne peut être que mon frere. Il étoit jaloux du présent que tu m'as fait ; et tandis

que nous parlions ici, il s'est glissé dans le berceau, et a ouvert la cabane.

T H O M A S.

S'il n'avoit fait qu'emporter l'écureuil avec lui pour jouer un moment.

A D É L A Ï D E.

Je le connois mieux que toi. Il l'aura fait échapper.

T H O M A S.

Eh bien ! attendez : il ne doit pas être fort loin. Si je puis le découvrir sur quelque arbre, je n'aurai qu'à lui montrer une noix pour l'en faire bien vite descendre. Je vais fureter de tous les côtés.

(Il sort.)

A D É L A Ï D E (à Thomas.)

Je te souhaite une heureuse chasse, mon cher ami ! (à Genevieve.) Le pauvre Thomas ! Je le plains : il avoit tant de plaisir de me faire ce cadeau !

G E N E V I E V E.

Oh ! cela est vrai. Il n'a pas eu de repos qu'il ne vous l'ait apporté.

A D É L A Ï D E.

Allons ! je te laisse, ma chere Genevieve ! Je vais gagner le château par la terrasse ; et toi, sors par la petite porte du jardin, et fais le tour en te glissant le long du mur. Tu n'auras qu'à te tenir sous ma fenêtre, sans faire semblant de rien ; je te jetterai ma bourse avec une lettre. Si mon

papa n'est pas sur mon chemin, je viendrai te les porter moi-même.

G E N E V I E V E.

O ma chere et généreuse amie ! quelle bonté ! (*Elles sortent chacune de leur côté.*)

S C E N E V I.

M. DE CLERMONT, CONSTANTIN.

C O N S T A N T I N.

E H bien ! mon papa ! avois - je tort ? Vous voyez comme ma soeur s'empresse de vous obéir ?

M. D E C L E R M O N T.

Et quelle est cette histoire d'un écureuil ?

C O N S T A N T I N.

Je ne vous l'ai pas contée dans notre cachette, parce qu'on auroit pu nous entendre. Mais voici ce que c'est. Le cher ami Thomas a fait cadeau d'un écureuil à la chere amie Adélaïde. La chere Amie Adélaïde a reçu avec tant de plaisir cette vilaine petite bête, qu'elle l'appelle son cher ami Thomas. Mais j'ai si bien fait, qu'elle n'a pas eu long-temps à s'en réjouir.

M. D E C L E R M O N T.

Et comment donc cela ?

C O N S T A N T I N.

Ils avoient mis la cabane de l'écureuil sous le berceau. Je m'y suis glissé, tandis qu'ils se faisoient leurs tendres adieux ; j'ai

ouvert la cabane ; j'en ai tiré l'écureuil , et je l'ai lâché dans le bois. Je l'ai vu aussi-tôt grimper sur un arbre , et sauter de branche en branche. Ils seront bien fins , s'ils le rattrapent jamais.

M. DE CLERMONT.

Vous avez fait là , Monsieur , une fort vilaine action. Ne vous avois-je pas défendu d'affliger ces pauvres enfants ? Et vous sentiez le chagrin que vous alliez causer à votre sœur.

CONSTANTIN.

Puisqu'elle vous désobéissoit , ne méritoit-elle pas d'être punie ?

M. DE CLERMONT.

Est-ce à vous qu'appartenoit le droit de la punir ? Courez dire au jardinier et à ses garçons de chercher l'écureuil , et de me l'apporter.

CONSTANTIN.

Mais , mon papa , vous avez défendu à ma sœur toute société avec les enfants de M. Genest ; et vous souffrirez qu'elle en reçoive un cadeau ?

M. DE CLERMONT.

Thomas étoit-il instruit de mes volontés ? lorsqu'il a apporté l'écureuil.

CONSTANTIN.

Du moins Adélaïde les savoit. N'étoit-ce pas vous désobéir ?

M. DE CLERMONT.

C'étoit à moi de le décider. Elle n'auroit pas manqué de me montrer le présent

qu'elle avoit reçu ; et je lui aurois ordonné de le rendre , si je l'avois jugé à propos. Encore une fois , courez : et que cet écureuil se retrouve , ou vous m'en répondrez.

C O N S T A N T I N .

Mais , mon papa , vous avez entendu de fort belles choses. Ma sœur a de l'argent dont vous ne savez rien , et elle le donne à M. Genest pour vous payer. Ne ferois-je pas mieux d'aller guetter Genevieve ? de la surprendre lorsqu'elle aura reçu la bourse , et de vous l'apporter.

M. D E C L E R M O N T .

Avisez-vous de cela. Vous savez mes ordres. Obéissez.

C O N S T A N T I N (*en murmurant.*)

Moi , qui croyois avoir fait merveilles !

S C E N E V I I .

M. D E C L E R M O N T (*pensif un moment.*)

OUI , je le vois , je me suis laissé emporter trop loin. Quel exemple d'amitié , de reconnoissance et de générosité , me donnent ces enfants ! Il est vrai que j'avois défendu à Adélaïde.... Mais devois-je le lui défendre ? devois-je étouffer les sentiments que j'avois moi-même fait naître dans son cœur ? Pouvois-je lui dérober l'unique bonheur dont elle jouisse dans cette solitude ? le

plus grand bonheur de la vie humaine ! une société aimable et vertueuse avec des enfans de son âge ! un bien dont je ne saurois lui racheter la perte avec toutes mes richesses ! Et pourquoi ? pour satisfaire un vain caprice. Ma chere Adélaïde ! ces grottes, ces ponts, ces temples Chinois, tous ces ornemens dont je voulois embellir mon jardin, rien n'auroit pu te faire oublier le bosquet sauvage où l'amitié trouvoit un si doux asyle. Quelle leçon pour moi ! Sans toi, j'allois perdre aussi cette douce amitié. Tu me conserves un bien si précieux ! Tu me sauves une injustice et des remords ! Que ta noble conduite me fait sentir l'indignité de ton frere. Le méchant ! sous quels traits affreux il vient de se montrer. Bannissons de mon cœur cette image accablante. Je brûle de savoir si M. Genest pense avec autant de noblesse que ses enfans. Le parti qu'il va prendre, va décider de mon propre bonheur. Je n'avois qu'un ami indigne de mes sentimens, ou je vais le retrouver digne de moi.....

(Adélaïde traverse sur la pointe du pied le fond du théâtre ; M. de Clermont l'apperçoit, et l'appelle :)

Adélaïde ! (Elle veut continuer sa marche ; M. de Clermont l'appelle une seconde fois :)

Adélaïde ! Approchez.

SCÈNE VIII.

M. DE CLERMONT, ADÉLAÏDE.

M. DE CLERMONT.

OU allois-tu donc ? Pourquoi cherchois-tu à m'éviter ?

ADÉLAÏDE (*embarrassée.*)

C'est que je craignois de vous troubler, mon papa !

M. DE CLERMONT.

Tu allois peut-être chercher l'écureuil dont Thomas t'a fait cadeau ?

ADÉLAÏDE.

Oui, mon papa ! il est vrai qu'il m'en a donné un. C'est apparemment Constantin qui vous l'a dit ?

M. DE CLERMONT.

J'imagine que tu ne l'as pas reçu.

ADÉLAÏDE.

Moi ? Non.... Mais, oui. Comment aurois-je pu m'en empêcher ? Le pauvre Thomas ! Il s'étoit fait une si grande joie de me l'offrir !

M. DE CLERMONT.

Il faut le lui rendre.

ADÉLAÏDE.

Oui, mon papa, si je l'avois. Mais il s'est échappé.

M. DE CLERMONT.

Cela est-il bien vrai ? Adélaïde.

A D É L A Ï D E.

Oui, je vous assure : je puis vous montrer sa cabane : elle est déserte.

M. D E C L E R M O N T.

Qui peut donc l'avoir fait échapper ? C'est une malice de Constantin.

A D É L A Ï D E.

Non : mon papa ! N'en accusez point mon frere. C'est que la porte a été mal fermée, et le prisonnier s'est sauvé. Mais Thomas est à sa poursuite; et s'il le rattrape, il me le rapportera.

M. D E C L E R M O N T.

Tu veux donc avoir un second entretien avec lui ? Qu'as-tu à lui dire ? Ne lui as-tu pas déclaré mes volontés ? Et ne lui as-tu pas fait tes adieux ?

A D É L A Ï D E.

Oui, mon papa ! mais.... Oh ! comme j'ai souffert ! J'aurai bien de la peine à m'en consoler.

M. D E C L E R M O N T.

Tu sens donc bien de la répugnance à m'obéir ?

Oh ! ce n'est pas cela : ne le croyez jamais. Mais pourriez-vous m'aimer encore, pourriez-vous me reconnoître pour votre enfant ? si je vous disois que cette brouillerie ne m'a pas affligée. Que penseriez-vous de moi ? qu'en penseroient mes amis ? si je pouvois leur retirer tout de suite mon cœur, sans qu'il m'en coûte des regrets.

M. DE CLERMONT.

Mais l'offense que me fait leur pere, est-elle si indifférente pour toi, que tu n'y prennes aucune part ?

A DELAÏDE.

Oh ! j'y prends part aussi ; et je donneroie tout au monde pour que vous en eussiez une entiere satisfaction.

M. DE CLERMONT.

Tu sais donc ce que je lui demande, et ce qu'il me refuse ?

A DELAÏDE.

Je sais.... Je sais.... Ah ! mon papa ! pourquoi me le demandez-vous ?

M. DE CLERMONT.

Parce que je voudrois savoir si les enfans de M. Genest en sont instruits, et s'ils t'en ont fait confidence.

A DELAÏDE.

Oui, ils m'ont.... ils m'ont tout dit. Mon papa, n'en soyez point fâché.

M. DE CLERMONT.

Eh bien, que penses-tu de ma demande ? Te paroît-elle déraisonnable ? Ne suis-je pas en droit d'exiger de M. Genest, pour tous mes bienfaits, une légère déférence, dont je le payerois au centuple.

A DELAÏDE.

Mon cher papa ! je ne suis qu'un enfant : comment pourrois-je décider entre de grandes personnes ?

M. DE CLERMONT.

Consulte ton cœur. Je veux savoir ce qu'il te dira.

ADELAÏDE.

Dispensez-m'en, de grace. Mon cœur diroit peut-être quelque chose qui pourroit vous fâcher.

M. DE CLERMONT.

Je comprends. Il jugeroit sans doute que j'ai tort.

ADELAÏDE.

Ah ! vous allez vous mettre en colere.

M. DE CLERMONT.

Parle seulement. Tu le verras.

ADELAÏDE.

Je ne voudrois pour rien au monde vous faire de la peine.

M. DE CLERMONT.

Tu n'en feras point. Dis-moi librement ce que tu penses.

ADELAÏDE.

Eh ! je pense que vous avez raison, et M. Genest aussi.

M. DE CLERMONT.

Nous avons raison tous deux ! Ah ! la petite flatteuse ! Cela ne se peut pas. Il faut que l'un de nous ait raison, et que l'autre ait tort.

ADELAÏDE.

Pardonnez-moi, je vous ai parlé comme je le sens. Vous avez rendu de grands services à M. Genest ; et vous avez raison.

d'exiger, en reconnoissance, qu'il vous cede une chose qui vous tient si fort à cœur. Et lui, il a raison de vous la refuser, parce qu'il a aussi des motifs pour ne pas s'en défaire.

M. DE CLERMONT.

Et ses motifs, sont-ils justes, ou mal fondés ?

A D É L A ï D E.

Ce n'est pas à moi d'en être le juge. Vous regardez comme un devoir de reconnoissance qu'il vous cede son petit bosquet ; et il regarde aussi comme un devoir de reconnoissance de le garder. Vous voudriez l'abatre pour y trouver un beau point de vue : il y trouve un ombrage agréable pour ses enfants. Vous êtes son seigneur, et vous avez la puissance : il est votre vassal, et il n'a que ses prieres et les larmes de sa famille.

M. DE CLERMONT.

C'en est assez : tu es un avocat trop dangereux. Eh bien, qu'il me rende les cent écus que je lui ai prêtés, et qu'il garde son bosquet.

A D É L A ï D E.

Ainsi donc, ce sera la force....

M. DE CLERMONT.

Qui aura raison : n'est-ce pas ?

A D É L A ï D E.

Non : mon papa ! Je voulois dire seulement.... Oh ! je n'en sais plus rien. Mais les cent écus, où les prendre ?

M. DE CLERMONT.

Si tu ne le sais pas, je n'en sais rien non plus. Cependant s'il avoit recours à toi....

ADELAÏDE (*jetant ses bras autour de son pere.*)

Oh ! je ne puis vous le cacher plus longtemps. Et quand vous devriez m'en punir.... J'ai mérité votre colere. J'ai....

M. DE CLERMONT.

Allons, allons ! laissez-moi. Que veut dire cela ? Mademoiselle !

SCENE IX.

M. DE CLERMONT, ADELAÏDE ;
CONSTANTIN (*trainant de force Genevieve,*) GENEVIEVE.

C O N S T A N T I N.

AH ! mon papa ! je la tiens ! je la tiens ! Elle a une lettre, apparemment pour ma sœur. Allons ! donne-la-moi, ou je te fouille de la tête aux pieds. Oui, oui, elle l'avoit à la main, en se glissant ici derriere la charmille.

M. DE CLERMONT.

Point de violence : Constantin !

(*A Genevieve.*) Cherchez-vous ici quelqu'un ? mon enfant !

GENEVIEVE (*déconcertée.*)

Non.... Oui, Monsieur ! Je cherchois....

M. DE CLERMONT.

Pourquoi s'effrayer ? Eh bien ! qui cherchez-vous ?

GENEVIEVE.

C'est mamselle Adélaïde.

CONSTANTIN.

Vous savez cependant, Genevieve, que mon papa lui a défendu de vous parler.

M. DE CLERMONT (*à Constantin.*)

Je te prie, toi, de te taire. (*À Genevieve :*) Qu'est-ce donc que cette lettre dont il est question ?

GENEVIEVE.

Ce n'est rien : rien... (*Elle regarde tristement Adélaïde.*) Ah ! mamselle Adélaïde, me pardonneriez-vous ?....

A DELAÏDE.

Ma chere amie : il ne faut plus rien cacher à mon papa.

CONSTANTIN (*à M. de Clermont.*)

Comment ! elles osent se parler jusque sous vos yeux ! Est-ce là l'obéissance ?....

M. DE CLERMONT (*à Constantin.*)

Te tairas-tu ? Eh bien ! Genevieve ! ne pourrai-je savoir ?....

GENEVIEVE.

Monsieur ! puisqu'il faut vous le dire, c'est que mon pere à écrit une lettre à mamselle votre fille, pour la remercier de ses bontés. (*Elle donne, en tremblant, la lettre à Adélaïde. Constantin s'en saisit.*)

C O N S T A N T I N .

Mon papa ! elle est pleine d'argent.
(*A Adélaïde :*) Ah ! tu vas être payée.

A D E L A Ï D E .

J'allois tous vous avouer , mon papa ! lorsque Genevieve et mon frere nous ont interrompus. Je me résigne avec soumission à mon châtiment.

M. DE CLERMONT (*ouvre la lettre et lit.*)

N O B L E E T G É N É R E U S E
D E M O I S E L L E .

“ Je ne serois pas digne de vos sentiments envers moi , si j'avois la bassesse de vous induire à la plus légère tromperie ; et d'accepter l'argent que vous m'offrez , pour le rendre à votre papa. Non : ma chere demoiselle ! Je suis son débiteur : et j'aurai le malheur de l'être encore, jusqu'à ce que je puisse acquitter ma dette par mes propres moyens. Je suis au désespoir de ne pouvoir, en cette occasion , répondre aux désirs de monsieur votre pere, avec la joie que j'aurois de remplir tous ses autres souhaits. Si M. de Clermont, sans m'en parler, avoit employé la voie que son pouvoir lui permet, je ne lui en aurois demandé aucun compte , et il peut être sûr que je n'aurois pas même formé dans mon cœur une seule plainte contre lui. Du moins, je n'aurois pas à me reprocher d'avoir violé la parole sacrée que j'ai donnée. Faites-lui bien entendre cela , ma digne et jeune amie ! Son amitié et la votre me sont plus précieuses que tous les

biens de l'univers. Conservez-moi toujours vos généreuses dispositions, ainsi qu'à mes enfants. »

J'ai l'honneur d'être, etc.

M. de Clermont, sans fermer la lettre, regarde Adélaïde.)

ADÉLAÏDE (*courant à lui.*)

Maintenant, mon papa, apprenez comment cet argent se trouve dans mes mains, et daignez me pardonner si je ne vous ai pas plutôt avoué....

M. DE CLERMONT (*l'embrassant.*)

Je sais tout : ma chere Adélaïde ! J'ai entendu ton entretien. Je suis transporté de la noblesse et de la générosité de tes sentiments. Je ne rougis point d'avouer que, sans toi, peut-être, j'allois commettre une action qui auroit fait le désespoir du reste de ma vie. Voici ton argent : fais-en le digne usage que ton excellente mere t'a prescrit. Ne crains pas que je le laisse jamais épuiser entre tes mains. Votre petit bosquet restera sur pied ; mes chers enfants ! et l'amitié vous unira toujours.

ADÉLAÏDE (*prenant une de ses mains et la baisant.*)

O mon papa ! Vous me donnez une seconde fois la vie.

GENEVIEVE (*lui baisant l'autre main.*)

O Monsieur ! quelle bonté ! Ah ! comme mon pere....

M. DE CLERMONT.

Dis-lui, ma chere Genevieve, que je le prie de vouloir bien reprendre son billet ; que j'ai un petit changement à y faire, dont je lui parlerai.

CONSTANTIN.

Comment, mon papa ! vous....

M. DE CLERMONT.

Tais-toi, méchant ! tu m'as donné aujourd'hui des preuves d'un bien mauvais cœur.

CONSTANTIN.

Je n'ai fait que vous obéir. Ne faut-il pas que les enfants obéissent à leurs parents ?

M. DE CLERMONT.

Sans doute, il le faut. Mais lorsque les ordres de leurs parents sont injustes, c'est à leur devoir, c'est à Dieu qu'ils doivent d'abord obéir. Si ton cœur ne t'a pas dit que le mien se laissoit emporter par sa passion, je n'ai plus rien à espérer de toi. Vois ce qu'a fait Adélaïde.

CONSTANTIN.

Mais maman ne m'a pas laissé à moi d'argent pour en disposer.

M. DE CLERMONT.

C'est qu'elle prévoyoit l'indigne usage que tu en aurois pu faire. Et n'avois-tu pas des paroles consolantes pour tes petits amis, et pour un homme qui a donné des soins à ton éducation ? Mais qu'est devenu l'écureuil ? As-tu dit qu'on se mît à le chercher ?

CONSTANTIN.

Je n'ai trouvé personne dans le jardin.

S C E N E X.

M. DE CLERMONT, CONSTANTIN,
ADÉLAÏDE, GENEVIEVE,
THOMAS.

(*Thomas arrive, en courant à perte d'haleine.*
Il tient l'écureuil d'une main ; l'autre est
enveloppée dans un mouchoir taché de
quelques gouttes de sang.)

T H O M A S.

DE la joie ! de la joie ! le voilà ! il est pris ! le voilà !

(*Il apperçoit M. de Clermont, et s'arrête tout court.*)

A D É L A Ï D E (*courant à lui.*)

O mon ami ! (*Elle prend l'écureuil.*) Mon cher petit Thomas ! Je te tiens donc. Oh ! tu ne m'échapperas plus. Allons, Monsieur, rentrez dans votre maison. (*Elle le renferme dans sa cabane, et le porte sous le berceau.*)

M. DE CLERMONT.

Qu'est-ce donc que tu as la main ? Il me semble que je vois du sang à ton mouchoir, mon cher Thomas !

T H O M A S (*avec une surprise de joie.*)

Mon cher Thomas ! Mamselle, entendez-vous ?

A D É L A Ï D E.

Oui, mon enfant, tout est raccommodé.

G E N E V I E V E.

Nous sommes amis pour toujours.

(*Thomas saute de joie, et court baiser les mains et l'habit de M. de Clermont.*)

(*Genevieve prend la main de son frere, et la regarde avec attendrissement.*)

Tu t'es blessé ? Voyons.

A D É L A Ï D E.

Et c'est pour moi !

T H O M A S.

Ce n'est rien. C'est une branche qui a cassé du bond que j'ai fait pour sauter sur le fuyard. Je m'y suis un peu déchiré la main ; mais j'y aurois laissé mon bras, plutôt que de ne pas rapporter l'écureuil à mamselle Adélaïde.

A D É L A Ï D E.

O mon cher ami ! Mon papa, il faut le faire panser : ma bonne a un baume excellent.

M. D E C L E R M O N T.

Je te charge de ce soin. Allons, mes enfants, suivez-moi. Je vais faire préparer aujourd'hui une petite fête pour vous au château. J'irai moi-même inviter vos parents à venir la partager. Je me suis instruit aujourd'hui à votre école. Et je vois, par votre exemple, que les enfants bien nés peuvent donner d'utiles leçons à leurs parents.



ROMANCE

Faite auprès du berceau d'un enfant.

H E U R E U X enfant ! que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur !
Ah ! garde bien , toute la vie ,
La paix qui regne dans ton cœur.

Tu dors : mille songes volages ,
Amis paisibles du sommeil ,
Te peignes de douces images
Jusqu'au moment de ton réveil.

T O N œil s'ouvre : tu vois ton père ;
Joyeux , accourir à grands pas ;
Il t'emporte au sein de ta mère :
Tous deux te bercent dans leurs bras.

E S P O I R naissant de ta famille ,
Tu fais son destin d'un souris :
Que sur ton front la gaieté brille ,
Tous les fronts sont épanouis.

H E U R E U X enfant ! que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur !
Ah ! garde bien , toute la vie ,
La paix qui regne dans ton cœur.

TOUT plaît à ton ame ingénue ;
Sans regrets , comme sans désirs :
Chaque objet qui s'offre à ta vue ,
T'apporte de nouveaux plaisirs.

SI quelquefois ton cœur soupire ,
Tu n'as point de longues douleurs ;
Et l'on voit ta bouche sourire ,
A l'instant où coulent tes pleurs.

PAR le charme de la foiblesse
Tu nous attaches à ta loi ;
Et , jusqu'à la froide vieillesse ,
Tout s'attendrit autour de toi.

HEUREUX enfant ! que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur !
Ah ! garde bien , toute la vie ,
La paix qui regne dans ton cœur.

MAIS hélas ! que d'un vol rapide
Ils viennent ces jours orageux ,
Où le sort , un dieu plus perfide ,
Vont porter le trouble en tes jeux !

MOI , qui des goûts de la nature
Garde encor la simplicité ,
Avec une ame douce et pure ,
Quels soins ne m'ont pas agité ?

AMITIÉS fausses , ou légères
Parents ravis à mon amour ;
Mille espérances mensongères
Détruites , hélas ! sans retour.

HEUREUX enfant ! que je t'envie
 Ton innocence et ton bonheur !
 Ah ! garde bien , toute la vie ,
 La paix qui regne dans ton cœur.

SI du sort l'aveugle caprice ,
 Me garde quelque trait nouveau ;
 Je viendrai , de son injustice ,
 Me consoler à ton berceau.

ET tes caresses , et tes charmes ,
 Et ta douce sécurité ,
 A mon cœur sombre et plein de larmes
 Rendront quelque sérénité.

QUE ne peut l'image touchante
 Du seul âge heureux parmi nous !
 Ce jour , peut-être , où je le chante ,
 De mes jours , est-il le plus doux !

HEUREUX enfant ! que je t'envie
 Ton innocence et ton bonheur !
 Ah ! garde bien , toute la vie ,
 La paix qui regne dans ton cœur.

L'AMI
DES ENFANTS.

MAI 1782.



LA PETITE FILLE

TROMPÉE PAR SA SERVANTE.

MADAME DE BLAMONT, AMÉLIE.

AMÉLIE.

MAMAN, voulez-vous me permettre
d'aller trouver ce soir mon petit cousin Henri?

Mde. DE BLAMONT.

Non, je ne le veux pas, Amélie.

Tome I.

N

A M E L I E.

Et pourquoi donc ? Maman.

Mde. D E B L A M O N T.

Je n'ai pas besoin, je crois, de te dire mes raisons. Une petite fille doit toujours obéir à ses parents, sans se permettre de les questionner. Cependant, afin que tu sois bien persuadée que j'ai toujours un motif raisonnable, lorsque je te prescris ou que je te défends quelque chose, je vais te le dire. Ton cousin Henri n'a que de mauvais exemples à te donner; et je craindrois, si tu le voyois trop souvent, de te voir prendre sa légèreté et son indiscretion.

A M E L I E.

Mais, maman.....

Mde. D E B L A M O N T.

Point de réplique, je te prie. Tu sais qu'il faut suivre exactement mes ordres.

Amélie se retira un peu à l'écart pour cacher les larmes qui rouloient dans ses yeux. Puis, sa mère étant sortie, elle alla s'asseoir dans un coin, et s'abandonna à sa tristesse.

Dans cet intervalle, Nanette, nouvellement au service de madame de Blamont, entra dans la chambre. Comment, mademoiselle Amélie, lui dit-elle, je crois que vous pleurez ? Qu'avez-vous donc ? Ne pourrois-je savoir ce qui vous afflige ?

A M E L I E.

Laissez-moi, Nanette, vous ne pouvez rien pour me consoler.

N A N E T T E.

Et pourquoi ne le pourrois-je pas? mademoiselle Sophie, dont je servois les parents, venoit toujours me chercher, lorsqu'elle avoit quelque peine. Ma chere Nanette, me disoit-elle, tu vois ce qui m'arrive. Dis-moi ce que je dois faire; et j'avois toujours un bon conseil à lui donner.

A M E L I E.

Moi, je n'ai pas besoin de vos conseils. Je vous dis encore un coup que vous n'avez rien à faire pour moi.

N A N E T T E.

Accordez-moi au moins la permission d'aller chercher madame votre mere. Elle sera peut-être plus heureuse à vous consoler. Je n'aime pas voir une aussi jolie demoiselle que vous dans le chagrin.

A M E L I E.

Oh, oui! maman, maman!

N A N E T T E.

Je n'ose croire que ce soit elle qui vous ait affligée.

A M E L I E.

Et qui seroit-ce donc?

N A N E T T E.

Je n'en aurois jamais imaginé. Il me semble que vous êtes assez raisonnable pour que votre maman n'ait rien à vous refuser. Ah! si j'avois une fille aussi bien née que vous,

je voudrois la laisser se conduire elle-même ! Mais votre maman aime à commander ; et pour un caprice , elle s'opposeroit à vos désirs les plus innocents. Comment peut-on avoir un enfant si aimable , et se faire un jeu de la contrarier ? Je ne puis vous dire ce que je souffre de vous voir dans cet état.

A M E L I E (*recommençant à pleurer.*)

Ah ! je crois que j'en mourrai de chagrin.

N A N E T T E.

En vérité , je le crains aussi. Comme vos yeux sont rouges et enflés ! C'est être bien cruelle pour vous-même , de ne pas vouloir que les personnes qui vous sont sincèrement attachées , cherchent à vous donner quelque soulagement. Ah ! si mademoiselle Sophie avoit eu la moitié de vos peines , elle n'auroit pas manqué de m'ouvrir son cœur.

A M E L I E.

Jen'oserois jamais vous dire les miennes.

N A N E T T E.

Ce n'est pas que , par rapport à moi , je me soucie beaucoup de les savoir... Oh ! c'est peut-être que votre maman vous fait rester à la maison , tandis qu'elle va à la foire ?

A M E L I E.

Non ; elle m'a bien promis de ne pas y aller sans moi.

N A N E T T E.

Mais qu'est-ce donc ? votre tristesse semble augmenter. Voulez-vous que j'aie chercher votre petit cousin ? vous jouerez avec lui pour vous distraire.

A M E L I E (*en soupirant.*)

Ah ! je n'aurai plus ce plaisir !

N A N E T T E.

Il n'est pas bien difficile de vous le procurer. Une jeune demoiselle doit avoir quelque société. Votre maman n'a pas envie de faire de vous une religieuse.

A M E L I E.

Il m'est défendu de le voir.

N A N E T T E.

De le voir ? Je ne sais pas à quoi pense votre maman. Celle de mademoiselle Sophie faisoit tout de même. Elle ne vouloit pas qu'elle eût la moindre liaison avec le petit Sergy. Mais, comme nous savions l'attraper !

A M E L I E.

Et comment donc ?

N A N E T T E.

Nous attendions le moment où elle alloit rendre des visites. Alors mademoiselle Sophie alloit trouver le petit Sergy, ou le petit Sergy venoit la trouver.

A M E L I E.

Et sa maman ne s'en appercevoit pas ?

N A N E T T E.

C'étoit moi qui étois chargée d'y veiller.

A M E L I E.

Mais si j'allois chez mon petit cousin , et que maman vînt à demander : où est Amélie ?

N A N E T T E.

Je lui dirois que vous êtes toute seule au bout du jardin ; ou bien , s'il étoit un peu tard , je lui dirois que vous êtes allée vous mettre au lit , que vous dormez d'un bon sommeil , et tout de suite je courrois vous chercher.

A M E L I E.

Ah ! si je croyois que maman n'en sût rien :

N A N E T T E.

Fiez-vous-en à moi. Elle ne s'en doutera jamais. Voulez-vous m'en croire ? Allez passer la soirée chez votre petit cousin ; ne vous inquiétez pas du reste.

A M E L I E.

J'aurois envie de l'essayer une fois. Mais vous m'assurez au moins que maman.....

N A N E T T E.

Allez , n'ayez pas peur.

Amélie alla effectivement trouver son petit cousin. Sa maman rentra quelque temps après , et demanda où elle étoit. Nanette répondit qu'elle s'étoit ennuyée d'être seule , et qu'elle avoit soupé de bon appétit , et qu'elle étoit allée se coucher. Amélie trompa plusieurs fois , de cette manière , sa crédule maman. Ah ! c'étoit bien plutôt elle-même qu'elle trompoit , en agis-

sant ainsi ! Auparavant elle étoit toujours gaie : elle voit du plaisir à rester auprès de sa mere, et elle couroit avec joie à sa rencontre, lorsqu'elle en avoit été séparée un moment. Qu'étoit devenue sa gaieté ? Elle se disoit sans cesse : mon Dieu ! si maman savoit où je suis allée ! Elle trembloit, lorsqu'elle entendoit sa voix. Si elle lui voyoit un peu de tristesse : je suis perdue, s'écrioit-elle ; maman a découvert que je lui ai désobéi.

Ce n'étoit pas ensore là tout son malheur. L'artificieuse Nanette lui disoit souvent combien mademoiselle Sophie avoit été généreuse envers elle, combien de fois elle lui avoit donné du sucre et du café, avec qu'elle confiance elle lui abandonnoit les clefs de la cave et du buffet ! Amélie se piqua de mériter, de la part de Nanette, les mêmes éloges de confiance et de générosité. Elle déroboit à sa maman du sucre et du café pour Nanette, et trouvoit le moyen de lui procurer les clefs de la cave et du buffet.

Quelquefois cependant elle entendoit les reproches de sa conscience. Je fais mal, se disoit-elle, et mes tromperies seront tôt ou tard découvertes. Je perdrai l'amitié de maman. Elle alloit trouver Nanette, et lui protestoit qu'elle ne lui donneroit plus rien. Vous en êtes bien la maîtresse, Mademoiselle, lui répondoit Nanette ; mais, prenez y garde, vous aurez peut-être sujet de vous

en repentir. Laissez revenir votre maman, je lui dirai avec quelle obéissance vous avez suivi ses ordres.

Amélie pleuroit, et puis elle faisoit tout ce qu'il plaisoit à Nanette de lui commander. Auparavant, c'étoit Nanette qui obéissoit à Amélie; c'étoit aujourd'hui Amélie qui obéissoit à Nanette. Elle en essuyoit toute espèce de malhonnêtetés, et elle n'avoit personne à qui elle pût s'en plaindre.

Cette méchante fille vint un jour lui dire : il faut que vous sachiez que j'ai envie de goûter du pâté qu'on a serré hier dans le buffet. Outre cela, il me faut une bouteille de vin. C'est à vous d'aller chercher les clefs dans le tiroir de votre maman.

A M E L I E.

Mais, ma chere Nanette !....

N A N E T T E.

Il est bien question de ma chere Nanette ! Songez plutôt à ce que je vous demande.

A M E L I E.

Mais maman nous verra : et si elle ne nous voit pas ; Dieu nous voit, et il nous punira.

N A N E T T E.

Et ne vous a-t-il pas vue toutes les fois que vous êtes allée chez votre cousin ? Je ne me suis cependant pas apperçue qu'il vous ait punie.

Amélie avoit reçu de sa mere de bons principes de religion. Elle étoit fortement

persuadée que Dieu a toujours l'œil ouvert sur nous ; qu'il récompense nos bonnes actions, et qu'il ne nous a interdit le mal, que parce qu'il nous est préjudiciable. C'étoit par pure légèreté, qu'elle étoit allée chez son cousin malgré les défenses de sa maman. Mais il arrive toujours, lorsqu'on s'est laissé aller à une faute, de tomber tout de suite dans une autre. Elle se voyoit alors dans la nécessité de faire tout le mal que sa servante lui ordonnoit, dans la crainte d'en être trahie. On se figure aisément combien elle avoit à souffrir de sa part.

Elle se retira un jour dans sa chambre pour avoir la liberté de pleurer tout à son aise. Mon Dieu ! s'écrioit-elle en sanglotant, combien on est à plaindre, lorsqu'on t'a désobéi ! Malheureuse enfant que je suis ! me voilà l'esclave de ma servante ! Je ne peux plus faire ce que tu me demandes, et je suis forcée de faire ce qu'une méchante fille ordonne de moi. Il faut que je sois une menteuse, une voleuse, une hypocrite. Prends pitié de moi, grand Dieu ! et délivre-moi !

Elle cacha dans ses deux mains son visage inondé de larmes ; et elle se mit à réfléchir sur le parti qu'elle avoit à prendre. Enfin, elle se leva tout d'un coup en s'écriant : Oui, j'y suis résolue. Et quand maman devroit me chasser un mois entier d'auprès d'elle ; quand elle devroit... Mais non, elle se laissera enfin attendrir ; elle m'appellera encore sa chère Amélie. J'ai confiance en

sa bonté. Mais comme il va m'en coûter ! Comment soutenir ses regards et ses reproches ! N'importe ; je vais lui tout avouer.

Elle s'élança aussi-tôt hors de sa chambre ; et appercevant sa mère qui se promenoit toute seule dans le jardin , elle vole vers elle , se jette dans ses bras , l'embrasse étroitement , et couvre de larmes ses joues et son sein. La confusion et le trouble l'empêchoient de parler.

Mde. DE BLAMONT.

Qu'as-tu donc ? ma chère Amélie !

A M E L I E.

Ah maman !

Mde. DE BLAMONT.

Que veulent dire ces larmes ?

A M E L I E.

Ma chère maman !

Mde. DE BLAMONT.

Parle-moi donc ? ma fille d'où te vient cette agitation ?

A M E L I E.

Ah ! si je croyois que vous pussiez me pardonner !

Mde. DE BLAMONT.

Je te pardonne , puisque ton repentir paroît si vif et si sincère.

A M E L I E.

Ma chère maman , j'ai été une fille désobéissante. Je suis allée plusieurs fois malgré vos défenses , chez mon cousin Henri.

Mde. DE BLAMONT.

Est-il possible ? mon Amélie ! toi qui craignois tant autrefois de me déplaire.

A M E L I E.

Ah ! je ne suis plus votre Amélie ! si vous saviez tout.

Mde. DE BLAMONT.

Tu m'inquietes. Acheve ta confidence. Il faut que tu aies été trompée. Tu ne m'avois pas donné jusqu'à présent du mécontentement.

A M E L I E.

Oui, maman, j'ai été trompée. C'est Nanette, Nanette.....

Mde. DE BLAMONT.

Quoi ! c'est elle ?

A M E L I E.

Oui, maman. Et pour qu'elle ne vous en dît rien, je vous ai souvent dérobé les clefs de la cave et du buffet. Je vous ai volé pour elle je ne sais combien de sucre et de café.

Mde. DE BLAMONT.

Malheureuse mere que je suis ! C'est de la part de ma fille que j'ai essuyé ces horreurs ! Laissez-moi, indigne enfant ! j'ai besoin d'aller consulter votre pere pour concerter avec lui la conduite que nous devons tenir envers vous.

A M E L I E.

Non, maman, je ne veux pas vous quitter. Il faut d'abord me punir ; mais

promettez-moi de me rendre un jour votre amitié.

Mde. DE BLAMONT.

Ah ! malheureuse enfant , tu seras assez punie.

Madame de Blamont s'éloigna à ces mots , et elle laissa Amélie toute désolée sur un banc de gazon. Elle alla trouver M. de Blamont ; et ils cherchèrent ensemble les moyens de sauver leur enfant de sa perte.

On fit bientôt après appeler Nanette. Après l'avoir accablée des plus sévères reproches , M. de Blamont lui ordonna de sortir sur-le-champ de sa maison. Elle eut beau pleurer , et prier qu'on la traitât avec moins de rigueur ; elle eut beau promettre qu'il ne lui arriveroit plus rien de semblable à l'avenir , M. de Blamont fut inexorable. Vous savez , lui répondit-il , avec quelle douceur je vous ai traitée , et quelle indulgence j'ai eu pour vos défauts. Je croyois vous engager , par mes bontés , à répondre aux soins que je prends de l'éducation de mon enfant ; et c'est vous qui l'avez portée à la désobéissance et au vol. Vous êtes un monstre à mes yeux. Sortez de ma présence ; et songez à vous corriger , si vous ne voulez pas tomber entre les mains d'un juge plus terrible.

Ce fut ensuite le tour d'Amélie. Elle comparut devant ses parents dans un état digne de compassion. Ses yeux étoient enflés

de larmes ; tous les traits de son visage étoient bouleversés. Une pâleur effrayante couvroit ses joues ; et tout son corps frissonnoit d'un tremblement pareil aux convulsions de la fièvre. Hors d'état de prononcer une parole, elle attendoit, dans un morne silence, la sentence de son pere.

Vous avez, lui dit-il d'une voix sévère, vous avez trompé, vous avez offensé vos parents. Qui vous a portée à en croire une fille scélérate ? plutôt que votre mere, qui vous aime si tendrement, et qui ne désire rien tant au monde que de vous rendre heureuse. Si je vous punissois avec l'indignation que vous m'inspirez ; si je vous chassois pour jamais de ma vue, ainsi que la complice de vos fautes ; qui pourroit m'accuser d'injustice ?

A M E L I E.

Ah ! mon papa, vous ne pouvez jamais être injuste envers moi. Punissez-moi avec toute la rigueur que vous jugerez nécessaire ; je supporterai tout. Mais commencez par me prendre encore dans vos bras ; nommez-moi encore votre Amélie.

Mde. D E B L A M O N T.

Je ne saurois si-tôt vous embrasser. Je veux bien ne pas vous châtier, en faveur de l'aveu que vous avez fait de vous-même ; mais je ne vous nommerai mon Amélie, que lorsque vous l'aurez mérité.

par un long repentir. Faites bien attention à votre conduite. Les punitions suivent toujours les fautes ; et c'est vous-même qui vous serez punie.

Amélie ne comprenoit pas bien encore ce que son pere avoit entendu par ces dernieres paroles. Elle ne s'étoit pas attendue à un traitement si doux. Elle alla donc vers ses parents avec un cœur brisé. Elle baisa leurs mains , et leur promit de nouveau la soumission la plus aveugle.

Elle tint en effet la parole qu'elle avoit donnée. Mais hélas ! les punitions suivirent bientôt ; comme son pere le lui avoit annoncé. La méchante Nanette répandit sur son compte les propos les plus injurieux. Elle racontoit tout ce qui s'étoit passé entre elle et Amélie , et elle y ajoutoit mille horribles mensonges. Elle disoit qu'Amélie , par de basses prieres ; et à force de dons volés à ses parents , avoit travaillé si longtemps à la corrompre , qu'elle s'étoit enfin laissée engager à lui ménager des entrevues secrettes avec son cousin Henri ; qu'il se voyoient tous les soirs à l'insu de leurs parents ; et qu'Amélie étoit souvent rentrée fort tard au logis. Elle racontoit cela avec des détails si affreux , que tout le monde prit les idées les plus désavantageuses d'Amélie.

Il lui fallut essayer à ce sujet les plus cruelles mortifications. Lorsqu'elle entroit dans une société de ses petites amies , elle les voyoit toutes se chuchotter quelque

chose à l'oreille ; la regarder d'un air de mépris , et avec un sourire insultant. Si elle restoit un peu tard dans une société , on disoit : apparemment qu'elle attend ici l'heure de son rendez-vous. Avoit-elle un ruban à la mode , ou un ajustement de bon goût , on disoit : lorsqu'on sait se procurer les clefs de sa maman , on est en état d'acheter tout ce qu'on veut. Enfin , au moindre différend qu'elle avoit avec une de ses compagnes ; Taisez-vous , Mademoiselle , lui disoit-on : c'est le souvenir de votre cousin Henri qui trouble vos idées.

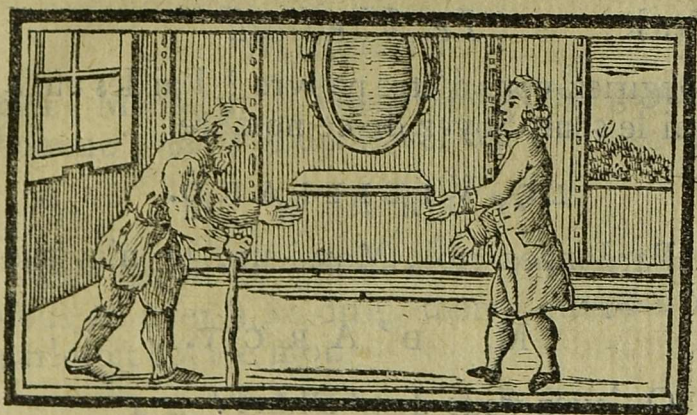
Ces reproches étoient autant de traits aigus qui déchiroient le cœur d'Amélie. souvent , lorsqu'elle étoit trop accablée de sa douleur , elle se jetoit dans les bras de sa maman , pour y chercher quelque consolation.

Sa mere lui répondoit ordinairement : souffre avec patience , ma chere fille , ce que ton imprudence t'a mérité. Prie Dieu d'oublier ta faute , et d'abrégér le temps de tes mortifications. Ces épreuves te serviront pour le reste de ta vie , si tu sais en profiter. Dieu a dit aux enfans : honorez votre pere et votre mere , et soyez soumis en tout à leurs volontés. Ce commandement est pour leur bonheur. Pauvres enfans ! vous ne connoissez pas encore le monde. Vous ne prévoyez pas les suites que vos actions peuvent entraîner. Dieu a remis le soins de vous conduire , à vos parents , qui vous chérissent comme eux-mêmes , et qui

ont plus d'expérience et de réflexion pour écarter de vous tout ce qui seroit dangereux. Tu n'as voulu rien croire de cela. Tu éprouves aujourd'hui avec quelle sagesse Dieu a ordonné aux enfants la soumission envers leurs parents, puisque tu as eu tant à souffrir de ta désobéissance. Ma chere Amélie, que ton malheur serve à ton instruction. Il en est de même de tous les commandemens de Dieu. Dieu ne nous prescrit que ce qui nous est avantageux ; il ne nous défend que ce qui nous est nuisible. Nous nous préjudicions donc à nous-mêmes toutes les fois que nous faisons le mal. Tu te trouveras souvent dans des circonstances où il ne te sera pas possible de prévoir combien le vice te nuira ; ou combien la vertu te sera utile. Rappelle-toi alors combien tu as souffert par un seul manquement ; et regle toutes les actions de ta vie sur ce principe infailible :

Tout ce qu'on fait contre la vertu, on le fait contre son bonheur.

Amélie suivit religieusement les sages conseils de sa mere. Plus elle eut à souffrir encore des suites de son imprudence, plus elle devint réservée et attentive sur elle-même. Elle profita si bien de cette disgrâce, que, par la sagesse de sa conduite, elle ferma la bouche à tous ses calomniateurs, et s'acquitta le nom glorieux de l'irréprochable Amélie.



LE VIEILLARD MENDIANT.

M. D'ARCY (*à un domestique.*)

QUE ne faisiez-vous entrer ce bon
vieillard ?

LE VIEILLARD.

Monsieur ! on me l'a proposé : c'est moi
qui ne l'ai pas voulu.

M. D'ARCY.

Et pourquoi donc ?

LE VIEILLARD.

Je rougis de le dire. Je fais une chose à
laquelle je ne suis pas accoutumé ; je viens...
pour demander l'aumône.

M. D'ARCY.

Vous me paraissez honnête : pourquoi

rougiriez-vous d'être pauvre ? J'ai des amis qui le sont. Soyez de ce nombre.

LE VIEILLARD.

Pardonnez-moi, Monsieur, je n'ai pas le temps.

M. D'ARCY.

Qu'avez-vous donc à faire ?

LE VIEILLARD.

Ce qu'il y a de plus important ici-bas : à mourir. Je peux vous le dire, puisque nous voilà seuls. Je n'ai plus que huit jours à vivre.

M. D'ARCY.

Comment savez-vous cela ?

LE VIEILLARD.

Comment je le sais ? Je ne peux guère vous l'expliquer. Mais je le sais, parce que je le sens ; et cela est sûr. Heureusement personne ne perd à ma mort : ma fille et mon gendre me nourrissent depuis deux ans.

M. D'ARCY.

Ils n'ont fait que leur devoir.

LE VIEILLARD.

J'étois assez riche pour n'avoir pas à craindre d'être à charge à personne. Je prêtai mon argent à un gentilhomme qui se disoit mon ami. Il mena joyeuse vie jusqu'à ce qu'il m'eût réduit au besoin. Pardonnez-

moi, Monsieur ! vous êtes aussi gentil-homme ; mais je dis la vérité.

M. D'ARCY.

J'ai autant de plaisir à l'entendre, que vous en avez à la dire, même quand elle parleroit contre moi.

LE VIEILLARD.

J'aurois été plus sage de travailler jusqu'à la mort. Mais j'étois devenu pâle et blême ; et je regardai ce changement, comme un signe que me faisoit Dieu de me reposer. Monsieur, je n'ai jamais fui le travail. Quand j'étois jeune, c'est lui qui soutenoit ma santé : je n'ai pas eu d'autre médecin. Mais ce qui fortifie dans la jeunesse, épuise dans les vieux ans. Je ne pouvois plus travailler. Lorsque j'eus perdu ma fortune, je voulus reprendre mon travail ; je le voulois de tout mon cœur. Je cherchai mes bras ; je ne les trouvai plus. Pardonnez-moi ces larmes de souvenir. Je n'ai jamais eu de moment plus triste que celui où je me sentis si foible.

M. D'ARCY.

Vous eûtes alors recours à vos enfants ?

LE VIEILLARD.

Non ; Monsieur ; ils vinrent au-devant de moi. Je n'avois qu'une fille ; mais je trouvai un fils dans son mari. Tout ce qu'ils avoient sembloit m'appartenir. Ils eurent soin de moi, quoique je n'eusse pas

un écu à leur laisser. Que Dieu les fasse asseoir à sa table céleste, comme ils m'ont fait asseoir à leur table en ce monde.

M. D' A R C Y.

Est-ce qu'ils sont devenus aujourd'hui plus froids envers vous.

L E V I E I L L A R D.

Non, Monsieur ! mais ils sont devenus pauvres eux-mêmes. Le torrent de la montagne a noyé leurs récoltes et renversé leur maison. Ils ont emprunté pour me faire vivre avec aisance jusqu'à ma mort : c'est la seule chose en laquelle ils m'aient désobéi. Je veux qu'ils trouvent au moins l'argent de mes funérailles tout prêt, pour ne pas leur être à charge au-delà de ma vie. C'est pour cela que je viens demander l'aumône. Je suis un vieil homme, mais un jeune mendiant.

M. D' A R C Y.

Et où demeurez-vous ?

L E V I E I L L A R D.

Pardonnez-moi, Monsieur ; mais je ne le dis pas, soit pour moi, soit pour mes enfants.

M. D' A R C Y.

Excusez mon indiscrete curiosité. Que Dieu me punisse si je cherche à la satisfaire.

LE VIEILLARD.

J'y compte, Monsieur. Dans huit jours regardez le ciel, vous y verrez, je l'espere, ma demeure, qui ne sera plus secrette.

M. D'ARCY (*lui présentant une poignée d'écus.*)

Prenez ceci, bon vieillard, et que Dieu soit avec vous.

LE VIEILLARD.

Tout cela ? Monsieur ! non, ce n'étoit pas ma pensée. Il ne me faut qu'un écu. Le reste m'est inutile : on n'a besoin de rien dans le ciel.

M. D'ARCY.

Vous donnerez le surplus à vos enfants.

LE VIEILLARD.

Que Dieu m'en préserve ! Mes enfants peuvent travailler ; ils n'ont besoin de rien.

M. D'ARCY.

Adieu, bon vieillard, allez vous reposer.

LE VIEILLARD (*lui rendant tout son argent, excepté un écu.*)

Reprenez ceci, Monsieur.

M. D'ARCY.

Mon ami, vous me faites rougir.

LE VIEILLARD.

Je rougis bien aussi, moi ! C'est déjà trop de prendre un écu. Gardez le reste

pour ceux qui ont à mendier plus long-temps que moi.

M. D' A R C Y.

Votre situation me touche.

LE V I E I L L A R D.

J'espere qu'elle aura touché Dieu. Votre générosité le touche aussi, Monsieur; et il vous en tiendra compte.

M. D' A R C Y.

Voulez - vous prendre quelque nourriture ?

LE V I E I L L A R D.

J'ai déjà pris du pain et du lait.

M. D' A R C Y.

Emportez du moins quelque chose avec vous.

LE V I E I L L A R D.

Non, Monsieur ! je ne ferai pas cet affront à la providence. Cependant un verre de vin, un seul.

M. D' A R C Y.

Plus, si vous voulez, mon ami.

LE V I E I L L A R D.

Non, Monsieur ! un seul : je n'en porte pas davantage. Vous méritez que je boive chez vous la dernière goutte de vin que j'avalerai sur la terre ; et je dirai dans le ciel chez qui je l'ai bue. Grand Dieu ! un verre même d'eau ne demeure pas sans récompense auprès de toi.

(*M. d'Arcy va chercher lui-même une bouteille. Le vieillard se voyant seul, élève ses mains vers le ciel.*)

Mon dernier coup de vin ! Dieu de justice, je te prie de le rendre un jour toi-même à celui qui me le donne.

M. D'ARCY (*portant une bouteille et deux verres.*)

Prenez ce verre, bon vieillard. J'en ai apporté aussi un pour moi. Nous boirons ensemble.

LE VIEILLARD (*regardant le ciel.*)

Je te remercie, mon Dieu, pour tout le bien que tu me fais dans ce monde. (*Il boit un peu, et s'arrête. A M. d'Arcy, en trinquant avec lui.*) Que Dieu vous donne une fin aussi heureuse qu'à moi !

M. D'ARCY.

Bon vieillard, passez ici cette nuit. Personne ne vous verra, si vous le désirez.

LE VIEILLARD.

Non, Monsieur; je ne le peux pas. Mon temps est précieux.

M. D'ARCY.

Pourrois-je vous être utile encore à quelque chose ?

LE VIEILLARD.

Je le voudrois, Monsieur, par rapport à vous; mais je n'ai plus besoin de rien dans ce monde. (*Il regarde sur lui.*) Rien

que d'un gant toutefois.... j'ai perdu le mien.

M. D'ARCY (*fouillant dans sa poche lui en présente une paire.*)

Tenez, mon ami.

LE VIEILLARD.

Gardez celui-là. Je n'en ai demandé qu'un.

M. D'ARCY.

Et pourquoi ne prenez-vous pas l'autre?

LE VIEILLARD.

Cette main sait résister à l'air. Il n'y a que la gauche qui ne peut la supporter. Elle est refroidie depuis deux ans. (*Il gante sa main gauche, et présente la droite nue à M. d'Arcy.*) Je penserai à vous, Monsieur.

M. D'ARCY.

Et moi aussi à vous. O mon ami ! laissez-moi vous suivre. Il m'en coûte de garder la parole que je vous ai donnée.

LE VIEILLARD.

Aussi, tant mieux pour vous, Monsieur, si vous la gardez. (*Il dégage sa main et veut s'en aller.*)

M. D'ARCY.

Donnez-moi encore votre main, bon vieillard ! elle est pleine de bénédictions de Dieu.

LE VIEILLARD.

Je lui présenterai la votre dans le paradis. (*Il s'en va.*)

LES

LES DOUCEURS

ET LES AVANTAGES

DE LA SOCIABILITÉ.

FULBERT avoit reçu de la nature un caractère mélancolique et un esprit observateur. Dans les promenades qu'il faisoit avec son oncle , rien de ce qui frappoit ses regards n'échappoit à ses réflexions. Ses cousins se plainquirent de ce que , paroissant goûter tant de jouissances , il cherchoit si peu à contribuer à l'amusement général de la famille. Ils penserent d'abord à prier leur pere de ne plus le mener avec eux ; mais un meyen plus doux de le corriger se présenta bientôt à leur esprit. Ils convinrent ensemble de tenir pendant quelques jours avec lui même conduite qu'il tenoit avec eux. L'un alla visiter le jardin et le cabinet du roi ; l'autre , le garde - meuble de la couronne ; le troisieme , les tableaux du Louvre et ceux du Luxembourg : mais lorsqu'ils revinrent à la maison , les récits qu'ils avoient coutume de se faire de leurs observations , furent supprimés. Au lieu de ces confidences mutuelles des plaisirs de la journée , qui leur faisoient passer des soirées si récréatives , il ne régnoit entre

eux qu'une grave réserve un silence ennuyeux. Fulbert remarqua ce changement avec autant de surprise que de chagrin. Il sentit le vuide de ces épanchements d'entretiens et de gaité, qu'il provoquoit rarement lui-même, mais auxquels il cherchoit, à s'intéresser. Accoutumé, comme il l'étoit, à la réflexion, il reconnut aisément l'injustice de sa conduite. Il devint bientôt aussi communicatif, qu'il avoit été jusque-là concentré : et se livrant à ces douces effusions que la nature inspire aux hommes, pour rapprocher leurs ames et les réunir, son cœur goûta les douceurs de la bienveillance et de l'amitié; et l'ardente curiosité de son esprit trouva de nouveaux moyens de se satisfaire, par les faits qu'il recueilloit des autres, en leur faisant part de ceux qu'il avoit observés.

UN BON CŒUR

FAIT PARDONNER

BIEN DES ÉTOURDERIES

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE VALCOURT.

RODOLPHE, *son fils.*

MARIANNE, *sa fille.*

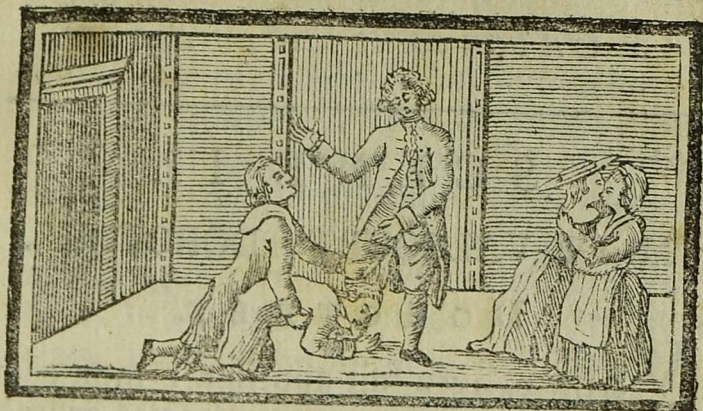
FRÉDÉRIC, *son neveu.*

DOROTHÉE, *sa niece.*

Un Domestique.

PÉTREL, *ancien cocher.*

*La scene est dans un appartement du
Château de M. de Valcourt.*



UN BON CŒUR

FAIT PARDONNER
BIEN DES ÉTOURDERIES.
DRAME EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

M. DE VALCOURT.

VOILA ce que l'on gagne à se charger des enfants d'autrui ! Ce Frédéric ! comme je l'aimois ! Il m'étoit, je crois, plus cher que mon propre fils ; et le vaurien me joue de ces tours ! Comment a-t-il pu changer à ce point, de ce qu'il annonçoit dans l'enfance ! C'étoit une bonté de cœur, un feu, une gaieté ! Le courage d'un lion, et la candeur d'un agneau ! On ne pouvoit se défendre de l'aimer. Ah ! qu'il ne reparoisse plus devant mes yeux ; je ne veux plus entendre parler de lui.

S C E N E I I.

M. DE VALCOURT, DOROTHÉE.

D O R O T H É E.

VOUS m'avez fait appeller ? mon cher oncle ! Me voici pour recevoir vos ordres.

M. DE VALCOURT.

J'ai de jolies nouvelles à te donner de ton coquin de frère.

D O R O T H É E (*en pâlisant.*)

De Frédéric ?

M. DE VALCOURT.

Tiens, lis cette lettre de Rodolphe : ou plutôt, je vais te la lire moi-même. (*Il lit.*)

M O N C H E R P A P A ,

« J'ai bien du chagrin de n'avoir que des choses si désagréables à vous annoncer ; mais il vaut encore mieux que vous les appreniez de moi que d'un autre. Notre cher Frédéric. »

Oh ! oui, il mérite bien à présent ce nom d'amitié.

« Notre cher Frédéric mene une mauvaise conduite. Il y a quelques jours qu'il a vendu sa montre, et, ce qui est encore pis, la plupart de ses livres de classe et de prières. Je vais vous dire comment je l'ai su. Un vieux bouquiniste qui nous apporte au collège des livres de rencontre, vint l'autre

jour m'offrir un *Exercice du Chrétien*. Comme j'ai usé le mien à force de le lire, je ne demandois pas mieux que d'en acheter un autre. Il me le présente. Je le reconnois aussi-tôt pour celui de Frédéric, et d'autant mieux que son nom étoit griffonné sur le titre. Je l'achetai six sous ; mais je n'en dis rien, pour que cela ne lui fit pas de tort parmi nos camarades. Je me contentai de le porter au préfet, qui fit venir le bouquiniste, et lui demanda de qui il tenoit ce livre. Le bouquiniste avoua qu'il l'avoit acheté de mon cousin. Frédéric ne put le nier : et il dit qu'il l'avoit vendu, parce qu'il avoit besoin d'argent ; et qu'en attendant qu'il pût en acheter un autre, il avoit emprunté celui d'un de ses amis qui en avoit deux. Le préfet voulu savoir ce qu'il avoit fait de cet argent. Frédéric le lui déclara ; mais je le soupçonne de n'avoir fait qu'un mensonge. Ha ! ha ! dis-je en moi-même, il faut savoir s'il ne s'est pas aussi défait de quelques-unes de ses nippes. Je pensai d'abord à la montre que vous lui avez donnée pour ses étrennes, afin qu'il sût un peu le compte de son temps, dont il ne s'occupoit guere, comme vous devez vous en souvenir. Je le priai de me dire l'heure qu'il étoit. Il fut embarrassé, et il me répondit que sa montre étoit chez l'horloger. J'y allai sur-le-champ pour m'en éclaircir. Il n'y avoit pas un mot de vrai. Je lui fis des représentations, en bon cousin. Il me répliqua, que cela ne me regardoit point ; et que sa montre étoit

beaucoup mieux là où il l'avoit mise , que dans son gousset ; qu'il n'avoit plus besoin de savoir l'heure pour ce qu'il avoit à faire. Qui sait encore ce qu'il aura fait de pis ? car on ne peut pas tout deviner. »

Eh bien ! que dis-tu de cela ? Dorotheé !

D O R O T H É E.

Mon cher oncle , je vous avoue que je suis aussi mécontente que vous de mon frere. Cependant.....

M. D E V A L C O U R T.

Un peu de patience. Ce n'est pas tout. Voici le plus beau de l'histoire. (*Il lit.*)

« Ecoutez un peu ce qu'il a fait depuis. Avant-hier après midi il sortit sans permission ; et le soir il n'étoit pas encore de retour. On sonne le souper ; il ne se trouve point au réfectoire. Enfin , il passe toute la nuit dehors , et ne rentre que le lendemain au matin. Vous pouvez imaginer comment il fut reçu. On lui demanda où il étoit allé. Il avoit forgé d'avance toutes ses menteries. Mais quand même tout ce qu'il a dit seroit vrai.... Au reste il doit paroître ce soir à l'assemblée générale des maîtres du college ; et si on lui fait justice , il sera chassé honteusement , ou tout au moins renvoyé. Ce qui m'afflige le plus , c'est son ingratitude pour vos bontés , la honte dont il nous couvre , et le train de vie libertine qu'il prend. Je ne puis me persuader qu'il n'ait pas menti en disant l'endroit où il a passé la nuit. »

Et pourquoi ne l'ajoutes-tu pas !

« Mais je veux bien qu'il ait dit la vérité. Ce seroit peut-être pis, et il n'en seroit que plus digne de votre colere. Il menace maintenant de s'échapper pour se rendre chez vous.... »

Oui, oui, qu'il y vienne ! Qu'il mette seulement le pied sur le seuil de la porte, il verra ce qui lui en arrivera. Qu'il retourne là où il passe ses nuits. Dorothee, c'est à toi que je parle ; ne t'avise pas de me dire un mot en sa faveur. On peut le mettre en prison, le renvoyer, le chasser ignominieusement, tout cela m'est égal. Je ne m'informe plus de lui. Il n'a qu'à se rendre dans un port de mer, se faire mousse, et s'embarquer pour les grandes Indes. Je l'ai regardé trop long-temps comme mon fils.

D O R O T H É E.

Oui, mon cher oncle, vous nous avez tenu lieu de pere ; et nos parents mêmes n'auroient pas eu plus de soins et de bontés pour nous.

M. D E V A L C O U R T.

Je l'ai fait avec plaisir, et je n'en ai aucun mérite ; feue votre mere, pendant mes voyages, en a fait autant pour mes enfants. Ainsi, c'étoit pour moi un devoir sacré. Je ne m'en étois jamais repentijusqu'à ce jour ; mais.....

D O R O T H É E.

Ah ! si mon frere a pu s'oublier un moment, ce n'est que par la fougue de son

322 *Un bon cœur fait pardonner*

caractere. Vous l'avez eu long-temps sous vos yeux. Lorsqu'il avoit commis une faute, son repentir, et le regret de vous avoir fâché, étoient plus grands que son offense.

M. D E V A L C O U R T.

Et aussi, combien lui ai-je pardonné d'étourderies. Lorsqu'ils s'est brûlé les sourcils et les cheveux avec ses petards; lorsqu'il a cassé, par la fenêtré, un grand miroir chez notre voisin; lorsqu'il s'est laissé tomber dans un borbier avec un habit tout neuf; lorsqu'il a conduit ma plus belle voiture dans les fossés du château; ne lui ai-je pas fait grace de tout cela? J'attribuois ces belles équipées à une pétulance qui n'annonçoit pas encore de mauvais naturel; mais vendre sa montre et ses livres, passer la nuit hors de sa pension, se révolter contre ses maîtres! avoir encore le front de penser à rentrer chez moi!!

D O R O T H É E.

Mon cher oncle, ayez d'abord la bonté d'entendre ce qu'il peut dire pour sa justification.

M. D E V A L C O U R T.

L'entendre! Dieu me préserve seulement de le voir! Je vais donner des ordres dans le village pour qu'on le reçoive à grands coups de fourche, s'il ose s'y présenter.

D O R O T H É E.

Non, vous ne pourrez jamais prendre cette dureté sur votre cœur; vous ne reje-

terez point les prieres d'une niece qui vous chérit et vous honore comme son pere.

M. DE VALCOURT.

Tu vas voir si cela me sera difficile.

DOROTHÉE.

Vous voudrez donc me laisser croire que vous n'aimez plus la mémoire de votre sœur, que vous ne m'aimez plus moi-même?

M. DE VALCOURT.

Toi, je n'ai rien à te reprocher. Aussi, les fautes de ton frere ne changeront rien de mes sentiments à ton égard. Mais si tu m'aimes, ne me tourmente plus de tes supplications. Ne songe qu'à vivre heureuse de mon amitié.

DOROTHÉE.

Comment pourrois-je vivre heureuse, en voyant mon frere dans votre disgrace?

M. DE VALCOURT.

Il l'a trop bien méritée ! Pourquoi ne pas dire ce qu'il a fait de l'argent, et où il est allé courir?

DOROTHÉE.

Il paroît, par la lettre même, qu'il en fait l'aveu. C'est Rodolphe qui ne veut pas y croire.

(Elle baise, en pleurant, la main de M. de Valcourt.)

Ah ! mon cher oncle !...

M. DE VALCOURT (un peu attendri.)

Eh bien ! je veux encore faire un effort pour toi. J'attendrai la lettre du préfet.

S C E N E I I I.

M. DE VALCOURT , DOROTHÉE ,
UN DOMESTIQUE (*entre.*)

M. DE VALCOURT.

QUE me veux-tu ?

LE DOMESTIQUE.

C'est un messager qui demande à vous parler.

M. DE VALCOURT.

Qu'est-ce qu'il m'apporte ?

LE DOMESTIQUE.

Une lettre du college.

(*Le Domestique lui remet la lettre.*)

M. DE VALCOURT (*regardant la lettre.*)

Bon ! voici ce que j'attendois. C'est du préfet. Je reconnois sa main. Où est le messager ? qu'il attende ma réponse.

LE DOMESTIQUE.

Voulez-vous que je le fasse monter ?

M. DE VALCOURT.

Non : je descends. Je veux m'instruire de sa bouche.

(*Il sort : Dorothée veut le suivre. Le Domestique lui fait signe de rester.*)

SCENE IV.

DOROTHÉE, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

ECOUTEZ, écoutez, mamselle Dorothée!

DOROTHÉE.

Qu'avez-vous à me dire!

LE DOMESTIQUE.

Monsieur votre frere est ici.

DOROTHÉE.

Mon frere?

LE DOMESTIQUE.

S'il n'est pas encore arrivé, il n'est pas bien loin.

DOROTHÉE.

De qui le savez-vous?

LE DOMESTIQUE.

Dumessager qui l'a rencontré sur la route.

Ah! Mamselle, qu'adonc fait M. Frédéric?

DOROTHÉE.

Rien qui soit indigne de lui. Ne l'en croyez pas capable.

LE DOMESTIQUE.

Oh! c'est aussi ce que je pensois! Dieu sait que nous l'aimions tous, et que nous aurions tous donné pour lui jusqu'à notre vie. Il nous récompensoit du moindre service que nous pouvions lui rendre. Il faisoit notre paix avec votre oncle, lorsqu'il étoit en colere contre nous. Il étoit le protecteur de

326 *Un bon cœur fait pardonner*

tous les malheureux du village. Comment donc son préfet a-t-il pu se fâcher contre lui? Ah! je le vois: on aura voulu le punir pour quelque gentille espièglerie; et lui qui est un brave jeune seigneur, ne se laisse pas traiter cavalièrement.

D O R O T H É E.

Où le messenger l'a-t-il trouvé?

L E D O M E S T I Q U E.

Près du second village. Il dormoit entre des saules sur le bord d'un ruisseau.

D O R O T H É E.

Mon pauvre frere!

L E D O M E S T I Q U E.

Le messenger a attendu qu'il se réveillât. Vous devez penser combien M. Frédéric a été surpris en le voyant. Il s'est imaginé que cet homme avoit été mis à ses trousses pour le ramener; et il lui dit qu'il se feroit mettre en pieces plutôt que de le suivre.

D O R O T H É E.

Je le reconnois bien à ce ton ferme et résolu.

L E D O M E S T I Q U E.

Le messenger lui a protesté qu'il avoit tant d'amitié pour lui; que, dût-il en recevoir des reproches, dût-il même en perdre son emploi, il ne voudroit pas le chagriner. Il lui a dit le sujet de son message, et lui a rapporté les propos qu'on tenoit sur son compte.

D O R O T H É E.

Et quel parti mon frere a-t-il pris?

LE DOMESTIQUE.

Quoiqu'il fût harassé de fatigue ; il s'est mis en marche avec le messager ; et ils ont fait route ensemble jusqu'à l'alisier du bois. M. Frédéric s'y est jeté pour aller se cacher dans l'hermitage : il y attendra le retour du messager, pour savoir comment votre oncle aura pris les choses.

DOROTHÉE.

Oh ! si je pouvois lui parler.

LE DOMESTIQUE.

Il y a apparence qu'il le désire autant que vous.

DOROTHÉE.

Mon oncle tourne souvent de ce côté sa promenade. S'il alloit le rencontrer dans son premier feu ! O mon ami ! courez lui dire qu'il aille se tapir dans la grange, derrière les bottes de foin. J'irai le trouver aussi-tôt que mon oncle sera sorti.

LE DOMESTIQUE.

Soyez tranquille, mamselle ! Je vais l'y conduire moi-même, et l'aider à se cacher.
(*Il sort.*)

SCENE V.

DOROTHÉE (*seule.*)

QUE de chagrins il me cause sans cesse ! et je ne puis m'empêcher de l'aimer.

S C E N E V I.

M A R I A N N E , D O R O T H É E.

D O R O T H É E.

AH ! ma chere cousine ! que j'avois d'impatience de t'entretenir. Hélas ! j'en ai cependant que de bien mauvaises nouvelles à t'apprendre.

M A R I A N N E.

Je les sais toutes. Mon papa vient de me donner à lire la lettre de mon frere. Celle du préfet a redoublé sa colere contre Frédéric.

D O R O T H É E.

Je ne sais par où m'y prendre pour le justifier.

M A R I A N N E.

Je parierois qu'il est innocent. Tu connois cet hypocrite de Rodolphe ? Il fait toutes les fautes, et sait les mettre adroitement sur le compte d'autrui. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il cherche à perdre ton frere dans l'esprit de mon papa. Vingt fois, par des accusations secrettes, il l'a fait chasser de la maison ; et puis, lorsque les choses se sont éclaircies, il s'est trouvé qu'il n'y avoit que lui seul de coupable. Je vois par sa lettre même qu'il est un traître, et que Frédéric est tout au plus un étourdi.

D O R O T H É E.

Quelle douce consolation me donne ton

amitié ! Oui, mon frere est né bon, franc, cordial, généreux, sans défiance ; mais il est pétulent, audacieux et inconsidéré. Il est opiniâtre dans ses idées, et ne ménage pas assez ceux qui ne le traitent pas à sa fantaisie.

M A R I A N N E.

Et Rodolphe est envieux, dissimulé, hypocrite et flatteur. C'est un chat qui fait d'abord patte de velours ; et qui donne ensuite son coup de griffe au moment où vous comptez le plus sur son amitié. Que je donnerois mon frere avec toutes ses fausses vertus, pour le tien chargé de tous ses défauts ! Le pis est que Frédéric ne soit pas ici.

D O R O T H É E.

Et s'il y étoit ?

M A R I A N N E.

Oh ! où est-il donc ? j'y cours : je meurs d'envie de le voir.

D O R O T H É E.

Chut. Je crois entendre mon oncle qui gronde.

M A R I A N N E.

Tu es la sœur de Frédéric, il est juste que tu le voies la première. Je vais rester ici avec mon papa, pour chercher à l'adoucir. Toi, cours auprès du pauvre fugitif, et porte-lui quelques paroles d'espérance et de consolation.

D O R O T H É E.

Oui : et une bonne mercuriale aussi, je t'assure ; car il l'a mérite de toutes façons.
(Elle sort.)

S C E N E V I I.

M. DE VALCOURT, MARIANNE.

M. DE VALCOURT.

JE suis si en colere contre ce drôle, que j'en'ai pas été en état d'écrire pour r'envoyer le messenger. Il peut, aussi-bien, ne partir que demain au matin. Tâchons de me remettre un peu.

M A R I A N N E.

Quoi ! mon papa ! vous êtes toujours fâché contre mon pauvre cousin ? Est-ce donc un si grand crime qu'il a commis ?

M. DE VALCOURT.

Il te sied bien vraiment de l'excuser : je vois que tu n'as pas une meilleure tête que lui ; et que tu aurois peut être fait pis à sa place. Vous avez cependant l'un et l'autre un bon exemple sous les yeux.

M A R I A N N E.

Et qui donc ?

M. DE VALCOURT.

Mon brave Rodolphe ?

M A R I A N N E.

Ah ! oui, mon frere est un garçon bien vrai, bien généreux ! C'est un digne modele !

M. DE VALCOURT.

Je sais que Dorothée et toi vous lui en avez toujours voulu. Moi-même, d'après

votre façon de penser, j'avois pris des préventions contre lui. Mais le préfet m'en rend aujourd'hui de si bons témoignages....

M A R I A N N E.

Eh ! mon Dieu ! ses précepteurs ne vous accabloient-ils pas ici de ses louanges ? On sait qu'il est né d'un homme riche ; et on espere toujours attrapper des présents d'un pere, en le flattant sur son fils.

M. D E V A L C O U R T.

Je veux bien qu'on m'ait un peu flagorné sur son compte ; mais, au moins, ne m'a-t-il pas joué un seul tour, comme Frédéric m'en a joué mille depuis son enfance ?

M A R I A N N E.

Ses tours ne portoient de préjudice à personne ; ils ne faisoient tort qu'à lui-même.

M. D E V A L C O U R T.

Tu me mettrois en fureur. Il ne s'est fait tort qu'à lui-même, n'est-ce pas, en précipitant dans les fossés ma plus belle voiture ? Une voiture dorée, toute neuve, qui venoit de me coûter six mille francs !

M A R I A N N E.

Ce n'est qu'un trait d'étourderie, bien excusable à son âge. Pétrél essayoit cette voiture : Frédéric le tourmenta si fort pour monter sur le siege, qu'il le prit avec lui. Lorsqu'ils eurent fait quelques pas le fouet tombe : Pétrél descend pour le ramasser ; les chevaux sentent leurs rênes dans une mains plus foible, ils s'emportent. Heureusement l'avant-train se détache, et il n'y a que la voiture qui en ait souffert.

M. DE VALCOURT.

Ce n'est pas assez, peut-être ? Et qui dans cette aventure, est plus à plaindre que moi ?

M A R I A N N E.

Frédéric, qui en a eu la tête toute fracassée ; et sur-tout le pauvre Pétrel, qui a perdu son service.

M. DE VALCOURT.

Ah ! je ne puis y penser sans frémir encore de colere ! Cette belle équipée m'a coûté plus de cent louis.

M A R I A N N E.

Et combien de regrets elle a coûté au bon Frédéric ! Il ne se consolera jamais d'avoir été cause de la disgrâce du malheureux Pétrel.

M. DE VALCOURT.

Deux bons vauriens à mettre ensemble ! J'admire toujours que tu choisisses les plus mauvais garnemens pour plaider leur cause. C'est dommage, en vérité, que tu ne sois pas née garçon, pour être camarade de ton cousin. Vous auriez fait, je crois, tous deux, de belles manœuvres.

M A R I A N N E.

Mais, au moins....

M. DE VALCOURT.

Tais-toi. Tu m'importune de tes sornettes. Je veux sortir pour aller prendre le frais. Va chercher Dorothée, et vous viendrez me trouver. (*Il sort, et laisse son chapeau.*)

SCENE VIII.

M A R I A N N E.

J'AURAI bien de la peine encore à le faire revenir. Ne désespérons de rien cependant. Il n'est méchant que dans ses paroles.

SCENE IX.

M A R I A N N E, D O R O T H É E.

D O R O T H É E (*présentant son nez à la porte entr'ouverte.*)

BST !

M A R I A N N E.

Eh bien !

D O R O T H É E.

Mon oncle est-il dehors ?

M A R I A N N E.

Il vient de sortir. Et Frédéric ?

D O R O T H É E.

Il nous attend sur l'escalier dérobé.

M A R I A N N E.

Il n'y a qu'à le faire monter dans notre appartement.

D O R O T H É E.

Il faut bien s'en garder. Justine y est.

M A R I A N N E.

Que ne le faisons-nous entrer ici? Personne n'y vient, lorsque mon papa est dehors.

D O R O T H É E.

Tu as raison. Il nous sera aussi plus facile de le faire esquiver au besoin. Attends, je vais le faire monter.

S C E N E X.

M A R I A N N E.

QUE je suis curieuse de l'entendre raconter son histoire! J'aurai aussi bien du plaisir de le voir. Il y a plus d'un an qu'il nous a quittés. Ah! je l'entends.

(*Elle va jusqu'à la porte à sa rencontre.*)

S C E N E X I.

M A R I A N N E , D O R O T H É E ,
F R É D É R I C .

M A R I A N N E (*l'embrassant.*)

AH ! mon cher cousin !

D O R O T H É E.

Il mérite bien ces caresses pour les chagrins qu'il nous cause!

MARIANNE (*lui tend la main.*)

Je le vois ; tout est oublié.

F R E D E R I C.

Ma chere cousine ! je te trouve donc toujours la même ? Tu n'as jamais été si sévère pour moi , que ma sœur.

D O R O T H É E.

Si je l'étois autant que notre oncle, va....

F R E D E R I C.

Avant toutes choses, que dit-il ? Est-il donc vrai qu'il soit si fort en colere contre moi ?

D O R O T H É E.

S'il savoit que nous te cachons ici, nous n'aurions rien de mieux à faire que de vuidér la maison, et de courir les champs.

M A R I A N N E.

Oh oui : garde-toi bien de te présenter sitôt à ses yeux : il seroit homme à te fouler peut-être sous ses pieds dans sa premiere fureur.

F R E D E R I C.

Que peut donc lui avoir écrit le préfet ?

D O R O T H É E.

Un beau panégyrique sur tes fredaines.

M A R I A N N E.

Mon frere en avoit déjà touché quelque chose par la poste d'hier.

F R E D E R I C.

Quoi ! Rodolphe a écrit ? Je n'ai donc plus besoin de justification. Il sait aussi bien que moi comment les choses se sont passées. Je lui ai tout confié.

536 *Un bon cœur fait pardonner*

M A R I A N N E.

Il n'y auroit qu'à te juger sur sa lettre ?

F R E D E R I C.

Je veux être un coquin, si je ne suis pas innocent.

D O R O T H É E.

Ce n'est rien dire. Il faut bien être l'un ou l'autre.

F R E D E R I C.

Et vous avez pu me croire coupable !
Quel est donc mon crime d'avoir vendu
ma montre ?

D O R O T H É E.

N'est-ce rien que cela ? et qui sait encore
si tes chemises, tes habits....

F R E D E R I C.

Il est vrai ; j'aurois tout vendu, si j'avois
eu besoin de plus d'argent.

D O R O T H É E.

Voilà une belle maniere de te défendre !
Et passer les nuits hors de ta pension !

F R E D E R I C.

Une nuit ! ma sœur ?

D O R O T H É E.

Et te révolter contre un juste châtiment !

F R E D E R I C.

Dis, contre un outrage que je n'avois pas
mérité. Quand jem'y serois soumis, j'aurois
toujours conservé dans l'esprit de mon oncle
la tache d'une faute. Et si l'on m'avoit chassé,
je n'aurois jamais reparu deyant vous.

MARIANNÉ.

M A R I A N N E.

Mais, mon ami, que peux-tu dire pour ta défense ? Il faut bien que nous en soyons instruites, pour te blanchir aux yeux de notre papa.

F R E D E R I C.

Ecoutez. Il y a quelques jours qu'on nous parla d'une foire dans le prochain village. Le préfet nous donna la permission d'y aller pour nous divertir, et pour voir les curiosités qu'on y montre.

D O R O T H É E.

Ah ! c'est donc en oranges et en pralines que tu as mangé ta montre et ton *Exercice du Chrétien* ? ou bien, à voir les singes et les marmottes ?

F R E D E R I C.

Il faut que ma sœur ait bien du goût pour toutes ces choses, pour croire qu'on puisse y dépenser son argent. Non, ce n'est pas cela. J'avois soif, et j'entrai dans une auberge où l'on vendoit de la biere.

D O R O T H É E.

Mais, c'est encore pis.

F R E D E R I C.

En vérité, ma sœur, tu es bien cruelle. Laisse-moi donc achever. Tandis que j'étois assis...

M A R I A N N E (*prêtant l'oreille vers la porte.*)

Nous sommes perdus ! Mon papa ! Je l'entends.

D O R O T H É E.

Sauve-toi ! sauve-toi !

F R E D E R I C.

Non : je veux attendre mon oncle pour me jeter à ses pieds.

M A R I A N N E.

Eh non mon ami ! il n'est pas en état de t'entendre. Par pitié pour moi...

F R E D E R I C.

Tu le veux ?

M A R I A N N E.

Oui , oui : laisse-moi gouverner tes affaires.

(Elle le pousse par les épaules vers la porte de l'escalier dérobé , la ferme sur lui et revient.)

S C E N E X I I.

M. DE VALCOURT, MARIANNE ;
DOROTHÉE.

M A R I A N N E.

E H bien , mon papa , vous voilà déjà de retour de votre promenade ?

M. D E V A L C O U R T.

Je cherche mon maudit chapeau. Je ne sais où je l'ai laissé.

D O R O T H É E (*cherchant des yeux.*)

Tenez , tenez , le voici. (Elle le lui présente.)

M. DE VALCOURT.

Tu ne pouvois pas avoir l'avisement de me le porter ?

DOROTHÉE.

Il faut que je sois aveugle , pour ne l'avoir pas vu.

MARIANNE.

Qui peut penser à tout ?

M. DE VALCOURT.

Effectivement, il y tant de choses qui t'occupent !

MARIANNE.

C'est que le pauvre Frédéric m'est revenu dans la tête.

M. DE VALCOURT.

N'entendrais-je jamais que ce nom siffler à mes oreilles ?

MARIANNE.

Eh bien ! mon papa ! n'en parlons plus. Ne voudriez-vous pas aller continuer votre promenade avant le serein ?

M. DE VALCOURT.

Non , je ne veux plus sortir. (*Marianne et Dorothée se regardent en branlant la tête d'un air mécontent.*) Il est trop tard. Aussi bien , on vient de me dire que mon ancien cocher est en bas , et qu'il veut me parler.

MARIANNE ET DOROTHÉE.

Pétrel ?

M. DE VALCOURT.

Quel dommage qu'il m'ait causé, le mal est fait, et il en a été assez puni. Je veux savoir ce qu'il a à me dire.

M A R I A N N E.

Il pourroit bien attendre que vous fussiez revenu de votre promenade.

M. D E V A L C O U R T.

Non, non; j'en serai plutôt débarrassé. Dans le fond... (*Marianne et Dorothée se parlent en secret.*) (*A Marianne*) lorsque votre pere, (*à Dorothée*) lorsque votre oncle vous parle, il me semble que vous devriez l'écouter. Dans le fond.... (*Dorothée veut s'esquiver.*) Où allez-vous, Dorothée!

D O R O T H É E (*embarrassée.*)

C'est que j'ai besoin de descendre.

M. D E V A L C O U R T.

Eh bien, dites à Pétrel de monter.

(*Dorothée sort.*)

S C E N E X I I I.

M. DE VALCOURT, MARIANNE.

M. D E V A L C O U R T.

DANS le fond, ce pauvre homme me fait pitié. Je n'ai jamais eu de si bon cocher. On auroit put se mirer sur le poil de mes chevaux; et il n'alloit pas boire leur avoine au cabaret.

M A R I A N N E.

Ah! si vous l'aviez gardé, vous auriez épargné bien des chagrins au pauvre Frédéric.

M. DE VALCOURT.

Ne m'en parlez plus. C'est lui qui est cause que j'ai renvoyé Pétrel, et que je me trouve à présent sans cocher ; car celui-là m'a dégoûté de tous les autres. Je ne trouverai jamais à le remplacer.

S C E N E X I V.

M. DE VALCOURT, MARIANNE,
DOROTHÉE, PÉTREL.

D O R O T H É E.

MON cher oncle ! voici Pétrel.

P E T R E L.

Je vous demande pardon, Monsieur, mais je ne puis croire que vous soyez toujours en colère contre moi. Ne trouvez pas mauvais que j'aie pris la liberté de paroître devant vous en traversant le village, pour vous prier de me donner un bon certificat.

M. DE VALCOURT.

Est-ce que je ne t'en ai pas donné ?

P E T R E L.

Je n'en ai pas eu d'autre que... « Tiens, » voilà ton argent ; sors à l'instant du château, et ne te présente jamais à mes yeux. » Vous ne me laissâtes pas le temps de vous demander une attestation en forme plus gracieuse.

M. DE VALCOURT.

C'est que tu ne méritois pas qu'on fît plus de cérémonie : car il m'en a coûté ma plus belle voiture. Plût à Dieu que Frédéric s'y fût aussi tordu le cou.

PÉTREL.

Que voulez-vous, Monsieur ! Un cocher n'a de tête que dans son fouet, et le mien m'étoit échappé. Je serai plus prudent à l'avenir.

M. DE VALCOURT.

Allons, tout est oublié. Comment fais-tu pour vivre ?

PÉTREL.

Ah ! mon cher maître ! depuis que je suis hors de chez vous, je n'ai pas eu un bon moment. Vous savez qu'en sortant d'ici, j'entrai chez M. le major de Braffort. Oh quel homme ! il ne savoit parler que la cane levée. Que Dieu lui fasse paix.

M. DE VALCOURT.

Il est donc mort ?

PÉTREL.

Oui, au grand contentement de ses soldats ! Il ne me donnoit jamais ses ordres qu'en jurant comme un Turc. Pleine mesure d'avoine à ses chevaux ; et force coups de bâtons, mais peu de pain à ses gens.

MARIANNE.

Ah ! mon pauvre Pétrel, pourquoi demeurois-tu à son service ?

P E T R E L.

Où serois-je allé ? Ce qui me retenoit encore, c'est que ma femme trouvoit de l'emploi dans la maison, à blanchir et à raccommoder le linge. Elle gagnoit au moins à demi de quoi nourrir nos enfants. Tout le monde trembloit devant M. le Major : il n'y eut que la mort qui le fit trembler et qui le terrassa. Maintenant je n'ai plus de condition, et je ne sais où donner de la tête.

M. D E V A L C O U R T.

Mais tu sais que je ne laisse mourir personne de faim, et encore moins un ancien domestique.

P E T R E L.

Ah ! je le pensois toujours ! mais vos terribles paroles : « ne te présente jamais à mes yeux : » elles résonnoient sans cesse comme un tonnerre à mon oreille. Dix des plus gros jurements de M. le Major ne m'auroient pas fait tant de peur.

M A R I A N N E.

Et tu n'as pas trouvé de maître depuis ce temps ?

P E T R E L.

Oh ! ma chere Demoiselle ! ce n'est pas ici comme à Paris. Dans ce village, et tous les environs, les gens sont si pauvres, qu'ils ont plus besoin de leur avoine pour eux-mêmes que pour leurs chevaux. Je me louois à la journée pour les travaux des

champs, ma femme tourmentoit sa quenouille, et mes enfans alloient demandant l'aumône. Mais nous gagnions tous ensemble si peu à cela, que nous étions hors d'état de payer, à la fin de la semaine, le loyer d'un grabat dans un recoin de grenier. Bientôt nous n'eûmes plus que la terre sous nous, et le ciel par dessus. Ma pauvre femme en est morte de mal et de chagrin.

(*Il s'essuie les yeux.*)

M. DE VALCOURT.

Tu l'as mérité. Que ne venois-tu chercher du secours auprès de moi ?

MARIANNE (*à Dorothée.*)

Voilà mon papa qui se remontre. Bon augure pour Frédéric !

PETREL.

Ah ! Monsieur ! quelle femme c'étoit ! jamais on n'a su tenir un ménage comme elle. Lorsque je rentrois le soir sans avoir gagné un sou, et que je croyois être obligé de me coucher avec la faim, je trouvois qu'elle n'avoit mangé que la moitié de son pain pour me garder l'autre. Quand j'écuimois de rage comme un possédé, et que je voulois tout briser autour de moi, elle savoit me rendre au bon Dieu, et me refaire honnête homme. A présent elle est morte ; je ne peux la ressusciter. C'est de là que mon véritable malheur commence, et Dieu sait quand il finira.

D O R O T H É E.

Ah ! mon pauvre Pétrel !

P E T R E L.

Il n'y avoit plus à espérer de trouver de condition dans le pays. Je partis un beau soir. Je chargeai ma fille sur mes épaules, et je pris mon garçon par la main. Nous marchâmes une grande partie de la nuit, et nous passâmes le reste à dormir dans la forêt. Le lendemain au matin, à la pointe du jour, nous étions à la porte d'un village. Par bonheur, la foire s'y tenoit ce jour-là. Je gagnai quelque argent à porter des paquets. Mais écoutez bien, Monsieur ! un ange, un ange du ciel, M. Frédéric....

M. D E V A L C O U R T.

Un ange, Frédéric ? ce garnement ?

(*Marianne et Dorothée se prennent par la main, s'approchent de Pétrel d'un air de curiosité et de joie, en s'écriant ensemble.*)

Frédéric ? Frédéric ?

P E T R E L.

Oui, mon cher maître ! maltraitez-moi ; si vous voulez ; mais non ce brave et généreux enfant. J'aimerois mieux me voir foulé sous vos pieds.

D O R O T H É E.

Oh ! conte-nous, conte-nous, Pétrel !

P E T R E L.

Ma petite Louison alla demander l'aumône à la porte d'une auberge. Monsieur Rodolphe et monsieur Frédéric y étoient

346 *Un bon cœur fait pardonner*

assis à une table avec une bouteille de biere à leur côté.

M. DE VALCOURT.

Ah ! voilà de jolies inclinations : dans un cabaret !

DOROTHÉE.

Mon oncle, c'est qu'il avoit besoin de se rafraîchir.

M. DE VALCOURT.

Qu'avoit-il à faire dans ce village ?

MARIANNE.

Il étoit allé voir la foire. Votre Rodolphe y étoit bien aussi.

PETREL.

Il reconnut aussi-tôt ma fille ; et se leva de table, malgré tout ce que son compagnon pût lui dire. Il fit avaler un verre de biere à la pauvre Louison, la prit par la main, la conduisit dehors, et se fit raconter en peu de mots notre misere. Alors il lui ordonna de le mener où j'étois. Il me trouva dans la rue voisine, puisant de l'eau dans mon chapeau à une fontaine, pour me rafraîchir de la grande chaleur. Je crus que je deviendrois fou de joie quand je le vis. Tout sale et tout déguenillé que j'étois, je le pris dans mes bras devant tout le monde ; et on craignoît que je ne l'étouffasse, tant je le pressois contre mon cœur. Ah ! je sentis qu'il me serroit bien aussi de son côté. Enfin, comme nous étions environnés d'une grande foule, il me dit de le conduire

dans un endroit où nous fussions seuls, et je le menai dans une grange où j'avois déjà retenu mon coucher.

M A R I A N N E.

Ah ! mon papa ! je parierois....

M. D E V A L C O U R T.

Silence. Eh bien ? Pétrel.

P E T R E L.

Je lui racontai tout ce que je vous ai dit. Le brave enfant se mit à pleurer et à se désoler. Ce seroit à moi, s'écria-t-il, de mendier pour vous ; je suis la cause de votre malheur. Mais je ne dormirai pas sans vous avoir secouru. Prends, prends, mon Pétrel, tout ce que j'ai sur moi, dit-il en fouillant dans ses poches. Je ne voulois pas le recevoir ; il se fâcha. Je lui dis que c'étoit apparemment de l'argent qu'on lui avoit donné pour s'amuser ; que j'étois accoutumé à souffrir. Il serra les dents, trépigna des pieds ; et je pense qu'il m'auroit battu, si je n'avois pas pris sa bourse.

M. D E V A L C O U R T.

Et combien y avoit-il ?

P E T R E L.

Près de six francs. Il ne voulut garder qu'une piece de six sous. Il ne sera pas dit, continua-t-il, qu'un brave domestique de mon oncle, qui n'a ni volé, ni assassiné, soit obligé, dans ses vieux jours, d'aller mendier avec ses enfants, qu'il n'ait pas un gîte assuré. Mettez-vous dans une petite

348 *Un bon cœur fait pardonner*

chambre. Avant qu'il soit trois jours, je reviens à vous, et je vous porterai des secours, jusqu'à ce que j'aie écrit à mon oncle. Nous l'avons tous deux mis en colere contre nous; mais il est trop bon et trop généreux pour vous abandonner à votre misere.

M. DE VALCOURT.

Est-il bien vrai, Pétreil, qu'il ait dit cela?

PÉTREIL.

Voulez-vous que j'en jure? mon maître!

MARIANNE.

Va, va, nous t'en croyons assez. Acheve ton récit.

PÉTREIL.

Que fais-tu de tes enfants? me dit-il, en caressant Guillot. Ce que j'en fais? lui répondis-je: ils courent les chemins, portant des fleurs et des balais de plume à vendre; et, quand personne n'en veut acheter, demandant l'aumône. Cela n'est pas bien: reprit-il. Il ne deviendroient à ce métier que des libertins et des paresseux. Il faut que tu fasses apprendre un métier au petit garçon, et que tu places ta fille chez d'honnêtes gens.

MARIANNE.

Frédéric avoit bien raison: mon papa!

PÉTREIL.

Oui, lui dis-je; mais comment aller présenter des enfants avec ces haillons? Si j'avois seulement une vingtaine d'écus, je

trouverois bien à m'en débarrasser. Il y a ici un tisserand qui occupe de petites mains ; et qui prendroit mon Guillot en apprentissage , si je pouvois lui donner dix écus d'avance. Une jardiniere se chargeroit aussi de Louison pour aller vendre des fleurs , si j'avois de quoi lui donner un cotillon. Je pourrois alors me présenter chez des gens riches pour avoir du service , et je ne serois pas réduit à rôder comme un fainéant.

M. D E V A L C O U R T.

Et que te répondit Frédéric ?

P E T R E L.

Rien : Monsieur ! Il s'en alla ; mais deux jours après, il étoit déjà de retour. Où est le tisserand qui veut prendre ton fils en apprentissage ? mene-moi chez lui. Je l'y conduisis , et il lui parla en secret. Et la jardiniere qui se charge de Louison ? mene-moi chez elle. Je l'y conduisis aussi. Il me laissa à la porte , alla parler à cette femme dans son jardin ; me reprit ensuite sans dire mot , et nous sortîmes. A cent pas de là il s'arrête et me dit , en me sautant au cou : bon vieillard , sois tranquille pour tes enfants. Il m'ordonna ensuite d'aller chez un frippier , dont il me montra de loin la boutique. Il lui avoit déjà payé ce surtout et cette redingote que vous me voyez.... N'ai-je pas l'air d'un prince là-dessous ?

M A R I A N N E.

O mon brave cousin ! le bon Frédéric !

350 *Un bon cœur fait pardonner*

M. DE VALCOURT.

(*S'essuyant tantôt un œil, tantôt l'autre.*)

Je vois maintenant où la montre s'en est allée.

P E T R E L.

Ce n'est pas tout, Monsieur. Ne le surpris-je pas à me glisser de l'argent dans la poche? Je voulus absolument le lui rendre, en lui disant qu'il n'avoit déjà fait que trop de chose pour moi. Mais si jamais je l'ai vu se mettre en colere, c'est dans ce moment. Il m'assura que c'étoit vous, Monsieur, qui le lui aviez envoyé pour me le donner. Comme je voulois courir ici pour me jeter à vos pieds, il me dit que vous vouliez faire semblant de n'en rien savoir. Ah! dis-je en moi-même, ce M. de Valcourt est un si bon maître! peut-être qu'il me reprendroit. Cependant je n'osois pas venir, puisque M. Frédéric me l'avoit défendu.

M. DE VALCOURT.

O mon Frédéric! mon cher Frédéric! tu as donc toujours ce cœur noble et généreux que je t'ai vu dans l'enfance.

D O R O T H É E.

Et qui t'a enfin décidé à reparoître devant mon oncle?

P E T R E L.

Le voici. On n'a pas voulu recevoir mon Guillot sans son extrait de baptême. Il falloit venir le demander au curé. En entrant dans le village, comme si M. Frédéric

m'avoit porté bonheur, j'appris que M. le comte de Vienne avoit besoin d'un cocher : j'allai me présenter à lui ; et il me promit de me prendre à son service, si je lui apportois un bon certificat de mon dernier maître. Je ne pouvois pas aller dans l'autre monde en demander un à M. le Major. Je me suis hasardé, en tremblant, à m'adresser à vous. Peut-être refuserez-vous de me le donner ; mais j'aurai toujours gagné de vous faire mes remerciements pour les secours que vous avez bien voulu me faire passer par les mains de M. Frédéric.

M. D E V A L C O U R T.

Non : mon honnête Pétrel, tu ne les dois qu'à lui seul. C'est lui qui s'est dépouillé pour te couvrir. Mais il te doit aussi le retour de mon amitié. De quel malheur tu le sauves. Oui, sans toi, sans toi, j'étois si en colere contre lui, que je l'aurois banni pour jamais de ma présence.

P E T R E L.

Que dites-vous ? Monsieur ! Ah ! je serois l'homme de la terre le plus heureux ! Il m'auroit tiré de peine, et je l'en aurois tiré à mon tour ! Nous nous aurions cette obligation l'un à l'autre !

M. D E V A L C O U R T.

Ce maudit coquin de Rodolphe l'avoit presque chassé de mon cœur. Comment pouvois-je m'en rapporter à ce frippon, qui m'en a si souvent imposé ? Mais, le préfet, le préfet !

352 *Un bon cœur fait pardonner*

M A R I A N N E.

Eh , mon papa ! c'est qu'il aura trompé comme vous.

M. D E V A L C O U R T.

Mais , mon Dieu ! on m'écrit que Frédéric s'est échappé. Si le désespoir alloit le prendre ! S'il lui arrivoit quelque malheur !

P E T R E L.

Un cheval , un cheval ! je vous le ramènerai , quand il seroit au bout du monde.

(*Il veut courir.*)

D O R O T H É E (*le retenant.*)

Est-il bien vrai , mon cher oncle que vous lui pardonneriez ! que vous le presseriez encore contre votre cœur ?

M. D E V A L C O U R T.

Ah ! quand il auroit vendu tous ses habits ! quand il reviendroit nud comme la main !

(*Dorothée fait un signe à Marianne , et part comme un éclair.*)

M A R I A N N E.

Et s'il étoit ici ? mon papa.

M. D E V A L C O U R T.

Ici ? quelqu'un l'a-t-il vu ? Où est-il ? où est-il ?

P E T R E L.

Ah ! s'il étoit ici ! s'il étoit ici ! j'irois donner de la tête là-haut contre le plancher.

M A R I A N N E.

Eh bien , mon papa , le voyez - vous ?

SCENE X V.

M. DE VALCOURT , FRÉDÉRIC ;
MARIANNE , DOROTHÉE ,
PÉTREL.

(*Frédéric se précipite aux pieds de son oncle. Pétrel se jette contre terre à son côté , passe un bras sous les genoux de M. de Valcourt , et l'autre autour de Frédéric , leur baise les mains et les habits , et fait des éclats extravagants de joie. Marianne et Dorothée s'embrassent en pleurant.*)

F R E D E R I C .

AH ! mon oncle ! mon oncle ! me pardonnez-vous ?

M. DE VALCOURT (*d'une voix étouffée , à force de le presser.*)

Te pardonner ! Ah ! tu mérites que je t'aime mille fois plus qu'auparavant , que je ne me sépare jamais de toi.

F R E D E R I C .

Oui , mon oncle ! jamais , jamais.

(*Il se retourne , se jette sur Pétrel , et se suspend d'un bras à son cou.*)

Ah ! si vous aviez vu la misere de ce pauvre homme et de ses enfants ! si vous aviez été la cause de leur malheur !

P E T R E L.

C'est moi , c'est moi ! pourquoi vous laisser grimper sur mon siege , et vous livrer à des chevaux fringants ? Mais qui pouvoit vous refuser quelque chose ? Non , quand la voiture auroit dû me passer sur le corps. Tenez , M. Frédéric , ne me demandez plus rien d'injuste. Il faudroit vous l'accorder ; mais j'irois de là me jeter dans la riviere.

M. D E V A L C O U R T.

Que ne m'instruisois-tu de tout cela ? au lieu de vendre ta montre , tes livres , et peut-être tes habits. C'est toujours une imprudence à un enfant comme toi , qui ne connoît pas le pris des choses.

F R E D E R I C.

Oui , cela est vrai. Mais chaque moment de plus que je laissois souffrir cette famille , il me sembloit commettre un assassinat. Et puis comme vous aviez chassé Pétrel dans votre colere , je craignois que vous ne me fissiez défense de le secourir ; et que par ma désobéissance à vos ordres exprès , je ne me rendisse plus coupable.

M. D E V A L C O U R T.

Tu m'aurois donc alors désobéi ?

F R E D E R I C.

Oui , mon oncle : mais en cela seulement.

M. D E V A L C O U R T.

Embrasse-moi , brave Frédéric..... Cependant j'ai encore sur le cœur un article

de la lettre, qui dit que tu as découché une nuit. Où l'as-tu donc passée ?

F R E D E R I C.

C'étoit le jour que je portois l'argent à Pétrel. Le préfet n'étoit pas à la pension, et je savois que la porteseroit fermée le soir à dix heures. Je croyois être de retour auparavant ; et j'y aurois été, si je ne me fusse égaré dans les ténèbres.

D O R O T H É E.

Mon pauvre frere ! où as-tu donc couché ?

F R E D E R I C.

Je trouvai une mesure abandonnée ; je m'y étendis sur une grande pierre, et jamais je n'ai si bien dormi. J'étois si content d'avoir soulagé Pétrel !

M A R I A N N E.

Ah ! méchant Rodolphe ! il s'est bien gardé de nous apprendre toutes ces choses : il les savoit pourtant.

M. D E V A L C O U R T.

Dès ce moment, je lui retire ma tendresse ; et toi seul.....

F R E D E R I C.

Non, mon oncle, je ne veux être heureux aux dépens de personne, et encore moins aux dépens de votre fils.

D O R O T H É E (*lui tend la main.*)

O mon frere ! combien je dois t'aimer !

M. D E V A L C O U R T.

Eh bien ! qu'il reste dans sa pension. Pour toi tu ne me quitteras plus. Je veux toujours t'avoir auprès de mon cœur. Je te ferois plutôt venir des maîtres , de toute espece , de deux cents lieues.

(*Frédéric lui baise la main.*)

PETREL (*lui baisant le pan de son habit.*)

Mon digne maître , vous êtes toujours le même !

M. D E V A L C O U R T (*lui frappant sur l'épaule.*)

Pétrel ! as-tu pris des engagements avec M. de Vienne ?

P E T R E L.

Bon ! je n'avois pas mon certificat.

M. D E V A L C O U R T.

Tu n'en auras plus besoin. Je sens que je vous rendrai heureux , Frédéric et toi , en vous remettant ensemble. Mais ne lui laisse plus prendre ta place sur ton siege. On pourvoira aussi à tes enfants.

PETREL (*se met à sanglotter et à crier.*)

Mon cher maître !... Monsieur !... c'est-il bien vrai ? N'est-ce qu'un songe ? Frédéric ! M. Frédéric ! mes pauvres enfants !... Ah ! Ah ! que j'aïlle revoir mes chevaux.

L'AMI
DES ENFANTS.

JUIN 1782.



LE VIEUX
CHAMPAGNE.

M. D'ORVAL, PAULIN son fils:

PAULIN.

MON papa ! je sais où vous trouver un très-bon domestique, lorsque vous renverrez le vieux Champagne.

M. D O R V A L.

Qui t'a chargé de ce soin ? Est-ce que je pense à le renvoyer ?

P A U L I N.

Vous voulez donc toujours garder ce vieux garçon ? Un jeune domestique, seroit, je crois, bien mieux notre affaire.

M. D O R V A L.

Comment ? Paulin ; voilà une bien mauvaise raison pour se dégoûter d'un ancien serviteur. Tu l'appelles vieux garçon ? Tu devrois en rougir, mon fils. C'est à mon service qu'il a vieilli. Ce sont peut-être les soins qu'il a pris de ton enfance, et les inquiétudes que lui ont causé tes maladies, qui ont avancé son âge. Tu vois donc combien il seroit ingrat et déraisonnable de prendre de l'aversion pour lui à cause de sa vieillesse. Et crois-tu avoir plus de raison de me dire qu'un jeune domestique seroit bien mieux notre affaire ? Ce discernement est au-dessus de ton âge. Il demande plus d'expérience que tu ne peux en avoir acquis. Je te ferai sentir, dans un autre moment, l'avantage qu'un vieux domestique a sur un jeune pour l'exactitude et la sûreté du service.

P A U L I N.

Je le crois, puisque vous le dites, mon papa. Mais il porte perruque : et cela fait une drôle de figure à voir, un homme en perruque planté debout derrière votre chaise

pour vous servir. Je ne puis tourner les yeux sur lui, sans me sentir l'envie d'éclater de rire.

M. D O R V A L.

C'est un bien mauvais caractère : mon fils ! je ne te l'aurois jamais soupçonné. Tu sais qu'il a perdu ses cheveux dans une maladie longue et dangereuse. Te moquer de lui, n'est-ce pas insulter à Dieu qui lui a envoyé cette maladie ?

P A U L I N.

Mais il est grognon, et il n'est pas si éveillé que les autres.

M. D O R V A L.

Champagne peut être sérieux ; il n'est pas grognon. Il est vrai qu'il n'est pas aussi ingambe qu'un jeune drôle de dix-huit à vingt-ans. Mais a-t-il mérité pour cela ton aversion ? O mon fils ! cette pensée me fait frémir. Tu auras donc aussi de l'aversion pour moi. Si Dieu me fait la grace de m'accorder une longue vieillesse ?

P A U L I N.

Oh ! non : mon papa ! je ne suis pas si méchant.

M. D O R V A L.

Et crois-tu ne pas l'être ? de haïr Champagne, parce que ses années l'empêchent d'être aussi alerte qu'autrefois.

P A U L I N.

J'ai tort, mon papa ! j'en conviens ; et je vous assure que j'ai bien du regret d'avoir..

M. DORVAL.

Pourquoi t'interrompre ? quel est ton regret ? dis-tu.

P A U L I N.

Si je vais vous révéler mes fautes, vous vous fâcherez contre moi, et je n'y gagnerai qu'une punition.

M. DORVAL.

Tu sais, mon fils, que je n'aime pas à punir, et que je n'emploie ce moyen que bien rarement. C'est par la raison et par la tendresse que je cherche à vous corriger ta sœur et toi. Je ne connois point la faute que tu as commise ; ainsi je ne puis te promettre une exemption absolue de châ-timent. Est-ce une condition que tu aurois prétendu mettre à ton aveu. Tu sais quelle est ma tendresse pour toi. C'est la seule caution que je veux te donner. Tu peux t'y reposer avec autant de confiance que sur mes promesses.

P A U L I N.

Eh bien ! mon papa ! je vous avouerai que..... j'ai appelé Champagne..... vieux coquin.

M. DORVAL.

Comment ? cela est-il possible ? As-tū pu oublier ainsi ce que tu dois à un brave homme ? Et Champagne a-t-il entendu ?

P A U L I N.

Oui, mon papa ! c'est ce qui me fâche.

M. DORVAL.

M. DORVAL.

C'est très-bien d'en être fâché : mais il ne suffit pas de sentir du regret d'avoir outragé personnellement un de nos semblables, on doit sentir le même remord de l'avoir outragé hors de sa présence.

P A U L I N.

Oui, je me repens d'avoir injurié Champagne : mais ce qui m'afflige le plus, c'est de l'avoir traité ainsi en face ; car.....

M. DORVAL.

Tu as commencé de m'ouvrir ton cœur, acheve.

P A U L I N.

Oui, mon papa !..... car Champagne, lorsque je l'ai eu ainsi maltraité, s'est mis à pleurer, et a dit : ce n'est pas assez des incommodités de mon âge, il faut encore que je sois la risée de l'enfance.

M. DORVAL.

Le pauvre Champagne ! je le connois ; cette injure lui aura déchiré le cœur. Il est dur, à son âge, d'être le jouet d'un enfant ; mais, combien l'on doit souffrir ! lorsque l'on reçoit cette injure d'un enfant qu'on a vu naître, et à qui l'on a rendu des services dont rien ne peut l'acquitter.

P A U L I N.

Ah ! mon papa, combien je suis coupable ! Je veux lui en demander pardon ; et soyez sûr que de ma vie il n'aura à se plaindre de moi.

M. D O R V A L.

Très-bien : mon fils ! c'est à cette condition seulement que Dieu et moi nous pouvons te pardonner. Nous sommes tous foibles , et nous pouvons nous laisser emporter un moment à nos passions. Mais , revenus à nous-mêmes , il nous faut bien pénétrer du repentir de nos fautes , forcer notre orgueil à les réparer , et travailler de toutes nos forces à nous en garantir dans la suite. Mais je voudrois bien savoir ce qui a pu te porter à cette indignité contre Champagne. T'avoit-il offensé ?

P A U L I N.

Oui : mon papa !.... du moins je me le figurois. Je jouois de ma sarbacane , et je visois à lui tirer mes pois au visage. Finissez donc , monsieur Paulin , m'a-t-il dit , ou je vais me plaindre à votre papa. Je me suis fâché de sa menace ; c'est alors que je l'ai injurié.

M. D O R V A L.

C'est donc de propos délibéré que tu as cherché à le mortifier ?

P A U L I N.

Je ne puis en disconvenir.

M. D O R V A L.

C'est ce qui aggrave ta faute , et ce qui lui a arraché des larmes.

P A U L I N.

Ah ! mon papa ! si vous me le permettez , je cours le chercher de ce pas , et lui faire mes excuses. Je ne serai pas tranquille qu'il ne m'ait pardonné.

M. D O R V A L.

Oui, mon fils ! il ne faut jamais différer d'un instant de remplir son devoir. Je t'attends ici.

Paulin sort et revient quelques moments après d'un air satisfait.)

P A U L I N.

Mon papa ! Je suis content de moi ; Champagne m'a pardonné de bon cœur. Oh ! je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de commettre pareille faute.

M. D O R V A L.

Dieu veuille t'en préserver ! Sans lui, tu ne peux te répondre de la plus ferme résolution.

P A U L I N.

Et que dois-je faire pour que Dieu m'en préserve ?

M. D O R V A L.

Lui demander son secours. Il ne te le refusera pas.

P A U L I N.

Je le lui demanderai du fond de mon cœur. Mais, mon papa ! il y a encore une autre chose que je viens de faire sans votre permission, et qui vous fâchera peut-être.

M. D O R V A L.

Qu'est-ce donc ? mon fils !

P A U L I N.

L'écu de six francs dont vous m'aviez fait cadeau le jour de ma fête, je l'ai donné à Champagne.

M. DORVAL.

Pourquoi en serois-je fâché ? Je trouve fort bien que tu fasses de bonnes actions de toi-même, et sans m'en avoir prévenu. Tu peux disposer de tout l'argent que je te donne. C'est ton bien. Tu ne pouvois en faire un meilleur usage. Il faut s'accoutumer de bonne heure à une prudente générosité. Champagne en a-t-il paru bien content ?

P A U L I N.

Il pleuroit de joie ; et je me réjouissois de le voir pleurer.

M. DORVAL.

Je te sais gré de ce sentiment , mon cher fils. Un bon cœur se réjouit toujours d'avoir adouci la misere de ses semblables. Toutes les vertus font naître la joie dans notre ame ; mais aucune n'y laisse un souvenir plus long et plus satisfaisant que la bienfaisance.

P A U L I N.

Ah ! si jamais je possède quelques biens , je veux soulager tous ceux qui souffriront autour de moi.

M. DORVAL.

La dernière priere que j'adresserai à Dieu , sera de fortifier cette vertu dans ton cœur , et de te mettre en état de l'exercer.

P A U L I N.

Serai-je, toutes les fois aussi content qu'aujourd'hui ?

M. DORVAL.

C'est le seul plaisir qui ne s'affoiblisse jamais. Cherche sur-tout à le goûter dans

D'intérieur de ta maison. Si tes domestiques sont gens de bien, tu dois encore plus gagner leur attachement par de bons procédés, que par l'argent. Il ne faut cependant pas négliger de leur faire de temps en temps de petits cadeaux. Si tu sais les faire à propos et avec grace, tu feras de tes gens tes plus sûrs amis.

P A U L I N.

Mais, mon papa! n'ont-ils pas leurs gages?

M. D O R V A L.

Il les ont pour faire leur service, et rien de plus. Mais de petits présents feront naître leur affection; et ils iront au-delà de leur devoir.

P A U L I N.

Je ne vous comprends pas trop bien, mon papa.

M. D O R V A L.

Je vais t'éclaircir ma pensée, par l'exemple de Champagne. Je lui donne ses gages, son vêtement et sa nourriture pour me servir. Lorsqu'il m'a servi, ne sommes-nous pas quittes? et me doit-il quelque chose de plus? Cependant, tu sais qu'il prend soin de tout dans la maison; qu'il s'est rendu de lui-même le surveillant de tous les autres domestiques, et qu'il m'a souvent épargné bien des pertes. Il fait tout cela par attachement, et sans aucun ordre particulier, parce que j'ai su mériter sa reconnaissance par quelques dons légers que je lui ai faits dans certaines occasions. Lorsque ton âge

te permettra de te répandre dans la société, tu n'entendras dans toutes les maisons que des plaintes sur la négligence et l'ingratitude des domestiques. Soit persuadé, mon fils, que c'est le plus souvent la faute des maîtres, pour avoir voulu leur inspirer plus de crainte que d'attachement.

P A U L I N.

Maintenant je vous comprends à merveille : et je me servirai un jour de vos leçons et de votre exemple.

M. D O R V A L.

Tu n'auras jamais lieu de te repentir de les avoir suivis. Je les ai hérités de mon père ; et je me souviendrai toujours de ce qu'il avoit coutume de nous raconter à ce sujet.

P A U L I N.

Ah ! mon papa, si cela ne vous importune pas, je serai bien-aise d'entendre cette histoire.

M. D O R V A L.

Je me fais un plaisir de t'accorder cette récompense de ton repentir et de ta bienfaisance envers l'honnête Champagne.

« M. de Floré, brave militaire, retiré du service, vivoit sur ses terres, avec une épouse respectable, et cinq enfants dignes d'être nés de si honnêtes parents. Les habitants des villages voisins étoient pénétrés pour eux de vénération ; et cette famille réunie, formoit le spectacle le plus touchant qu'on puisse imaginer. La douceur

du caractère de M. de Floré, et l'ordre qui régnoit dans sa maison, lui concilioient la bienveillance et l'admiration de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître. Tous les jeunes gens du canton s'empressoient d'entrer à son service; et lorsqu'il venoit à y vaquer une place, soit par la mort, soit par la retraite d'un domestique, cette place étoit recherchée comme un emploi honorable. Le contentement se peignoit sur le visage de tous ses gens. On auroit cru voir des enfants respectueux au tour de leur pere. Ses ordres étoient si justes et si modérés, que jamais un seul n'avoit eu la pensée de lui désobéir. La concorde régnoit entr'eux, comme parmi des freres: ils ne dispuoient que de zele pour le service de leur maître, et d'attachement à ses intérêts. Un ancien camarade de M. de Floré, qu'on nommoit M. de Furcy, retiré, comme lui, sur ses terres, mais dans une province assez éloignée, vint un jour lui rendre visite, en passant près de son château pour se rendre à la capitale. Après divers propos, la conversation tomba sur les désagrémens attachés aux soins d'un ménage. M. de Furcy soutenoit que la vigilance sur ses domestiques étoit l'occupation la plus fatigante pour lui; qu'il n'en avoit jamais trouvé que d'insolents, de paresseux, d'inattentifs aux besoins de leur maître. Oh! pour cela, dit M. de Floré, je n'ai pas à me plaindre des miens. Depuis dix ans, je n'en ai reçu aucun sujet grave

de plainte. Je suis très-content d'eux, et ils le sont de moi. C'est, dit M. de Furcy, un bonheur bien peu ordinaire. Il faut que vous ayez quelque secret particulier pour former de bons domestiques, et pour les maintenir dans leur perfection. Ce secret est très-simple, répondit M. de Floré : et le voici ! continua-t-il, en allant chercher une grande cassette. Je ne vous comprends pas, reprit M. de Furcy. M. de Floré, sans lui répliquer, ouvrit la cassette. M. de Furcy y vit six tiroirs avec ces étiquettes. *Dépenses extraordinaires. — Pour moi. — Pour ma femme. — Pour mes enfants. — Gages de mes domestiques. — Gratifications.* — Comme j'ai toujours en avance un an de mon revenu, reprit alors M. de Floré, j'en fais six portions au commencement de chaque année. Dans le premier tiroir, je mets une certaine somme, inviolablement réservée aux besoins imprévus. Dans le second, est celle que je destine à mon entretien. Le troisième renferme l'argent nécessaire pour les dépenses intérieures du ménage et les épingles de ma femme. Le quatrième, tout ce qu'il doit m'en coûter pour l'éducation soignée que je donne à mes enfants. Les gages de mes gens sont dans le cinquième. Dans le sixième enfin, sont les gratifications que je leur accorde. C'est à ce dernier tiroir que je dois le bonheur de n'avoir jamais eu de mauvais domestiques. L'argent de leurs gages est pour ce que leur devoir exige d'eux. Mais les

gratifications que je leur distribue en certaines occasions, sont pour ce qui n'est pas rigoureusement compris dans leur devoir, et que leur seule affection pour moi les engage à faire au-delà de mes ordres et de mes vœux. »

DENISE ET ANTONIN.

C'ÉTOIT un beau jour d'été : M. de Valbonne devoit aller se promener dans un joli jardin, aux portes de la ville, avec ses deux enfants, Denise et Antonin. Il passa dans sa garde-robe pour s'habiller, et les deux enfants resterent dans le sallon.

Antonin transporté du plaisir qu'il se promettoit de sa promenade, en courant étourdiment çà et là, heurta du pan de son habit une fleur rare et précieuse, que son pere cultivoit avec des soins infinis, et qu'il avoit malheureusement ôtée de dessus la fenêtre, pour la préserver de l'ardeur du soleil.

O mon frere ! qu'as-tu fait ? lui dit Denise, en ramassant la fleur qui s'étoit séparée de sa tige.

Elle la tenoit encore dans sa main lorsque son pere, ayant fini de s'habiller, rentra dans le sallon.

Comment Denise, lui dit M. de Valbonne avec un mouvement de colere, tu

cueilles une fleur que tu m'as vu prendre tant de peine à cultiver pour en avoir de la graine ?

Mon cher papa, lui répond Denise toute tremblante, ne vous fâchez pas, je vous prie.

Je ne me fâche point : répliqua M. de Valbonne, en se calmant. Mais, comme tu pourrais avoir aussi fantaisie de cueillir des fleurs dans le jardin où je vais, et qui ne m'appartient pas, tu ne trouveras pas mauvais que je te laisse à la maison.

Denise baissa les yeux, et se tut. Antonin ne put garder plus long-temps le silence. Il s'approcha de son père, les yeux mouillés de larmes, et lui dit :

Ce n'est pas ma sœur, mon papa ! c'est moi qui ai arraché cette fleur. Ainsi, c'est à moi de rester à la maison. Menez ma sœur avec vous.

M. de Valbonne, touché de l'ingénuité de ses enfants, et de la tendresse qu'ils montroient l'un pour l'autre, les embrassa, et leur dit : Vous êtes tous deux mes bien-aimés, et vous viendrez tous deux avec moi.

Denise et Antonin firent un bon de joie. Ils allèrent se promener dans le jardin, où on leur montra les plantes les plus curieuses. M. de Valbonne vit avec plaisir Denise presser de ses mains les deux côtés de ses jupons, et Antonin relever les pans de son habit sous chacun de ses bras, de peur de causer quelque dommage en se promenant entre les plates-bandes.

La fleur qu'il avoit perdue , lui auroit causé sans doute beaucoup de plaisir ; mais il en goûta bien davantage en voyant fleurir dans ses enfants l'amitié fraternelle, la candeur et la prudence.

LA PETITE FILLE

GROGNON.

O VOUS , enfants , qui avez eu le malheur de contracter une habitude vicieuse ! c'est pour votre consolation et pour votre encouragement , que je vais raconter l'histoire suivante. Vous y verrez qu'il est possible de s'en corriger , lorsqu'on en prend au fond de son cœur la courageuse résolution.

Rosalie , jusqu'à sa septieme année , avoit été la joie de ses parents. A cet âge où la lumiere naissante de la raison commence à nous découvrir la laideur de nos défauts , elle en avoit pris un , au contraire , qu'on ne peut mieux vous peindre , qu'en vous rappelant ces petits chiens hargneux , qui grognent sans cesse , et qui semblent toujours prêts à se jeter sur vos jambes pour les déchirer.

Si l'on touchoit , par mégarde , à quelqu'un de ses bijoux , elle vous regardoit de travers , et murmuroit un quart-d'heure entre ses dents.

Lui faisoit-on quelque léger reproche ; elle se levoit trépignoit des pieds , renversoit les chaises et les fauteuils.

Son pere , sa mere , personne dans la maison ne pouvoit plus la souffrir.

Il est bien vrai qu'elle se repentoit quelquefois de ses fautes. Elle répandoit même souvent des larmes secrettes , en se voyant devenue un objet d'aversion pour tout le monde , jusqu'à ses parents : mais l'habitude l'emportoit bientôt , et son humeur devenoit de jour en jour plus acariâtre.

Un soir , (c'étoit la veille du jour des étrennes,) elle vit sa mere qui passoit dans son appartement , en portant une corbeille sous sa pelisse.

Rosalie vouloit la suivre ; madame de Fongeres lui ordonna de rentrer dans le salon. Elle prit à ce sujet la mine la plus grogneuse qu'elle eût jamais eue , et ferma la porte si rudement , qu'on entendit craquer tous les vitrages des croisées.

Une demi-heure après , sa mere lui fit dire de passer chez elle. Quelle fut sa surprise de voir la chambre éclairée de vingt bougies , et la table couverte des joujoux les plus brillants ! Elle ne put proférer une parole , transportée , comme elle l'étoit , de joie et d'admiration.

Approche , Rosalie , lui dit sa mere , et lis sur ce papier pour qui toutes ces choses sont destinées.

Rosalie s'approcha , et vit au milieu de ces joujoux un billet ouvert. Elle le prit ,

et y lut, en grosses lettres, les mots suivants :

POUR UNE AIMABLE PETITE FILLE,
EN RÉCOMPENSE DE SA DOUCEUR.

Elle baissa les yeux, et ne dit mot.

Eh bien, Rosalie, à qui cela est-il destiné ? lui dit sa mere. Ce n'est pas à moi, répondit Rosalie, et les larmes lui vinrent aux yeux.

Voici encore un autre billet, reprit madame de Fougères, vois s'il ne seroit pas question de toi dans celui-ci.

Rosalie prit le billet, et lut :

POUR UNE PETITE FILLE GROGNON,
QUI RECONNOÎT SES DÉFAUTS ; ET QUI,
EN COMMENÇANT UNE NOUVELLE ANNÉE,
VA TRAVAILLER A S'EN CORRIGER.

Oh ! c'est moi, c'est moi, s'écria-t-elle, en se jetant dans les bras de sa mere, et en pleurant amèrement.

Madame de Fougères versa aussi des larmes, moitié de chagrin sur les défauts de sa fille ; et moitié de joie sur le repentir qu'elle en témoignoit.

Allons, lui dit-elle après un moment de silence, prends donc ce qui t'appartient ; et que Dieu, qui a entendu ta résolution, te donne la force de l'exécuter !

Non, ma chere maman ! répondit Rosalie. Tout cela n'appartient qu'à la personne du premier billet. Gardez-le-moi jusqu'à ce que je sois cette personne. C'est vous qui me direz quand je la serai devenue.

Cette réponse fit beaucoup de plaisir à madame de Fougères. Elle rassembla aussitôt les joujoux, les mit dans une commode; et en présenta la clef à Rosalie, en lui disant : Tiens, ma chère fille, tu ouvriras la commode quand tu jugeras toi-même qu'il en sera temps.

Il s'étoit déjà écoulé près de six semaines, sans que Rosalie eût eu le moindre accès d'humeur.

Elle se jeta un jour au cou de sa mère, et lui dit d'une voix étouffée : Ouvrirai-je la commode? maman! Oui, ma fille, tu peux l'ouvrir, lui répondit madame de Fougères en la serrant tendrement dans ses bras. Mais dis-moi donc, comment as-tu fait pour vaincre ainsi ton caractère? Je m'en suis occupée sans cesse, lui répliqua Rosalie. Il m'en a bien coûté; mais tous les matins et tous les soirs, cents fois dans la journée, je priois Dieu de soutenir mon courage.

Madame de Fougères répandit les plus douces larmes. Rosalie se mit en possession des joujoux, et bientôt après des cœurs de tous ses amis.

Sa mère raconta cet heureux changement en présence d'une petite fille qui avoit le même défaut. Celle-ci en fut si frappée, qu'elle prit sur-le-champ la résolution d'imiter Rosalie, pour devenir aimable comme elle.

Ce projet eut le même succès. Ainsi Rosalie ne fut pas seulement plus heureuse,

pour elle-même ; elle rendit aussi heureux tous ceux qui voulurent profiter de son exemple.

Quel enfant bien né ne voudroit pas jouir de cette gloire et de ce bonheur ?

LE CONTRE-TEMPS UTILE.

DANS une belle matinée du mois de juin, Alexis se dispoit à partir avec son pere pour une partie de plaisir, qui, depuis quinze jours, étoit l'objet de toutes ses pensées. Il s'étoit levé de très-bonne heure, contre son ordinaire, pour hâter les préparatifs de l'expédition. Enfin, au moment où il croyoit avoir atteint le terme de ses espérances, le ciel s'obscurcit tout-à-coup; les nuages s'entassèrent; un vent orageux courboit les arbres, et soulevoit la poussiere en tourbillons. Alexis descendoit à chaque instant dans le jardin, pour observer l'état du ciel, puis il remontoit les degrés trois à trois pour consulter le barometre. Le ciel et le barometre s'accordoient à parler contre lui. Cependant il ne craignit point de rassurer son pere, et de lui protester que toutes ces apparences fâcheuses alloient se dissiper en un clin-d'œil; qu'il feroit même bientôt le plus beau temps du monde; et il conclut qu'il falloit partir tout de suite pour en profiter.

M. de Poyal, qui n'avoit pas une con-

fiance aveugle dans les pronostics de son fils, crut qu'il étoit plus sage d'attendre encore. Au même instant les nues creverent, et une pluie impétueuse fondit sur la terre. Alexis, doublement confondu, se mit à pleurer, et refusa obstinément toute consolation.

La pluie continua jusqu'à trois heures de l'après-midi. Enfin, les nuages se disperserent; le soleil reprit son éclat, le ciel sa sérénité; et toute la nature respiroit la fraîcheur du printemps. L'humeur d'Alexis s'étoit par degrés éclaircie comme l'horizon. Son pere le mena dans les champs; et le calme des airs, le ramage des oiseaux, la verdure des prairies, les doux parfums qui s'exhaloient autour de lui, acheverent de ramener la paix et la joie dans son cœur.

Ne remarques-tu pas lui dit son pere, la révolution délicieuse qui vient de s'opérer dans toute la création? Rappelle-toi les tristes images qui affligeoient hier nos regards: la terre crevassée par une longue sécheresse, les fleurs décolorées et penchant leurs têtes languissantes, toute la végétation qui sembloit décroître. A quoi devons-nous attribuer le rajeunissement soudain de la nature? A la pluie qui vient de tomber aujourd'hui, répondit Alexis. L'injustice de ses plaintes, et la folie de sa conduite, le frapperent vivement en prononçant ces mots. Il rougit; et son pere jugea qu'il suffisoit de ses propres réflexions pour lui apprendre une autrefois à sacrifier, sans regret, un plaisir personnel au bien général de l'humanité.

LE PAGE.

DRAME EN UN ACTE.

CETTE pièce doit entrer dans le *nouveau théâtre Allemand* ; collection destinée à nous faire connoître les ouvrages dramatiques d'une nation pleine de génie , et qui a déjà répandu tant de richesses dans notre littérature. M. Friedel , auteur de cet estimable recueil , auquel on ne sauroit donner trop d'encouragements , a bien voulu me communiquer sa traduction , pour l'insérer dans mon journal. Je ne me suis permis que de légères altérations , pour en rendre la lecture plus propre aux enfans.

P E R S O N N A G E S .

LE PRINCE D***.

Madame DE DETMOND.

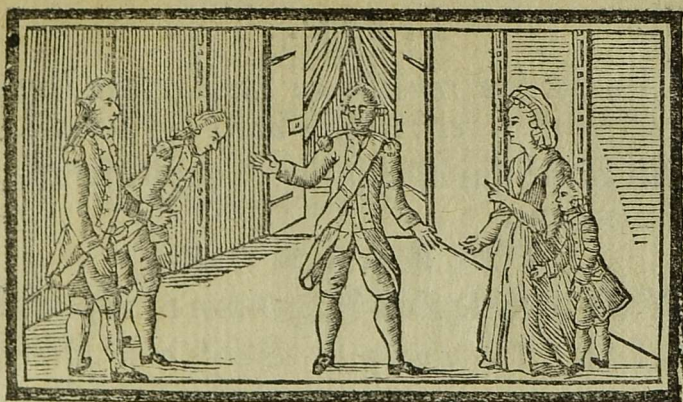
DETMOND l'aîné, *Enseigne*, }
DETMOND le cadet, *Page*, } *ses fils.*

Le Capitaine DORNONVILLE ,
son frere.

LE DIRECTEUR d'une école royale.

Un Valet - de - Chambre.

Le théâtre représente une antichambre du Palais. Une porte ouverte à deux battants , laisse voir un cabinet , dans lequel est un lit de camp. On voit au pied du lit , sur un guéridon , une lampe allumée et une montre.



LE PAGE.

DRAME EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE (*à demi-habillé, couché sur un lit de camp, et couvert d'un grand manteau.*) LE PAGE (*dormant sur un fauteuil dans l'anti-chambre.*)

LE PRINCE (*se réveillant.*)

VOILA ce qu'on appelle, dormir..... heureusement la paix est faite... On peut se livrer au sommeil, sans craindre d'être réveillé par le bruit des armes. (*Il regarde à sa montre.*) Deux heures ! Il doit être plus tard ! J'ai dormi plus que cela. (*Il appelle :*) Page ! Page !

LE PAGE (*se réveille en sursaut, se leve, et retombe dans le fauteuil.*)

Eh bien ! qui m'appelle ? Tout à l'heure ; un moment.

L E P R I N C E.

Y a-t-il quelqu'un ? personne ne répond ?

LE PAGE (*se tournant de côté et d'autre ; et se parlant à lui-même.*)

Mon Dieu ! je dormois si bien !

L E P R I N C E.

J'entends parler. Qui est là ?

(*Il tourne le garde-vue de la lampe et regarde.*)

Est-il possible ? Quoi ! c'est cet enfant ?
Devoit-il veiller près de moi ; ou moi près de lui ? A quoi a-t-on pensé ?

LE PAGE (*se leve tout endormi, et se frotte les yeux.*)

Monseigneur !

L E P R I N C E.

Viens, viens, mon petit ami, réveille-toi ! Vois l'heure qu'il est à ta montre ; la mienne est arrêtée.

LE PAGE (*s'appuyant sur les bras du fauteuil, et toujours endormi.*)

Comment, comment ? Monseigneur !

L E P R I N C E (*souriant.*)

Tu tombes de sommeil. La drôle de petite figure ! qu'il seroit bon à peindre dans cet état ! Je t'ai dit de voir à ta montre l'heure qu'il est.

LE PAGE (*s'approchant à pas lents.*)

Ma montre ? Monseigneur ! Ah ! excusez-moi , je n'en ai point.

LE PRINCE.

Tu rêves encore ? Mais en effet n'aurois-tu pas de montre ?

LE PAGE.

Je n'en ai jamais eu.

LE PRINCE.

Jamais ? Comment ! ton pere t'a envoyé ici sans te donner une des choses les plus nécessaires , et même la seule dont tu aies besoin pour faire ton service ?

LE PAGE.

Mon pere ? Ah ! si je l'avois encore !

LE PRINCE.

Tu ne l'as plus ?

LE PAGE.

Il est mort , même avant que je fusse né ! Je ne l'ai jamais connu.

LE PRINCE.

Pauvre enfant ! Mais ton tuteur , ta mere , auroient bien dû songer....

LE PAGE.

Ma mere ? Monseigneur ! Hélas ! vous ne le savez donc pas ? elle est si malheureuse ! si pauvre ! Tout ce qu'elle avoit d'argent , elle l'a employé pour moi ; mais elle n'en avoit pas assez pour m'acheter une montre. Mon tuteur a bien dit qu'il m'en falloit une (*il bâille.*) ; cependant il ne me l'a pas encore donnée.

LE PRINCE.

Qui est ton tuteur ?

LE PAGE.

Monseigneur ! c'est mon oncle.

LE PRINCE (*souriant.*)

A merveille : mais il y a bien des oncles dans le monde ; comment s'appelle le tien ?

LE PAGE.

C'est un des capitaines de vos gardes. Il est de service aujourd'hui.

LE PRINCE.

Tu as raison, je m'en souviens ; c'est lui qui t'a présenté. Mon petit ami, prends cette bougie. (*Il lui met une bougie dans les mains.*) Tiens-la bien. Dans ce cabinet, (*il le lui montre*) là, à côté, tu trouveras deux montres pendues à la glace. Apporte celle qui se trouvera à ta droite ; et sur-tout prends garde de mettre le feu avec la bougie. Va.

LE PAGE (*en sortant.*)

Oui, Monseigneur.

SCENE IV.

LE PRINCE (*seul.*)

L'AIMABLE enfant ! Quelle naïveté ! quelle franchise ! Ah ! s'il y avoit un homme comme cet enfant, et que cet homme fût mon ami ! C'est dommage qu'il soit si petit : je ne pourrai pas m'en servir ; il faudra le renvoyer à sa mere.

SCÈNE III.

LE PRINCE, LE PAGE.

LE PAGE (*tenant la lumière d'une main,
et la montre de l'autre.*)

IL est cinq heures : Monseigneur !

LE PRINCE.

Je ne me trompois pas. Le jour va bientôt paroître. (*Il reprend sa montre.*) Mais est-ce là celle que j'ai demandée ? celle qui étoit à droite ?

LE PAGE.

N'est-ce pas elle ? Monseigneur ! Je le croyois pourtant.

LE PRINCE.

Eh ! mon petit ami ! quand ce seroit elle ! Si tu avois bien entendu tes intérêts , tu aurois pris l'autre ; car celle-ci , toute enrichie de brillants , ne peut convenir à un enfant. N'aurois-tu consulté que ta cupidité ? Aurois-tu le sort de ceux qui perdent tout pour vouloir trop gagner ? Réponds-moi.

LE PAGE.

Comment cela ? Monseigneur ! Je ne vous entends pas.

L E P R I N C E.

Il faut que je m'explique plus clairement : Sais-tu distinguer la droite de la gauche ?

LE PAGE (*regardant alternativement ses deux mains.*)

La droite et la gauche ? Monseigneur !

LE PRINCE (*lui mettant la main sur l'épaule.*)

Va, mon enfant, tu les distingues peut-être aussi peu que le bien et le mal. Que ne peux-tu conserver cette heureuse ignorance ! Va, cours chercher ton oncle le capitaine ; qu'il vienne me parler.

(*Le page sort.*)

S C E N E I V.

L E P R I N C E (*seul.*)

IL est plein d'ingénuité, tout-à-fait aimable !.... Raison de plus pour le rendre à sa famille. La cour est le séjour de la séduction. Je ne souffrirai pas qu'il en soit la victime. Je veux le renvoyer. Mais où ira-t-il ? Si sa mère est aussi indigente qu'il le dit ? Si elle est hors d'état de l'élever ? Il faut que je m'en informe. Dornonville pourra me donner là-dessus tous les éclaircissements que je désire.

SCENE

SCÈNE V.

LE PRINCE, LE PAGE.

LE PAGE.

MONSEIGNEUR, mon oncle le capitaine va se rendre ici.

LE PRINCE.

Eh bien ! qu'est-ce donc ? tu as l'air bien accablé ! Est-ce que tu aurois encore envie de dormir ?

LE PAGE.

Hélas oui, Monseigneur ! un peu.

LE PRINCE.

Si ce n'est que cela, va, remets-toi dans ton fauteuil. J'ai été enfant comme toi. Je sais combien le sommeil est doux à ton âge. Remets-toi, te dis-je : je te le permets.

(Le Page se remet dans le fauteuil, et s'arrange pour dormir.)

Je me doutois bien qu'il ne se le feroit pas dire deux fois.

SCÈNE VI.

LE PRINCE, DORNONVILLE,
LE PAGE (*endormi.*)

DORNONVILLE.

MONSEIGNEUR....

LE PRINCE.

Approchez, Monsieur. Que pensez-vous

du petit messenger que je vous ai envoyé ?
A quoi l'emploirai-je ? A me servir dans la
chambre ?

DORNONVILLE (*haussant les épaules.*)

Il est, je l'avoue, bien petit.

LE PRINCE.

Ou à courir à cheval pour des commissions ?

DORNONVILLE.

Je craindrois qu'il ne revînt pas.

LE PRINCE.

Ou à veiller ici la nuit ?

DORNONVILLE (*souriant.*)

Oui, pourvu que votre altesse dorme elle-
même.

LE PRINCE.

Quel parti puis-je donc tirer de cet enfant ?
Aucun : cela est clair. Aussi, en me le don-
nant, n'avez-vous vraisemblablement pas
prétendu qu'il fût utile à mon service, mais
que je le devinsse à sa fortune. Vous m'aviez
bien dit que sa mere n'étoit pas en état de
l'élever. Mais est-il vrai qu'elle soit réduite
à la dernière misere ?

DORNONVILLE (*mettant la main sur son
cœur.*)

Oui, Monseigneur, c'est l'exacte vérité.

LE PRINCE.

Et par quels malheurs ?

DORNONVILLE.

Par cette guerre même qui en a enrichi tant
d'autres. A la vérité, sa terre n'étoit pas
absolument libre. Mais la voilà passée tout-

à-fait en des mains étrangères. Tout est pillé, brûlé, détruit de fond en comble. Par-dessus cela, des procès ; ils succèdent à la guerre, comme la peste à la famine. Heureusement pourelle, ses fils sont placés. Le plus jeune est votre page, l'aîné est Enseigne dans vos gardes : quant à la mere, elle vivra comme elle pourra.

LE PRINCE.

Bien misérablement, sans doute ?

DORNONVILLE.

Cela est vrai, Monseigneur ! (*Froidement.*) Elle s'est réfugiée dans une cabane, où elle vit seule et délaissée. Je ne vais jamais la voir. Je suis son frere, et je ne pourrois supporter le spectacle affreux de sa misere.

LE PRINCE.

Vous êtes son frere ?

DORNONVILLE.

Oui, malheureusement, Monseigneur !

LE PRINCE (*avec mépris.*)

Malheureusement ! et vous n'allez pas la voir ? Je vous entends, Monsieur ; sa misere vous feroit rougir ; ou, si elle vous touchoit, il vous en coûteroit pour la soulager.

(*Dornonville paroît embarrassé.*)

Comment nommez-vous votre sœur ?

DORNONVILLE.

Detmond.

LE PRINCE (*réfléchissant.*)

Detmond ! Mais n'avois-je pas dans mes troupes un major de ce nom ?

DORNONVILLE.

Il est vrai, Monseigneur.

LE PRINCE.

Qui fut tué à l'ouverture de la première campagne?

DORNONVILLE.

Oui, Monseigneur. C'étoit le pere de l'enseigne et de cet enfant. Homme d'honneur et plein de courage, il montoit à l'assaut, de l'air dont on va à une fête; il avoit le cœur d'un lion.

LE PRINCE.

D'un homme, M. le Capitaine; c'est en dire davantage. Je me souviens très-bien de lui, et je désirerois.....

DORNONVILLE (*s'approchant.*)

Que désireroit votre altesse?

LE PRINCE.

De parler à sa veuve.

DORNONVILLE.

Vous le pouvez à l'instant même. Elle est ici.

LE PRINCE.

Elle est ici? Envoyez chez elle; qu'elle vienne dès qu'elle sera levée. Je veux la voir, et lui rendre son enfant.

DORNONVILLE.

Monseigneur.....

LE PRINCE.

Je vous défends de l'en prévenir. Allez.

(Le Capitaine sort.)

S C E N E V I I.

LE PRINCE, LE PAGE (*endormi.*)

L E P R I N C E.

Q UOI ! réduite à un état si misérable, par la guerre ? Quel horrible fléau ! Que de familles il a plongées dans la misère ! Il vaut mieux encore qu'elles soient malheureuses par la guerre que par moi ! C'est la nécessité, et non mon goût, qui m'a fait prendre les armes.

(*Il se leve ; et après avoir fait quelques tours , il s'arrête devant le fauteuil du page.*)

L'aimable enfant !... comme il dort sans inquiétude ! C'est l'innocence dans les bras du sommeil ! Il se croit dans la maison d'un ami, où il ne doit point se gêner. Voilà bien la nature !

(*Il se promene encore.*)

Sa mere ! Mais en vérité, je ne ferois pas beaucoup pour elle, si elle ressembloit au capitaine Je veux la mettre à l'épreuve, pour la bien connoître ; et ensuite... ensuite il sera toujours temps de prendre un parti.

(*Il s'appuie sur le dos du fauteuil ; et regardant le page d'un air d'amitié , il apperçoit une lettre qui sort de sa poche.*)

Mais qu'apperçois-je ? Je crois que c'est une lettre.

(*Il l'ouvre, et en lit la signature.*)

“ Ta tendre mere, de Detmond.... ”

Ah ! c'est de sa mere ! La lirai-je ? Je veux connoître son caractere. Elle n'aura point dissimulé avec son enfant. Lisons.

(*Il lit.*)

MON CHER FILS,

“ La peine que tu as à écrire, ne t'a point empêché de satisfaire à la demande que je t'avois faite ; et ta lettre est même plus longue que je ne l'espérois. Cette bonne volonté me confirme ta tendresse : j'y suis bien sensible, et je t'embrasse de tout mon cœur. Tu me marques que tu as été présenté au prince ; qu'il a eu la bonté de t'agréer ; que c'est le meilleur et le plus doux des maîtres, et que tu l'aimes déjà beaucoup. ”

(*Il regarde le page.*)

Quoi ! mon ami, c'est là ce que tu as écrit à ta mere ? Je ne fais donc que mon devoir, en te payant de retour, et en cherchant à te donner des preuves de mon amitié.

“ Tu as raison de l'aimer, mon enfant ! car, sans sa généreuse assistance, quel seroit ton sort dans le monde ? Tu as perdu ton pere : et quoique ta mere vive encore, tu n'en es pas moins à plaindre ; la fortune l'a mise hors d'état de remplir ses devoirs envers toi, c'est le plus grand de mes chagrins, le plus cruel de mes tourments. Tant que je n'ai eu à penser qu'à moi, le malheur m'a

trouvée inébranlable; mais quand ton image vient se présenter à mon esprit, mon cœur se brise, et mes larmes ne peuvent tarir. »

Beaucoup de tendresse, beaucoup de sensibilité, à ce qu'il paroît ! Et si elle est aussi excellente femme, que tendre mere.... Et pourquoi ne le seroit-elle pas ? Elle l'est : Je n'en puis douter.

« Je ne saurois, mon ami, te conduire moi-même sur le chemin de la fortune, comme je le voudrois ; je suis forcée de rester ici dans la solitude et l'éloignement : mais avec toute la force que la tendresse m'inspire, je ne cesserai de te donner des conseils ; et ma voix, tant qu'elle pourra se faire entendre, te répétera toujours de suivre les sentiers de l'honneur et de la vertu. Mon ami, donne-moi une preuve nouvelle de cette obéissance que tu as eue pour moi jusqu'à présent, porte toujours cette lettre sur toi. »

(Il regarde le page.)

Eh bien ! il étoit obéissant.

« Quand tu seras en danger de manquer à ton devoir, et de négliger les avis que je t'ai donnés en t'embrassant la dernière fois, et en t'arrosant de mes larmes, ô mon fils ! ressouviens-toi de cette lettre, ouvre-la : pense à ta mere, à ta mere infortunée, que l'espérance seule qu'elle fonde sur toi, soutient dans la solitude. »

Comment ! n'a-t-il pas un frere ?

« Pense que tu la ferois mourir de douleur, et que tu percerois toi-même le cœur qui t'aime le plus sur la terre. »

Elle sent son danger. Elle a raison, car il est exposé. Devoit-elle se résoudre à l'envoyer ici ?

« Ce n'est point le soupçon et la défiance qui parlent par ma bouche ; ta conduite ne les a pas fait naître. Non, mon enfant, non. Ton frere a fait couler mes larmes ; tu ménageras plus que lui l'ame sensible de ta mere. »

Ainsi, l'ainé ! l'Enseigne !... Il faut que je m'éclaircisse davantage.

« Tu as toujours été soumis, respectueux : je te rends ce témoignage avec des larmes de joie. Continue, mon fils ; deviens un honnête homme : et ta mere, si pauvre, si malheureuse qu'elle soit, oubliera bientôt ses malheurs et sa misere. »

Fort bien : elle me plaît ; le malheur ajoute à l'élévation de son ame, au lieu de la flétrir.

» Tu me marques à la fin de ta lettre, que tous tes camarades ont une montre. Je vois qu'il t'en faudroit une aussi ; cependant tu brises là-dessus, et tu me caches le désir que tu en as. Cette retenue me charme ; je suis désespérée de ne pouvoir la récompenser. Tu le sais, mon ami ! je ne le peux pas, et tu me le pardonneras. Des affaires pressantes m'appellent dans la capitale : je vais m'y rendre ; et ce voyage m'enlèvera le peu qui me reste. Cette dépense est néces-

saire, et je ne puis l'éviter. Mais sois persuadé que dans la suite, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour contenter ton désir. Et dussé-je me refuser tout, je ne veux pas que l'ami de mon cœur manque jamais d'encouragement à la vertu. J'espere bientôt te revoir, et je suis....»

O femme digne d'un meilleur sort ! Je veux montrer cette lettre à mon épouse, et la garder. Mais, non : c'est le trésor de cet enfant ; pourquoi le lui ravir ?

(*Il remet la lettre dans la poche du Page.*)

Avec quelle tranquillité il dort encore ! Le ciel, dit-on, prépare le bonheur de ses enfants pendant leur sommeil. Cela se vérifiera sur lui. Sa fortune est faite.

(*Il le prend par la main.*)

Mon ami ! mon ami !

(*Le page se réveille, et regarde le prince pendant quelques moments avec de grands yeux.*)

Il est charmant ! d'honneur ! Viens, mon petit ami, réveille-toi. Il fait grand jour, et tu ne peux pas dormir ici plus longtemps. Leve-toi.

LE PAGE (*se levant lentement.*)

Oui, Monseigneur.

LE PRINCE.

Tu es encore tout endormi. Tiens, va dans mon cabinet. (*Il y va.*) Eteins la lumière, et ferme les portes.

(*Il éteint la lumière, et ferme les portes.*)

Maintenant, va dans celui où tu as pris

la montre. Va vite. Non, non, par ici ; tiens, en face, vite. Reviens de ce côté-là. Eh bien ! es-tu éveillé à présent ?

LE PAGE.

Ah ! oui, Monseigneur.

LE PRINCE.

Dis-moi un peu, car je te regarde comme un enfant appliqué, habile même ; sais-tu déjà écrire des lettres ?

LE PAGE.

Oh ! quand je veux. J'en ai déjà écrit deux grandes.

LE PRINCE.

Et ces deux, à ta mere sans doute ?

LE PAGE (*d'un air gai et familier.*)

Oui, Monseigneur, à ma mere.

LE PRINCE.

La joie brille dans tes yeux, quand je te parle d'elle. (*A part.*) Comme ils s'aiment dans leur misere ! (*Haut.*) Mais est-elle donc bien bonne, ta mere ?

LE PAGE (*prenant une main du prince avec les siennes.*)

Ah ! si vous la connoissiez !

LE PRINCE.

Je la connoîtrai, mon ami !

LE PAGE.

Elle est si douce ! elle m'aime tant !

LE PRINCE.

Je souhaiterois qu'elle eût des fils qui lui ressemblassent. Ton frere l'Enseigne ? on dit qu'il ne se conduit pas bien. Mais toi ?

LE PAGE (*remuant la tête.*)

Ah ! mon frere l'Enseigne !

LE PRINCE.

Oui ; il lui cause, dit-on, beaucoup de chagrin. Cela est-il vrai ?

LE PAGE.

Ah , Monseigneur !.... Mais on m'a défendu d'en ouvrir la bouche. Si son colonel le savoit.... (*D'un air de confiance.*) Oh ! c'est un homme dur et méchant, que ce colonel.

LE PRINCE.

Il n'en saura rien, je te le promets. Parle, qu'est-il donc arrivé ? Qu'est-ce que ton frere a fait ?

LE PAGE.

Bien des choses. Je ne sais pas moi-même au juste ce que c'est. Tout ce que j'ai vu, c'est que ma mere en a été très en colere, et que, pour couvrir la faute de mon frere, elle a donné tout ce qu'elle possédoit.

(*Il s'approche du prince et lui dit à voix basse.*)

Il auroit pu, sans cela, disoit-elle, être renvoyé du service.

LE PRINCE.

Renvoyé du service ! Et pourquoi donc ?

LE PAGE.

Ah , Monseigneur ! voilà ce que je ne peux dire,

LE PRINCE.

Quoi ! pas même à moi ?

LE PAGE.

On ne me l'a pas dit à moi-même.

LE PRINCE (*riant.*)

On a très-bien fait, à ce qu'il me semble. Mais pour en revenir à toi, comme tu n'as point de montre, n'en aurois-tu pas demandé une à ta mere, dans tes lettres ?

LE PAGE.

Une seule fois, pas davantage.

LE PRINCE.

Fort bien. Elle t'en a donc fait un reproche ?

LE PAGE.

Oh ! non, Monseigneur. Au contraire, elle m'a écrit qu'elle économiseroit sur le peu qu'elle a, pour m'en donner une. Je suis fâché de lui en avoir parlé. Elle a déjà tant de peine à vivre ! Cela me donne bien du chagrin.

LE PRINCE.

Cela doit t'en donner aussi. Un bon fils ne doit pas être à charge à sa mere ; il est au contraire de son devoir de chercher tous les moyens de la soulager. Quant à la montre, s'il ne s'agissoit que de cela, on pourroit te contenter.

(il tire sa bourse.)

Tiens, mon petit ami, voilà douze louis, dont je veux disposer. Je veux t'en faire cadeau ; donne-moi ta main.

LE PAGE (*tendant la main pendant que le prince compte.*)

Sont-ils pour moi, Monseigneur?

LE PRINCE.

Oui, sans doute : mais, dis-moi, que comptes-tu faire de cet argent?

LE PAGE.

N'en pourrois-je pas acheter une montre?

LE PRINCE.

Oui, et même une très-belle. Mais, à bien examiner les choses, tu n'as pas absolument besoin de montre; il y en a assez ici.

(*Pendant que le page le regarde attentivement.*)

Si j'étois à ta place, je sais bien ce que je ferois. J'emploierois mieux cet argent. Cependant, comme tu voudras. Je vais m'habiller. Reste ici jusqu'à mon retour.

LE PAGE (*l'appellant.*)

Monseigneur.....

LE PRINCE.

Eh bien, que veux-tu?

LE PAGE.

Ma mere est ici. Elle part ce matin, et je voudrois bien lui dire adieu. (*D'un air caressant.*) Me le permettez-vous?

LE PRINCE.

Non, mon ami, cela n'est pas nécessaire pour cette fois : ta mere viendra ici. Tu la verras : un peu de patience.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

LE PAGE (*seul.*)

ELLE viendra ici ! Je la verrai ! Et pourquoi cela ? Que m'importe ? Il suffit qu'elle vienne, et que je l'embrasse.... Un, deux, trois....

(*Il compte jusqu'à douze.*)

Douze louis pour une montre ! Ah ! que je suis content ! Il me semble déjà l'avoir dans mes mains, l'entendre aller, la monter moi-même. Mais quand le prince a dit, qu'il sauroit bien ce qu'il feroit, s'il étoit à ma place, qu'entendoit-il par-là ? Que feroit-il donc ? Oh ! lui, qui a des montres dans toutes ses chambres, il ne sait pas ce que l'on souffre de n'en pas avoir. Mais il m'a dit aussi, qu'un bon fils doit soulager sa mere. Sans doute il pensoit alors à la mienne. Douze louis ! (*Il les regarde.*) C'est à la vérité bien de l'argent ! bien de l'argent ! Si ma mere les avoit, ils lui seroient d'un grand secours.

(*Il presse l'argent avec ses deux mains contre son cœur.*)

Ah ! une montre ! une montre !

(*Laissant tomber ses mains.*)

Mais aussi une mere ! une mere si tendre ! Hier encore elle étoit si abattue ! Elle avoit un air si pâle, si malade ! Je crois qu'en lui donnant cet argent, elle seroit tout

d'un coup soulagée.... Ferai-je ce sacrifice pour elle?....

(*D'un air décidé.*)

Oui, sans doute, oui : mais qu'elle vienne promptement ; car je pourrois bien en avoir du regret. La montre me tient trop au cœur.

(*Il met son doigt sur sa bouche.*)

Paix ! écoutons ! on vient.

S C E N E I X.

Madame DE DETMOND,
DORNONVILLE, LE PAGE.

LE PAGE (*courant au devant de sa mere.*)

AH ! ma mere !

Madame DE DETMOND.

(*Regarde de tous côtés d'un air inquiet, sans faire attention à l'enfant.*)

Je ne sais, mon frere ! mais je suis inquiete. Que me veut donc le prince ?

DORNONVILLE.

Tiens, regarde cet enfant ! Eh bien ! il veut te le rendre.

(*Elle regarde avec effroi son enfant, qui ne cesse de la caresser d'un air satisfait.*)

Mais aussi il y avoit de la folie à l'amener ici. A quoi le prince peut-il l'employer ? Les autres pages deviennent grands, se forment, et entrent au service ; mais lui...

(avec un geste de mépris) il est trop chétif ; il ne sera jamais bon à rien. Le lait dont tu l'as nourri , étoit empoisonné par tes chagrins ; c'est une plante dont le germe est altéré. Jamais il ne deviendra plus fort.

Mde. DE DETMOND (avec douleur.)

Mon frere !....

DORNONVILLE.

En un mot , quand tu verras le prince , garde-toi bien de lui parler de cet enfant. Ce seroit inutile. Sollicite plutôt sa faveur pour l'Enseigne. Il se forme au moins celui-là ; c'est un homme.

Mde. DE DETMOND.

Que dis-tu ? pour l'Enseigne ?

DORNONVILLE.

Oui. Il l'a envoyé chercher.

Mde. DE DETMOND.

Tu m'effraies. Auroit-il appris ?....

DORNONVILLE (d'un air froid.)

Cela pourroit bien être ; c'est même probable.

(S'appuyant sur sa canne et branlant la tête.)

Que penses-tu qu'il en arrivât , s'il savoit que le drôle a voulu décamper , qu'il a pris de l'argent , et que ce n'est que parce que j'ai arrangé les choses....

(Avec emportement.)

Eh bien ! vous verrez que je serai la victime de mon bon cœur , et que l'on m'enverra moi-même aux arrêts. Je voudrois ne m'être jamais embarrassé du soin

de tes enfants. Mais aussi je ne m'en mêlerai plus.

(*Il part en grondant, et se retournant encore.*)

Non, je ne m'en mêlerai jamais de la vie.

(*Il sort.*)

S C E N E X.

Madame DE DETMOND, LE PAGE.

LE PAGE (*voyant son inquiétude.*)

MON oncle est toujours de mauvaise humeur. Mais laissez-le dire, Maman, et ne craignez rien.

Mde. DE DETMOND.

Tais-toi, mon enfant ! Tu ne sais pas....

LE PAGE.

Oh ! j'en sais plus que lui. Il s'en faut que le prince soit comme il le dit. Il ne fait de mal à personne. Au contraire, voyez, voyez !

(*Il lui montre les douze louis qu'il a dans sa main.*)

Tout cela.... Eh bien ! c'est lui qui me l'a donné.

Mde. DE DETMOND (*surprise.*)

Est-il possible ! Le prince !

LE PAGE.

Il l'a tiré d'une grande, grande bourse

remplie d'or, un instant avant que vous vinssiez. Ah ! si le prince vouloit, Maman ! s'il vouloit !.... Oh ! il est riche, lui !

Mde. DE DETMOND.

Mais pourquoi ? Je n'y comprends rien. Il faut pourtant qu'il ait un motif.

LE PAGE.

Certainement. Sa montre s'étoit arrêtée. Il a chassé hier toute la journée ; il avoit oublié de la monter, et ce matin....

(Il court au cabinet et en ouvre la porte.)

Tenez, c'est là qu'il étoit couché. Il m'appelle, me dit de regarder à ma montre ; et comme je n'en avois pas....

Mde. DE DETMOND.

Il t'a donné cet argent ?

LE PAGE.

Oui, il me l'a donné pour en acheter une.

(Il lui montre l'argent de nouveau.)

Douze louis ! ma chere maman !

Mde. DE DETMOND.

Regarde-moi ; dois-je t'en croire ?

LE PAGE.

Assurément ! mais je ne suis pas pressé d'avoir une montre. Il s'en trouvera toujours une pour moi.

(Il prend la main de sa mere.)

Prenez cet argent, Maman ! mettez-le dans votre bourse.

Mde. DE DETMOND *(émue.)*

Comment, mon fils, comment !....

L E P A G E.

Je souffre tant de vous voir toujours dans les larmes ! Ah , ma mere ! je voudrois avoir bien de l'argent , et vous ne pleureriez plus. Tout , oui , tout ce que j'aurois , je vous le donnerois de bon cœur.

Mde. DE DETMOND (*se baissant sur lui.*)

Quoi ! tu voudrois , mon fils !....

L E P A G E.

Que j'aurois de plaisir à vous voir heureuse et contente !

Mde. DE DETMOND (*l'embrassant.*)

Je le suis , mon ami. Je ne donnerois pas le bonheur que je goûte , en ce moment , pour tout l'or de ton Prince.

(*Elle l'embrasse une seconde fois.*)

Ah ! tu ne sens pas l'impression que fait la tendresse compatissante d'un fils sur le cœur d'une mere infortunée.

LE PAGE (*reprend la main de sa mere.*)

Vous prendrez cet argent , au moins ! Je vous en prie , ma chere maman , ne me refusez pas.

Mde. DE DETMOND.

Oui , mon ami , je le prends. Comme on pourroit te tromper , c'est moi qui me charge.....

L E P A G E.

De quoi ? de m'avoir une montre ?

Mde. DE DETMOND.

Si tu restes avec le prince , il t'en faut une.

L E P A G E.

Eh non, non ! Le prince a des montres par-tout ; et il m'a dit lui-même que je n'en avois pas besoin.

Mde. D E D E T M O N D.

Cependant, ce qu'il t'a donné, c'est pour en avoir une ?

L E P A G E.

N'importe : il me l'a dit.

Mde. D E D E T M O N D.

Tu me trompes, mon enfant ; et tu ne devrois pas faire un mensonge, même par amour pour ta mere.

L E P A G E.

Un mensonge ! Vous ne me croyez donc pas ? Eh bien ! je voudrois que le prince fût présent. Je voudrois qu'il vînt. (*Il se retourne.*) Ah ! le voilà lui-même.

S C E N E X I.

L E P R I N C E , M A D A M E D E
D E T M O N D , L E P A G E.

L E P A G E (*courant au-devant de lui.*)

N'EST-IL pas vrai, Monseigneur, que vous m'avez d'abord donné douze louis pour avoir une montre ?

L E P R I N C E (*souriant.*)

Oui, mon ami.

LE PAGE.

Et ne m'avez-vous pas dit ensuite que je n'en avois pas besoin ?

LE PRINCE.

C'est encore vrai.

LE PAGE (*se tournant aussi-tôt vers sa mere.*)

Eh bien, Maman ? Eh bien ?

Mde. DE DETMOND (*embarrassée.*)

Votre altesse voudra bien excuser la simplicité d'un enfant, qui oublie le respect...

LE PRINCE.

Excuser, Madame ? Cette simplicité me ravit ; et je voudrois pouvoir la trouver dans tout le monde. Elle est si naturelle ! Parle, mon ami ! Ta mere ne vouloit donc pas te croire ?

LE PAGE (*un peu fâché.*)

Non, Monseigneur. D'abord elle ne vouloit pas me croire, et ensuite elle ne vouloit pas accepter l'argent.

LE PRINCE.

Que dis-tu, accepter ? As-tu fait assez peu de cas de mon présent, pour avoir voulu en disposer ? Je ne le pense pas.

LE PAGE (*embarrassé.*)

Monseigneur....

LE PRINCE.

Si je le savois, cela ne m'engageroit pas beaucoup à t'en faire davantage. Eh bien ! avoue-le-moi, est-il vrai ?

LE PAGE (*en montrant sa mere.*)

Ah, Monseigneur ! elle est si pauvre !

LE PRINCE (*lui prenant le menton.*)

Bon petit cœur ! Tu as donc sacrifié l'unique objet de tes désirs , pour secourir ta mère ? En vérité , il seroit affreux que cela te fît perdre une montre.

(*Il tire la sienne.*)

Tiens : quand je ne posséderois que celle-là , pour récompenser ta tendresse , je te la donnerois.

LE PAGE (*la prenant avec joie.*)

Ah , Monseigneur ! Va-t-elle ?

LE PRINCE.

Sois tranquille ! elle va bien.

(*Le page court à sa mère pour lui faire voir la montre.*)

LE PRINCE.

Viens , mon ami ; mets la montre dans ta poche. Et puisque tu as si bien employé le peu que je t'ai donné , (*il lui donne une bourse.*) tiens , prends , voilà cent louis en place des douze premiers.

LE PAGE (*le regardant avec étonnement.*)

Quoi ! Monseigneur !

LE PRINCE.

Tu hésites ? Allons , prends.

LE PAGE.

La bourse , et tout ce qu'il y a ?...

(*Il veut la rendre.*)

En vérité , c'est trop.

LE PRINCE.

Oui , si c'étoit pour toi. Mais je te les

donne pour en disposer. Et qui penses-tu qui en ait besoin ?

LE PAGE.

Qui en ait besoin ?

(*Il regarde le prince, puis sa mere, et le prince encore.*)

Tenez, ma chere maman !

Mde. DE DETMOND (*s'approchant du prince.*)

Votre altesse....

LE PRINCE.

Point de remercîments, Madame ! Vous trouverez que c'est très-peu, et je crains de vous faire beaucoup plus de mal que je ne vous ai fait de bien. Mais, (*montrant le page*) vous le voyez sans que je vous le dise, cet enfant est trop foible, trop petit pour être avec moi. Il est dans un âge où l'on n'est pas en état de rendre service aux autres. En un mot, j'espere que vous le reprendrez sans difficulté. Vous gardez le silence ?

Mde. DE DETMOND.

Pardonnez, Monseigneur !....

LE PRINCE.

Et quoi ?

Mde. DE DETMOND.

Pardonnez, j'ai tort de rougir d'une pauvreté dont je ne suis pas la cause ; et je peux sans honte en faire l'aveu sincere à mon prince.

(*S'approchant de lui, et le fixant.*)

Oui, Monseigneur ! je suis trop pauvre ;

pour élever mon enfant. Déjà depuis longtemps je portois sur l'avenir un œil inquiet. Je vais donc être en proie à la douleur. Ah ! s'il faut que je ramene dans le triste asile de la misere , l'unique objet de toutes mes alarmes , cet enfant que vous voulez me rendre , cet enfant trop jeune encore..... (*Elle veut retenir ses larmes*) pour.... sentir la perte qu'il a faite dans son pere.... Ah ! pardonnez à la foiblesse d'une mere.

LE PAGE (*prenant la main du prince, et d'un ton pénétré :*)

Elle pleure , Monseigneur !

LE PRINCE.

Eh bien ! quand tu vivrois auprès de ta mere ?

LE PAGE (*d'un air suppliant.*)

Vous n'allez pas me renvoyer ?

LE PRINCE.

Non ? Tu ne le crois donc pas ? Cette confiance , mon petit ami , me fait plaisir. Madame, il peut rester. (*Voulant l'éprouver.*) Ce seroit cependant bien dommage , si ses mœurs , son innocence... Mais , non , il n'y a encore rien à craindre.

Mde. DE DETMOND (*le regardant attentivement.*)

Son innocence , Monseigneur ?

LE PRINCE (*continuant sur le même ton.*)

Ce n'est rien , Madame. Vous vous imaginerez peut-être que je cherche à retirer ma parole. Soyez tranquille.

Mde.

Mde. DE DETMOND (*avec timidité.*)

Mais cependant, sans manquer au respect que je vous dois, oserois-je vous prier de vous expliquer? Monseigneur!

LE PRINCE.

Madame! c'est que je voulois dire, c'est que depuis long-temps je suis très-mécontent de mes pages. Leur société et leur exemple pourroient bien.... Mais après tout ce n'est qu'un peut-être, et on peut tenter....

Mde. DE DETMOND (*prenant vivement la main de son fils.*)

Non: Monseigneur!

LE PRINCE (*feignant de se trouver offensé.*)

Non?... Comme vous voudrez: Madame!

Mde. DE DETMOND.

L'innocence de mon fils m'est trop précieuse. Je frémis des dangers où j'allois l'exposer.

LE PRINCE.

Mais considérez....

Mde. DE DETMOND.

Je ne considère rien. Je vois mon enfant dans le feu: pourvu que je le sauve, que m'importe qu'il soit nud?

LE PRINCE.

Mais sans biens, sans éducation, que deviendra-t-il? Madame!

Mde. DE DETMOND.

Ce qu'il plaira au Ciel. Je me sou mets à sa volonté. S'il ne peut pas soutenir sa naissance, qu'il aille cultiver les champs;

qu'il meure, mais innocent, dans le sein de l'indigence.

LE PRINCE (*reprenant son ton naturel.*)

C'est penser noblement. Oui, Madame, je le vois, vous méritez tout ce que je suis en état de faire pour vous.

(*S'approchant d'elle, et avec intérêt.*)

En quoi puis-je vous être utile ? Quels secours puis-je vous donner ? Parlez, demandez ; c'est un ami que vous voyez devant vous.

Mde. de DETMOND (*avec émotion.*)

Ah ! Monseigneur !...

LE PRINCE.

Dites-moi avant tout, quelle est votre situation. Où en êtes-vous pour votre terre ?

Mde. DE DETMOND.

Il m'est absolument impossible de la sauver.

LE PRINCE.

Vos dettes sont donc bien considérables ? Vous avez, m'a-t-on dit, des procès : Ne vous donnent-ils aucune espérance ?

Mde. DE DETMOND.

Aucune : Monseigneur ! Un seul, où il s'agit d'une petite succession, auroit depuis long-temps dû être jugé en ma faveur. Mon droit est incontestable ; mais le crédit et les richesses le combattent. La nécessité m'avoit amenée à la ville pour tenter un accommodement ; je n'ai pu y réussir.

LE PRINCE.

C'est un bonheur pour vous. La justice vous sera rendue sans que vous fassiez de sacrifice, je vous en donne ma parole. Acceptez de plus une pension de cent louis. Je souhaite qu'elle puisse vous mettre au-dessus de tous les besoins.

Mde. DE DETMOND (*se jetant à ses pieds.*)

Tant de bonté ! Monseigneur ! comment pourrai-je....

LE PRINCE (*la relevant.*)

Que faites-vous ? Levez-vous, Madame, levez-vous. Je m'acquitte de ce que je dois à la mémoire d'un homme dont vous êtes la veuve. Je fais pour vous ce que je ferois pour tous ceux dont les vertus toucheroient mon cœur. Dites-moi : hésiteriez-vous encore à reprendre votre enfant ?

Mde. DE DETMOND.

Monseigneur ! pourrois-je oublier ?....

LE PRINCE.

Et toi, mon ami, retournerois-tu volontiers avec ta mere ?

LE PAGE (*la montre à la main.*)

Avec ma mere ? Oui, Monseigneur !

LE PRINCE.

Mais cependant, je sais que tu m'aimes. Tu voudrois bien aussi rester avec moi ?

LE PAGE.

Très-volontiers : Monseigneur !

LE PRINCE.

Eh bien ! si cela est ainsi, en te rendant

à ta mere , je te renverrois : et tu m'as prié si instamment de te garder près de moi ! Ta mere d'ailleurs t'a jeté dans mes bras. Il faut donc que je prenne d'autres mesures pour concilier les choses. Restez ici, Madame ! je suis à vous dans le moment.

(*Il sort.*)

S C E N E X I I.

Madame DE DETMOND, LE PAGE.

Mde. DE DETMOND (*se jetant dans un fauteuil.*)

O JOUR heureux ! ô bonheur inattendu !

L E P A G E.

Eh bien ! Maman ! Eh bien ! Etes-vous contente ?

Mde. DE DETMOND (*le tirant à elle avec tendresse.*)

O mon fils , mon cher fils !

L E P A G E.

Mais vous ne vous réjouissez pas ? Il faut être plus gaie , ma chere maman !

Mde. D E D E T M O N D.

Mon bonheur même me fait rougir. Il me reproche le peu de confiance que j'ai eu dans la providence, le chagrin mortel que je ressentis quand tu vins au monde. C'étoit un moment après que l'ont m'eut annoncé la perte de ton pere. Je jetai sur toi un regard de compassion. Je pleurai le

jour que je t'avois donné. (*Elle le prend dans ses bras et l'embrasse.*) Et c'étoit toi qui devois soulager ta malheureuse mere ! tes jeunes mains devoient essuyer ses larmes ! Dieu ! que puis-je désirer à présent ? Rien , que d'être rassurée sur le sort de ton frere : et mon bonheur sera parfait.

LE PAGE.

De mon frere ? Comment cela ? ma chere maman !

Mde. DE DETMOND.

Si le prince savoit ce qu'il a fait.....

LE PAGE.

Quand il le sauroit , il n'en seroit rien. Vous avez vu comme il est bon et généreux.

Mde. DE DETMOND.

Pour nous , mon fils , qui ne sommes coupables d'aucune faute.

LE PAGE.

D'ailleurs , il m'a promis qu'il garderoit le secret , que le colonel n'en sauroit rien.

Mde. DE DETMOND (*effrayée.*)

Quoi ! il te l'a promis ?

LE PAGE.

Assurément. Ainsi il ne faut pas vous alarmer.

Mde. DE DETMOND.

Je suis consternée. Tu as donc dit ?...

LE PAGE.

Ah ! presque rien : ce que je savois. Et puis il m'a interrogé sur la conduite de

mon frere ; et je ne pouvois pas mentir.
Vous me l'avez défendu vous-même.

Mde. DE DETMOND.

Mais , mon ami , mon cher fils !

LE PAGE.

Comment ! vous êtes inquiète ?

Mde. DE DETMOND.

Si je suis inquiete ! Dieu ! si je le suis !
Ah ! si le prince en demande davantage !
S'il apprend !..... Tu peux perdre ta mere ,
ton frere. Tu peux nous plonger tous dans
un abyme de malheurs.

LE PAGE (*prêt à pleurer.*)

Dans un abyme de malheurs ?

Mde. DE DETMOND.

On vient..... (*Elle l'embrasse et l'encourage.*) Ne dis rien. Seche tes larmes ; elles
ne serviroient qu'à rendre peut-être le mal
plus grave. Sois tranquille.

SCENE XIII.

Madame DE DETMOND , LE PAGE ;
LE PRINCE , derriere lui DORNON-
VILLE et L'ENSEIGNE.

LE PRINCE.

ENTREZ, Messieurs, suivez-moi. (*A
l'Enseigne :*) C'est donc vous qui êtes Det-
mond , le fils de ce brave major ?

L'ENSEIGNE (*s'inclinant profondément.*)

Oui : Monseigneur !

LE PRINCE.

C'est une bonne recommandation auprès de moi. Vous aviez pour pere un homme plein d'honneur, un brave guerrier. Sans doute que son exemple excite votre émulation, et que vous cherchez à vous rendre digne de lui ?

L'ENSEIGNE.

Monseigneur ! je ne fais que mon devoir.

LE PRINCE.

C'est tout faire. Le plus brave homme n'en fait pas davantage. Tenez, Monsieur, voilà votre mere : ses vertus, et les espérances que donne cet aimable enfant, m'ont fait concevoir de la famille l'idée la plus avantageuse. C'est pour cela que j'ai voulu vous voir tous rassemblés ici.

L'ENSEIGNE (*s'inclinant toujours.*)

Monseigneur ! vous me faites beaucoup de grace.

LE PRINCE.

Je ne vous en fais pas plus, sans doute, que vous n'en méritez,

L'ENSEIGNE.

Votre altesse juge bien favorablement.

LE PRINCE.

En effet, Monsieur, il ne me manque que la conviction, dans le jugement que je suis tenté de porter de vous, pour faire votre fortune. Cependant cet air libre et assuré, qui vous sied si bien....

L'ENSEIGNE.

Ah ! Monseigneur !....

LE PRINCE.

Annonce (souffrez que je le dise) une ame noble, ou très-corrompue. On ne sauroit soupçonner un fils né de tels parents. Non, sans doute. Ainsi, Monsieur, que pourroit-on faire pour vous? Un grade de plus ne vous avanceroit pas beaucoup. Qu'en pensez-vous?

L'ENSEIGNE (*se frottant les mains.*)

Non assurément : Monseigneur !....

LE PRINCE.

Mais si nous sautions ce grade. Le rang de capitaine, une compagnie : c'est là le premier but de tous ces messieurs. Mais auparavant.... (*Il se tourne rapidement vers le capitaine.*) Monsieur ! que pensez-vous de votre neveu?

DORNONVILLE (*un peu embarrassé.*)

Moi? Monseigneur ! Ce que j'en pense?...

LE PRINCE.

On diroit beaucoup de mal?

DORNONVILLE.

Non : Monseigneur ! plutôt du bien. Je crois qu'il a du cœur, qu'il sera brave....

LE PRINCE (*regardant l'Enseigne avec un air de satisfaction.*)

Oui : Cela est-il vrai?

DORNONVILLE.

D'ailleurs, il est d'une taille avantageuse.

LE PRINCE.

C'est un bel homme, j'en conviens. Mais sa conduite, ses mœurs? Je rougis

de vous questionner sur de pareilles bagatelles. Enfin, quel est son caractère ?

DORNONVILLE (*souriant.*)

Ah ! un peu trop de gaieté, de pétulance quelquefois. Au reste, Monseigneur, comme vous savez, cela ne messied pas à un soldat.

LE PRINCE.

Comme je sais ? C'est en vérité quelque chose de nouveau pour moi. Il ne me manque plus que votre témoignage, Madame ! Que me direz-vous de votre fils ? (*Après une pause.*) Rien ?

Mde. DE DETMOND.

Que pourrois-je en dire ?

LE PRINCE.

Ce que vous en pensez. La vérité.

Mde. DE DETMOND.

Et le puis-je ? Monseigneur ! Si j'avois à le louer, voudriez-vous que je le fisse en sa présence ? ou si j'avois à le blâmer, seroit-ce devant celui qui tient son sort entre ses mains ?

LE PRINCE (*souriant.*)

Fort bien, Madame ! Au bon cœur d'une mère, vous joignez toute la finesse d'une femme. Je ne puis m'empêcher de vous admirer. (*Reprenant un ton sérieux.*) Monsieur ! chacun à ses principes. J'ai les miens. Quand je veux avancer un officier, je commence par l'envoyer aux arrêts. Que vous en semble ?

L'ENSEIGNE (*effrayé.*)

Monseigneur !

L E P R I N C E .

Oui, c'est ma maniere. Remettez votre épée au capitaine. Un air plus modeste auroit tout excusé. Mais ce ton assuré, cette hardiesse !..... Avec une conscience comme la vôtre ! qu'attendre d'un homme aussi décidé ? qui devrait sentir qu'il a mérité ma disgrâce, qui sait avec quelle indignité il en a agi envers la meilleure des meres ; et qui, cependant..... Monsieur ! qu'il soit aux arrêts pour un mois. Je ne veux point d'éclaircissement sur ce qui s'est passé. C'est à votre considération, Madame, et à cause de la maniere dont je m'en suis instruit, et sur-tout parce que les circonstances me font présumer que sa faute est très-grave.....

(D'un ton ferme et sévere.)

Monsieur le Capitaine, si dans la suite il se passoit quelque chose, je veux en être informé sur-le-champ : vous m'entendez ? sur-le-champ. J'ai dessein d'avancer ce jeune homme : et ni vous *(au Capitaine.)* ni *(d'un ton plus doux)* vous, Madame ! ne dérangerez mon plan.....

(S'adressant particulièrement à elle.)

Ne lui donnez jamais rien, jamais : ne fût-ce qu'une bagatelle, à titre de présent. Ses appointements peuvent lui suffire. Qu'il apprenne à borner sa dépense.

(Il lui fait signe avec la main.)

Allez, Monsieur, rendez-vous aux arrêts.

(Les deux officiers sortent.)

SCENE XIV.

LE PRINCE; Madame DE DETMOND,
LE PAGE.

LE PRINCE (*la regardant.*)

EH bien! Madame! vous êtes bien triste?
Mde. DE DETMOND (*respectueusement.*)

Monseigneur! je suis mere.

LE PRINCE.

Mais vous n'êtes pas une de ces meres foibles, qui, pour épargner à leur enfant quelques mortifications, aiment mieux ne les pas corriger?

Mde. DE DETMOND.

Ce seroit une tendresse mal-entendue. Non: je crains seulement qu'il n'ait perdu à jamais les bonnes graces de son prince.

LE PRINCE.

Rassurez-vous. Mon intention n'a été que de le rendre digne des graces que je veux répandre sur lui. Indulgent pour la jeunesse, je lui pardonne volontiers son inconséquence et ses étourderies; mais je ne le puis pas toujours. Ce qui, dans l'un, ramene avec le repentir l'amour de la vertu, fortifie dans l'autre son penchant pour le vice. Au demeurant, soyez sans inquiétude. Ce jeune homme deviendra raisonnable; et je mesurerai mes bontés sur son changement.

(se retournant vers le page.)

Quant à cet enfant, savez-vous quelles sont mes vues ?

Mde. DE DETMOND.

Non : Monseigneur ! Quelles qu'elles soient, elles ne tendront qu'à assurer son bonheur. O mon prince ! je n'ai jamais laissé passer un jour sans payer à vos vertus le tribut de mon hommage ; mais je sens bien aujourd'hui combien il étoit peu digne de vous.

LE PRINCE.

Que voulez-vous dire ? Madame ! Vous ne me connoissez point. Mon but est de donner un brave homme à l'état, à moi-même un serviteur fidele ; et d'élever pour mon fils un ami qui soit disposé à sacrifier un jour sa vie pour lui, comme son pere l'a fait pour moi.

SCENE XV.

LE PRINCE, Mad. DE DETMOND,
LE PAGE, UN VALET-DE-
CHAMBRE.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

MONSEIGNEUR ! Le directeur.

LE PRINCE.

Qu'il entre ! J'espere, Madame, qu'il suffira que vous soyez instruite de mes intentions pour les approuver.

SCENE XVI.

LE PRINCE, Madame DE DETMOND,
LE PAGE, LE DIRECTEUR.

LE DIRECTEUR (*s'inclinant.*)

JE me rends à vos ordres, Monseigneur!

LE PRINCE.

Bon jour, Monsieur. Je suis charmé de vous voir. De combien est la pension des enfants de la première qualité?

LE DIRECTEUR.

De la première qualité? C'est selon : Monseigneur!

LE PRINCE.

Mais encore?

LE DIRECTEUR.

De douze cents livres.

LE PRINCE.

Bon. J'ai ici un enfant que je veux vous envoyer. Je prétends, en lui servant de père, faire autant pour lui, que les meilleurs gentilshommes pour leurs fils. Mais, dites-moi, qui est chargé de veiller sur ces jeunes gens? car c'est le point essentiel!

LE DIRECTEUR.

Monseigneur! ce sont des maîtres.

LE PRINCE.

Dignes sans doute de l'emploi qu'on leur donne? Mais je ne les connois pas,

C'est à vous seul, Monsieur, que je veux m'en rapporter. Vous avez gagné ma confiance. Voudriez-vous bien vous charger vous-même du soin particulier d'élever cet enfant !

LE DIRECTEUR.

C'est mon devoir : Monseigneur !

LE PRINCE.

Je ne prétends pas vous en faire un devoir. Y consentirez-vous avec plaisir ?

LE DIRECTEUR.

Je trouve mon plaisir dans mon devoir.

LE PRINCE.

Fort bien ! Vous pouvez compter sur ma reconnoissance. (*Au page, en le prenant par la main :*) Viens, mon ami, tu vois bien Monsieur ? Il est bon et doux. Voudrais-tu aller vivre avec lui ?

LE PAGE.

(*Après avoir regardé un moment le directeur.*)

Oui : Monseigneur !

LE PRINCE.

Mais aussi, apprends comment il faut regarder Monsieur : comme ton maître, comme ton bienfaiteur. Tu auras pour lui la plus grande obéissance, le respect le plus tendre. Et si jamais il avoit à se plaindre de toi....

LE PAGE.

Ah ! Monseigneur ! jamais.

LE PRINCE.

Tu as vu que je sais être aussi sévère que je suis bon. Ainsi, à la moindre plainte.....

LE PAGE.

(*Au directeur, en lui baisant respectueusement la main.*)

Non, Monsieur, non, jamais vous n'aurez à vous plaindre de moi.

LE PRINCE.

Comment trouvez-vous cet enfant?

LE DIRECTEUR.

Il suffit, Monseigneur, que je le reçoive de vos mains, pour qu'il me soit déjà cher comme mon propre fils.

LE PRINCE.

Il peut donc aller avec vous. Y consentez-vous ? Madame !

Mde. DE DETMOND.

Dieu ! Si j'y consens ?

LE PRINCE.

Va donc, ne t'écarte jamais du chemin de l'honneur et de la vertu. Pour ce qui est du reste, sois sans inquiétude, tu ne manqueras jamais de rien.... (*Le regardant.*) Mais pourquoi cet air triste ?

LE PAGE (*prenant la main du prince.*)

Vivez heureux, Monseigneur !

LE PRINCE (*ému.*)

Et toi aussi, mon petit ami. Mon fils, sois heureux. Comme son cœur est déjà reconnoissant ! Je vous laisse, Monsieur. Et vous, Madame, suivez-le, et voyez où va votre enfant.

Mde. DE DETMOND (*se jetant à ses genoux.*)

Monseigneur ! puis - je me retirer ? sans que mon cœur....

LE P R I N C E.

Que faites-vous ? Je n'aime point cela.

Mde. D E D E T M O N D.

Permettez que.....

LE P R I N C E (*la relevant.*)

Non, vous dis-je. Levez-vous, Madame ! Je ne puis souffrir que l'on se mette à mes genoux.

Mde. D E D E T M O N D.

Eh bien ! je vous obéis, et je me retire....

(*Levant les yeux au ciel.*)

C'est devant Dieu que je me prosternerai, pour le prier de conserver à jamais un prince aussi généreux.

LE P R I N C E (*l'accompagnant quelques pas avec bonté.*)

Adieu, Madame ! soyez heureuse.

S C E N E X V I I.

LE PRINCE *seul*, (*regardant de tous côtés.*)

LA belle matinée ! A quelle partie de plaisir l'emploierai-je ! Du plaisir ! Ne viens-je pas de goûter le plus grand ? Je vais travailler, oui, travailler. J'y suis disposé à merveille, car je suis content de moi.

Fin du premier volume.

This book forms part of
The Osborne Collection of Early Children's Books
presented to the Toronto Public Libraries by

HON. MR. JUSTICE DALTON WELLS

